



Accessions

155.899

Shelf No.

G. ~~3431.5~~

*Barton Library. 238.1*

*V. 2*



*Thomas Pennant Barton.*

**Boston Public Library.**

*Received, May, 1873.*

*Not to be taken from the Library!*







Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Toronto









CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,  
rue des Francs-Bourgeois-St.-Michel, n° 8.

CHANSONS  
DE  
P. J. DE BÉRANGER

*Anciennes, Nouvelles et Inédites,*

AVEC

DES VIGNETTES DE DEVÉRIA ET DES DESSINS COLORIÉS D'HENRI MONNIER;

SUIVIES

DES PROCÈS INTENTÉS A L'AUTEUR.

---

TOME SECOND.



PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

---

M DCCC XXVIII.

e



1  
6.2

103.899

May. 1873

# CHANSONS

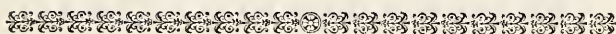
PUBLIÉES EN 1825.



# CHANSONS

DE

## P. J. DE BÉRANGER.



### PRÉFACE.

AIR : du Vaudeville de Prévile et Taconnet.

Allez, enfans, nés sous un autre règne;  
Sous celui-ci, quittez le coin du feu.  
Adieu! partez, bien que pour vous je craigne  
Certaines gens qui pardonnent trop peu.  
On m'a crié : L'occasion est bonne;  
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.  
Allez, enfans; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!  
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :  
Car en prison le sommeil est sans charmes;  
Près du malheur on ne dort jamais bien.  
J'entends encor le verrou qui résonne,  
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.  
Allez, enfans; mais n'éveillez personne :  
Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,  
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis),



« De notre père accusant la faiblesse,  
 « Les plus joyeux sont restés au logis. »  
 Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,  
 Pincer au lit le diable et ses suppôts.  
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,  
 D'abeilles, non ; mais de guêpes, je crois.  
 Ne soufflez mot, retenez votre haleine ;  
 Tremblez, enfans, vous qui jurez parfois !  
 Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne  
 A fait périr des bergers, des troupeaux.  
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,  
 S'il vient un ogre, évitez bien sa dent ;  
 Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure ;  
 De s'en servir on peut juger prudent.  
 Non : qu'ai-je dit ! Ah ! la peur déraisonne ;  
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.  
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :  
 Mon médecin m'ordonne le repos.





# LA MUSE EN FUITE,

OU

## MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

CHANSON

faite à l'occasion des premières poursuites judiciaires exercées contre moi,  
pour la publication de mon Recueil.

---

AIR : Halte-là !

Quittez la lyre, ô ma muse!  
Et déchiffrez ce mandat.  
Vous voyez qu'on vous accuse  
De plusieurs crimes d'état.  
Pour un interrogatoire  
Au Palais comparaissons.  
Plus de chansons pour la gloire!  
Pour l'amour plus de chansons!  
    Suivez-moi!  
    C'est la loi.  
Suivez-moi, de par le Roi.

Nous marchons, et je découvre  
L'asile des souverains.  
Muse, la Fronde en ce Louvre

Vit pénétrer ses refrains <sup>1</sup>.  
*Au qui vive* d'ordonnance,  
 Alors, prompt à s'avancer,  
 La chanson répondait : France!  
 Les gardes laissaient passer.  
     Suivez-moi!  
     C'est la loi.  
 Suivez-moi, de par le Roi.

La justice nous appelle  
 De l'autre côté de l'eau.  
 Voici la Sainte-Chapelle  
 Où l'on pria pour Boileau <sup>2</sup>.  
 S'il renaissait, ce grand maître,  
 Le clergé, remis en train,  
 En prison ferait peut-être  
 Fourrer l'auteur du *Lutrin*.  
     Suivez-moi!  
     C'est la loi.  
 Suivez-moi, de par le Roi.

Là, devant ce péristyle,  
 Un tribunal impuissant

<sup>1</sup> Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde; et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

<sup>2</sup> On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

Au bûcher livra l'*Émile*<sup>1</sup>,  
 Phénix toujours renaissant.  
 Muse, de vos chansonnettes,  
 Aujourd'hui l'on va tâcher  
 De faire des allumettes  
 Pour ranimer ce bûcher.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le Roi.

Muse, voici la grand'salle...  
 Hé quoi ! vous fuyez devant  
 Des gens en robe un peu sale,  
 Par vous piqués trop souvent.  
 Revenez donc, pauvre sotte,  
 Voir prendre à vos ennemis,  
 Pour peser une marotte,  
 Les balances de Thémis.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le Roi.

Elle fuit, et chez le juge  
 J'entre, et puis enfin je sors.  
 Mais devinez quel refuge  
 Ma muse avait pris alors.

<sup>1</sup> On sait également que par arrêt du parlement l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

Gaîment avec la grisette  
D'un président, bon humain,  
Cette folle, à la buvette,  
Répétait le verre en main :

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le Roi.







## DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON PROCÈS.

AIR : Du ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé, je dénonce;  
Oui, je dénonce des couplets.  
La gaîté de l'auteur annonce  
Qu'il peut figurer au palais;  
On voit, à l'air dont il vous traite,  
Que cent fois il vous persifla.  
Messieurs les juges, qu'on arrête;  
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves  
Qu'à la presse l'on veut donner.  
Il croit à la gloire des braves;  
Pourriez-vous le lui pardonner?  
Il ose vanter la musette  
Qui dans leurs maux les consola.  
Messieurs les juges, qu'on arrête,  
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie  
A ceux qui sont persécutés;

Il pourrait chanter la patrie,  
C'est un grand tort, vous le sentez.  
De l'esprit qu'à ma muse il prête,  
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.  
Messieurs les juges, qu'on arrête,  
Qu'on arrête cet homme-là.





## ADIEUX A LA CAMPAGNE.

Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.

---

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Soleil si doux, au déclin de l'automne,  
 Arbres jaunis, je viens vous voir encor.  
 N'espérons plus que la haine pardonne  
 A mes chansons leur trop rapide essor.  
 Dans cet asile, où reviendra Zéphyre,  
 J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;  
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,  
 Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !  
 Mais de grandeurs la France dépouillée  
 Courbait son front sous le joug des méchans.  
 Je leur lançai les traits de la satire ;  
 Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.  
 Ciel vaste et pur, daigné encor me sourire ;  
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence<sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> Lorsque mon Reueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

Au tribunal ils traînent ma gaité;  
 D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :  
 Rougiraient-ils devant ma probité?  
 Ah! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :  
 L'Intolérance est fille des faux dieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;  
 Échos des bois, répétez mes adieux.

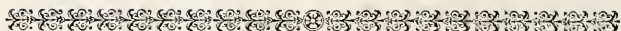
Sur des tombeaux si j'évoque la gloire,  
 Si j'ai prié pour d'illustres soldats;  
 Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire,  
 Encouragé le meurtre des états?  
 Ce n'était point le soleil de l'empire  
 Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;  
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,  
 B. . . . s'amuse à mesurer mes fers;  
 Même aux regards de la France asservie,  
 Un noir cachot peut illustrer mes vers.  
 A ses barreaux je suspendrai ma lyre,  
 La Renommée y jettera les yeux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;  
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!  
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.  
 Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.  
 Adieux les champs, les eaux, les prés, les fleurs.

Mes fers sont prêts; la liberté m'inspire;  
 Je vais chanter son hymne glorieux.  
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;  
 Échos des bois, répétez mes adieux.





## LA LIBERTÉ.

Première chanson faite à Sainte-Pélagie, en janvier 1822.

---

AIR : Chantons Lætamini.

D'un petit bout de chaîne  
 Depuis que j'ai tâté,  
 Mon cœur en belle haine  
 A pris la liberté.  
 Fi de la liberté!  
 A bas la liberté!

M....., ce vrai sage,  
 M'a fait par charité  
 Sentir de l'esclavage  
 La légitimité.  
 Fi de la liberté!  
 A bas la liberté!

Plus de vaines louanges  
 Pour cette déité,  
 Qui laisse en de vieux langes  
 Le monde enmaillotté!  
 Fi de la liberté!  
 A bas la liberté!

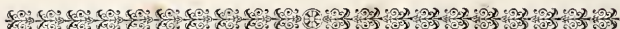


De son arbre civique  
 Que nous est-il resté?  
 Un bâton despotique,  
 Sceptre sans majesté.  
 Fi de la liberté!  
 A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre,  
 Lui seul a bien goûté  
 Sueur de peuple libre,  
 Crasse de papauté  
 Fi de la liberté!  
 A bas la liberté!

Du bon sens qui nous gagne  
 Quand l'homme est infecté,  
 Il n'est plus dans son baigne  
 Qu'un forçat révolté.  
 Fi de la liberté!  
 A bas la liberté!

Bons porte-clefs que j'aime,  
 Geôliers pleins de gaîté,  
 Par vous, au Louvre même,  
 Que ce vœu soit porté.  
 Fi de la liberté!  
 A bas la liberté!



## LA CHASSE.

### CHANSON

DE REMERCIEMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE  
QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

#### SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : Tonton, tontaine, tonton.

Grace à votre bourriche pleine  
De gibier digne d'un glouton,  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,  
De votre cor je prends le ton,  
Tonton, tontaine, tonton.

Chassez, morbleu, chassez encore :  
Quittez Rosette et Jeanneton,  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Ou pour rabattre, dès l'aurore  
Que les Amours soient de planton,  
Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre  
Maint chasseur au fond d'un ponton<sup>1</sup>,  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.

<sup>1</sup> Henri IV renouvela des ordonnances très sévères contre les délits de chasse.

Gabrielle daignait permettre  
Qu'on braconnât dans son canton,  
Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province  
Porter aux champs son mousqueton,  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
On gardait la perdrix du prince;  
Le loup dévorait le mouton,  
Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrâce,  
Pour nos droits vous tremblez, dit-on,  
Tonton, tonton, tontaine, tonton.  
Sauvez au moins le droit de chasse,  
Pour l'honneur du pays breton,  
Tonton, tontaine, tonton.





## MA GUÉRISON.

### RÉPONSE

A DES SEMUOIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER  
DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES, M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN  
ET DE ROMANÉE, EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT  
MON SÉJOUR EN PRISON.

### SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : De la Treille de sincérité.

J'espère  
Que le vin opère ;  
Oui, tout est bien, même en prison :  
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)

Après un coup de romanée,  
La douche ayant calmé mes sens,  
J'ai maudit ma muse obstinée  
A railler les hommes puissans. (*bis.*)  
Un accès pouvait me reprendre ;  
Mais, du topique effet certain !  
J'avais de l'encens à leur vendre  
Après un coup de chambertin.

J'espère  
Que le vin opère ;  
Oui, tout est bien, même en prison :  
Le vin m'a rendu la raison.

Après deux coups de romanée,  
 Rougissant de tous mes forfaits,  
 Je vois ma chambre environnée  
 D'heureux que le pouvoir a faits.  
 De mes juges l'arrêt suprême  
 Touche mon esprit libertin;  
 J'admire M. .... lui-même  
 Après deux coups de chambertin.

J'espère

Que le vin opère;  
 Oui, tout est bien, même en prison :  
 Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de romanée,  
 Je n'aperçois plus d'opresseurs.  
 La presse n'est plus enchaînée;  
 Le budget seul a des censeurs.  
 La tolérance, par la ville,  
 Court en habit de sacristain;  
 Je vois pratiquer l'Évangile  
 Après trois coups de chambertin.

J'espère

Que le vin opère;  
 Oui, tout est bien, même en prison :  
 Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de romanée  
 Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,

Voit la liberté couronnée  
D'olivier, d'épis et de fleurs.  
Les douces lois sont les plus fortes ;  
L'avenir n'est plus incertain :  
J'entends tomber verroux et portes  
Au dernier coup de chambertin.

J'espère  
Que le vin opère ;  
Oui, tout est bien, même en prison :  
Le vin m'a rendu la raison.

O chambertin ! ô romanée !  
Avec l'aurore d'un beau jour,  
L'illusion chez vous est née  
De l'espérance et de l'amour. (*bis.*)  
Cette fée, aux humains donnée,  
Pour baguette tient du destin  
Tantôt un cep de romanée,  
Tantôt un cep de chambertin.

J'espère  
Que le vin opère ;  
Oui, tout est bien, même en prison :  
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)



## L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN  
DES DIFFÉRENS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

---

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Avec son habit un peu mince,  
Avec son chapeau goudronné,  
Comme l'honneur de la province,  
Ce Bourguignon nous est donné. (*bis.*)  
Quoiqu'il soit d'âge respectable,  
Que d'un beau nom il soit porteur, (*bis.*)  
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :  
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune,  
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ;  
Pourtant un soupçon m'importune :  
Par la police il a passé...<sup>1</sup>  
Plus d'un personnage notable,

<sup>1</sup> On visite tous les objets envoyés aux prisonniers : des agens de police sont chargés de ce soin.



Là souvent devient délateur.  
Chut! mes amis; il fait jaser à table:  
C'est un agent provocateur.

Mais il circule, et de la France  
Déjà nous vantons les héros;  
A nos yeux déjà l'espérance  
Sourit à travers les barreaux.  
Enfin son charme inévitable  
Sollicite un malin chanteur.  
Chut! mes amis; il fait jaser à table:  
C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire  
D'un sol fertile en joyeux ceps,  
Et l'empereur dont la mémoire  
Reste en honneur chez les Français...<sup>1</sup>  
Oui, sur Probus, prince équitable,  
Il nous souffle un chorus flatteur.  
Chut! mes amis; il fait jaser à table:  
C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice;  
Exprès prolongeons le dîner.  
S'il a passé par la police,  
Qu'il passe pour y retourner. (*bis.*)

<sup>1</sup> La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

Passé donc, ô vin délectable!

Retourne à ce lieu corrupteur. (*bis.*)

Chut! mes amis; il fait jaser à table:

C'est un agent provocateur. (*ter.*)





## MON CARNAVAL.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR nouveau de M. MEISSONNIER, ou : Des Chevilles de maître Adam.

Amis, voici la riante semaine  
 Que tous les ans je fêtais avec vous.  
 Marotte en main, dans le char qu'il promène,  
 Momus au bal conduit sages et fous.  
 Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,  
 Il m'a semblé voir passer les Amours.  
 J'entends au loin l'archet de la Folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

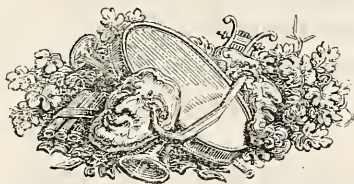
Oui, je les vois ces danses amoureuses  
 Où la beauté triomphe à chaque pas.  
 De vingt danseurs je vois les mains heureuses  
 Saisir, quitter, ressaisir mille appas.  
 Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :  
 Un seul mot triste en peut troubler le cours.  
 J'entends au loin l'archet de la Folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

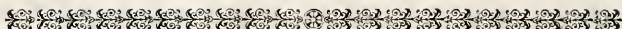
Combien de fois, auprès de la plus belle  
 Dans vos banquets j'ai présidé chez vous !  
 Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle  
 Dont la gaîté vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie ;  
 Je la vidais, mais vous versiez toujours.  
 J'entends au loin l'archet de la Folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Des jours charmans la perte est seule à craindre,  
 Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.  
 Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre  
 Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.  
 Quand la plus tendre était la plus jolie,  
 Des fers alors m'auraient paru bien lourds.  
 J'entends au loin l'archet de la Folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse  
 Du calme enfin vous impose la loi.  
 Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse  
 Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.  
 Dans vos plaisirs ainsi je me replie ;  
 Je suis vos pas, je chante vos amours.  
 J'entends au loin l'archet de la Folie :  
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !





## L'OMBRE D'ANACRÉON.

SAINTÉ-PÉLAGIE.

AIR : De la Sentinelle.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :  
Victoire! il dit; l'écho redit : Victoire!  
O demi-dieux! vous nos premiers flambeaux,  
Trompez le Styx, revoyez votre gloire!

Soudain sous un ciel enchanté  
Une ombre apparaît et s'écrie :  
« Doux enfant de la liberté, (*bis.*)  
« Le plaisir veut une patrie!  
« Une patrie!

« O peuple grec, c'est moi dont les destins  
« Furent si doux chez tes aïeux si braves;  
« Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins  
« Anacréon en chassait les esclaves.

« Jamais la tendre volupté  
« N'approcha d'une ame flétrie.  
« Doux enfant de la liberté,  
« Le plaisir veut une patrie!  
« Une patrie!

« De l'aigle encor l'aile rase les cieux,  
« Du rossignol les chants sont toujours tendres ;

« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,  
« Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?

« Tes fêtes passent sans gâité

« Sur une rive encor fleurie.

« Doux enfant de la liberté,

« Le plaisir veut une patrie!

« Une patrie!

« Déjà vainqueur, chante et vole au danger;

« Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.

« Sur nos débris, quoi! le vil étranger

« Dort enivré du parfum de tes roses.

« Quoi! payer avec la beauté

« Un tribut à la barbarie!

« Doux enfant de la liberté,

« Le plaisir veut une patrie!

« Une patrie!

« C'est trop rougir aux yeux du voyageur

« Qui d'Olympie évoque la mémoire.

« Frappe! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,

« Reverdiront d'abondance et de gloire.

« Des tyrans le sang détesté

« Réchauffe une terre appauvrie.

« Doux enfant de la liberté,

« Le plaisir veut une patrie!

« Une patrie!

« A tes voisins n'emprunte que du fer :

« Tout peuple esclave est allié perfide.

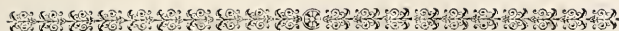
« Mars va t'armer des feux de Jupiter :  
 « Cher à Vénus, son étoile te guide<sup>1</sup> :  
 « Bacchus, dieu toujours indompté,  
 « Remplira ta coupe tarie.  
 « Doux enfant de la liberté,  
 « Le plaisir veut une patrie!  
 « Une patrie! »

Il se rendort le sage de Téos.  
 La Grèce enfin suspend ses funérailles.  
 Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,  
 Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!  
 Vos vierges même ont répété  
 Ces mots d'une voix attendrie:  
 Doux enfant de la liberté, (*bis.*)  
 Le plaisir veut une patrie!  
 Une patrie!

<sup>1</sup> Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.







## L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : De Ninon chez madame de Sévigné.

Venez tous, passans, venez lire  
 L'építaphe que je me fais.  
 J'ai chanté l'amoureux délire,  
 Le vin, la France et sès hauts faits.  
 J'ai plaint les peuples qu'on abuse;  
 J'ai chansonné les gens du roi;  
 Béranger m'appelait sa muse. (*bis.*)  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)  
 Priez pour moi, priez pour moi!

Grace à moi, qu'il rendit moins folle,  
 D'être gueux il se consolait,  
 Lui qui des muses de l'école  
 N'avait jamais sucé le lait.  
 Il grelottait dans sa coquille,  
 Quand d'un luth je lui fis l'octroi.  
 De fleurs j'ai garni sa mandille.  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi!  
 Priez pour moi, priez pour moi!

Je l'ai rendu cher au courage,  
 Dont il adoucít le malheur.

En amour il fut mon ouvrage;  
 J'ai pipé pour cet oiseleur.  
 A lui plus d'un cœur vint se rendre,  
 Mais les oiseaux en feront foi :  
 J'ai fourni la glu pour les prendre.  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi!  
 Priez pour moi, priez pour moi!

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle  
 M..... qui rampa vingt ans!)  
 Un serpent qui fait peau nouvelle  
 Dès que brille un nouveau printemps,  
 Fond sur nous, triomphe et nous livre  
 Aux fers dont on pare la loi.  
 Sans liberté je ne peux vivre.  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi!  
 Priez pour moi, priez pour moi!

Malgré l'éloquence sublime  
 De Dupin, qui pour nous parla,  
 N'ayant pu mordre sur la lime,  
 Le hideux serpent l'avala.  
 Or, je trépasse; et mieux instruite,  
 Je vois l'enfer avec effroi :  
 Hier Satan s'est fait jésuite. (*bis.*)  
 Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)  
 Priez pour moi, priez pour moi!



## LA SYLPHIDE.

AIR : Je ne sais plus ce que je veux.

La raison a son ignorance ;  
 Son flambeau n'est pas toujours clair.  
 Elle niait votre existence,  
 Sylphes charmans, peuples de l'air ;  
 Mais, écartant sa lourde égide,  
 Qui gênait mon œil curieux,  
 J'ai vu naguère une Sylphide.  
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses,  
 Fils de l'Aurore et des Zéphyr ;  
 Vos brillantes métamorphoses  
 Sont le secret de nos plaisirs.  
 D'un souffle vous séchez nos larmes ;  
 Vous épurez l'azur des cieux :  
 J'en crois ma Sylphide et ses charmes.  
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine,  
 Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,  
 J'ai vu sa parure enfantine

Plaire par ce qui lui manquait.  
 Ruban perdu, boucle défaite;  
 Elle était bien, la voilà mieux.  
 C'est de vos sœurs la plus parfaite.  
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grace en elle font naître  
 Vos caprices toujours si doux !  
 C'est un enfant gâté, peut-être,  
 Mais un enfant gâté par vous.  
 J'ai vu, sous un air de paresse,  
 L'amour rêveur peint dans ses yeux.  
 Vous qui protégez la tendresse,  
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage  
 Cache un esprit aussi brillant  
 Que tous les songes qu'au bel âge  
 Vous nous apportez en riant.  
 Du sein de vives étincelles,  
 Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;  
 Vous dont elle empruntait les ailes,  
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas ! rapide météore,  
 Trop vite elle a fui loin de nous.  
 Doit-elle m'apparaître encore ?  
 Quelque Sylphe est-il son époux ?

Non, comme l'abeille elle est reine  
 D'un empire mystérieux ;  
 Vers son trône un de vous m'entraîne.  
 Sylphes légers, soyez mes dieux.





## LES CONSEILS DE LISE.

### CHANSON

ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ, APRÈS MON EMPRISONNEMENT.

1822.

AIR : De la Treille de sincérité.

Lise à l'oreille

Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*bis.*)

Un doux emploi pourrait vous plaire,

Me dit Lise, mais songez bien,

Songez bien au poids du salaire,

Même chez un vrai citoyen. (*bis.*)

Rester pauvre vous est facile,

Quand l'Amour, afin de l'user,

Vient remonter ce luth fragile

Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille

Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,  
 Vous n'oseriez plus, vieil enfant,  
 Célébrer au bruit de son coffre  
 Les droits que sa vertu défend.  
 Vous croiriez voir à chaque rime  
 Les sots, doublement satisfaits,  
 De vos chansons lui faire un crime,  
 Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille  
 Me conseille;  
 Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,  
 Vous ririez moins de ce baron,  
 Courtier de la Sainte-Alliance,  
 Qui des rois s'est fait le patron.  
 Dans les fonds de peur d'une crise,  
 Il veut que les Grecs soient déçus;  
 Pour avoir l'*endos* de Moïse,  
 On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille  
 Me conseille;  
 Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,  
 Et croirait flatter en disant



Que sur la *droite* du Pactole  
 Intrigue et ruse vont puisant :  
 Tandis qu'une noble industrie  
 Puise à *gauche* et, de toute part,  
 Reverse à flots sur la patrie  
 Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille  
 Me conseille ;  
 Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire,  
 Puis ajoute ce dernier point :  
 Des distances l'amour peut rire ;  
 L'amitié n'en supporte point. (*bis.*)  
 Riche de votre indépendance,  
 Chez Laffitte toujours fêté,  
 En trinquant avec l'opulence  
 Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille  
 Me conseille ;  
 Cet oracle me dit tout bas :  
 Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*bis.*)



## LE PIGEON MESSENGER <sup>1</sup>.

1822.

AIR : De Taconnet.

L'ai brillait, et ma jeune maîtresse  
 Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.  
 Nous comparions notre France à la Grèce,  
 Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (*bis.*)  
 Nœris découvre un billet sous son aile :  
 Il le portait vers des foyers chéris. (*bis.*)  
 Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris. } *bis.*

Il est tombé, las d'un trop long voyage,  
 Rendons-lui vite et force et liberté.  
 D'un trafiquant remplit-il le message ?  
 Va-t-il d'amour parler à la beauté ?  
 Peut-être il porte au nid qui le rappelle  
 Les derniers vœux d'infortunés proscrits.  
 Bois dans ma coupe, ô messenger fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire

<sup>1</sup> Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. On les emporte loin de leur séjour habituel, et ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

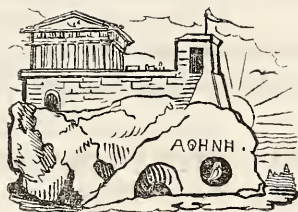
Qu'il est en France à des Grecs apporté.  
 Il vient d'Athène; il doit parler de gloire;  
 Lisons-le donc par droit de parenté.  
 Athène est libre! amis, quelle nouvelle!  
 Que de lauriers tout à coup reflleuris!  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ah! buvons à la Grèce:  
 Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.  
 L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,  
 Déshéritait ces aînés glorieux.  
 Ils sont vainqueurs; Athènes, toujours belle,  
 N'est plus vouée au culte des débris.  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre, ô muse des Pindares,  
 Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.  
 Athène est libre en dépit des barbares;  
 Athène est libre en dépit de nos rois.  
 Que l'univers, toujours instruit par elle,  
 Retrouve encore Athènes dans Paris!  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle,  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur au pays des Hellènes,  
 Repose-toi, puis vole à tes amours;  
 Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,  
 Reviens braver et tyrans et vautours. (*bis.*)

A tant de rois dont le trône chancelle,  
 D'un peuple libre apporte encor les cris. (*bis.*)  
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle, } *bis.*  
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.





## L'EAU BÉNITE.

### COUPLETS

POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS  
SANS CÉRÉMONIE.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*

A l'autel ce couple s'engage;  
Voilà de quoi nous récrier.  
Après vingt ans de mariage,  
Oser encor se marier!

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,  
Le moindre aux yeux de ta bonté,  
Est celui d'avoir dit les *graces*  
Avant le *bénédictité*.

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée...  
Chut! taisons-nous; mais puisse un jour,

Du chapeau de la mariée  
Sa fille aussi coiffer l'Amour!

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,  
Versez d'un bordeaux réchauffant,  
Reste du vin mis en bouteilles  
Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,  
Prouvez au diable, et prouvez bien,  
Que parfois, prise à faible dose,  
L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin  
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*





## L'AMITIÉ.

### COUPLETS

CHANTÉS A MES AMIS, LE 8 DÉCEMBRE 1822,  
JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

AIR : Quand des ans la fleur printanière.

Sur des roses l'Amour sommeille ;  
Mais quand s'obscurcit l'horizon,  
Célébrons l'Amitié qui veille  
A la porte d'une prison.

Tyran aussi, l'Amour nous coûte  
Des pleurs qu'elle sait arrêter.  
Aux poids de nos fers il ajoute,  
Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'Amour sommeille ;  
Mais quand s'obscurcit l'horizon,  
Célébrons l'Amitié qui veille  
A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles,  
Lorsque ma muse emménagea,  
A peine on refermait les grilles  
Que l'Amitié frappait déjà.



Sur des roses l'Amour sommeille ;  
 Mais quand s'obscurcit l'horizon ,  
 Célébrons l'Amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,  
 Bravant la haine et la pitié,  
 Joint au souvenir de ses peines  
 Celui des soins de l'amitié !

Sur des roses l'Amour sommeille ;  
 Mais quand s'obscurcit l'horizon ,  
 Célébrons l'Amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe ?  
 Amis, renonçons à briller.  
 Donnons les marbres d'une tombe  
 Pour les plumes d'un oreiller.

Sur des roses l'Amour sommeille ;  
 Mais quand s'obscurcit l'horizon ,  
 Célébrons l'Amitié qui veille  
 A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, ô vòus que j'aime,  
 Trompons les hivers meurtriers.  
 On peut braver le temps lui-même  
 Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille ;  
 Mais quand s'obscurcit l'horizon ,  
 Célébrons l'Amitié qui veille  
 A la porte d'une prison. (*bis.*)



## LE CENSEUR.

1822.

AIR : De la Robe et des Bottes.

On me disait : Il est temps d'être sage ;  
 Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.  
 Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,  
 Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.  
 De mes refrains j'ai repoussé le livre ;  
 Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur,  
 Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,  
 Nous délivre au moins du censeur.

La liberté, nourrice du génie,  
 Voit les beaux arts pleurant sur son cercueil :  
 Qui va d'un joug subir l'ignominie,  
 A de son vers d'avance éteint l'orgueil.  
 Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?  
 Et toi, Molière, admirable penseur ?  
 Non, dites-vous ; ou que Dieu vous délivre  
 Vous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu céleste,  
 Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,  
 Quand la censure, à son rocher funeste,  
 De ton génie a promis les lambeaux !

D'affreux vautours, que leur pâture enivre,  
Vont mutiler le noble ravisseur.  
Fils de Japet, ah! que Dieu te délivre,  
Te délivre au moins du censeur.

Avec Thalie, en satires féconde,  
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,  
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,  
Et la cour même envenimant nos mœurs.  
Délateur, tremble! en scène il faut me suivre.  
Jeffrys<sup>1</sup> en vain t'a pris pour assesseur.  
Quoi! tu souris!... ah! que Dieu nous délivre,  
Nous délivre au moins du censeur.

De Louis onze évoquons les victimes.  
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,  
Ce roi bigot, pour se souler de crimes,  
Mette sa vierge entre le diable et lui<sup>2</sup>.  
Mais, tout sanglans, nos Tristans<sup>3</sup> vont poursuivre  
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.  
Morts, taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,  
Nous délivre au moins du censeur.

Je laisse donc Thalie et Melpomène  
Pour la chanson, libre en dépit des rois.

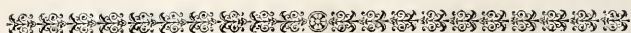
<sup>1</sup> Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

<sup>2</sup> Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

<sup>3</sup> Tristan est le nom du grand prévôt de Louis XI : il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes-œuvres.

Sans le régir, j'agrandis son domaine ;  
 D'autres un jour lui traceront des lois.  
 Qu'en république on puisse y toujours vivre :  
 C'est un état qui n'est pas sans douceur.  
 Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre,  
 Vous délivre au moins du censeur.





## LE MAUVAIS VIN, OU LES CAR.

AIR : On dit partout que je suis bête.

Béni sois-tu, vin détestable!  
 Pour moi tu n'es point redoutable,  
 Bien qu'au maître de ce banquet  
 Des flatteurs vantent ton bouquet.  
 Arrose donc, fade piquette,  
 Les fleurs peintes sur mon assiette.  
 Vive le vin qui ne vaut rien!  
 Notre santé s'en trouve bien.

Car si tu m'invitais à boire,  
 Bientôt je perdrais la mémoire  
 Du docteur, qui me dit toujours :  
 « Pour vous c'est assez des amours.  
 « Chantez Bacchus ainsi qu'un prêtre  
 « Parle de Dieu sans le connaître. »  
 Vive le vin qui ne vaut rien!  
 Notre belle s'en trouve bien.

Car si tu portais à l'ivresse,  
 Certaine Espagnole en détresse,  
 Ce soir, pourrait bien, je le sens,  
 Mettre à sec ma bourse et mes sens;  
 Et Lisette, qui tient ma caisse,  
 Aurait à souffrir de la baisse.

Vive le vin qui ne vaut rien !  
Notre raison s'en trouve bien.

Car si tu réchauffais ma veine,  
Armé de vers forgés sans peine,  
Tout en chantant je tomberais  
Peut-être au milieu d'un congrès ;  
Puis j'irais, pour démagogie,  
En prison terminer l'orgie.  
Vive le vin qui ne vaut rien !  
Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.  
Mais vin, à qui je fais la guerre,  
Tu disparais, et sous mes yeux  
Mousse un nectar digne des dieux.  
Au risque d'une catastrophe,  
Versez-m'en, je suis philosophe.  
Versez ! versez ! je ne crains rien ;  
Du bon vin je me trouvé bien.







## LA CANTHARIDE OU LE PHILTRE.

ACTE : des Comédiens.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles  
Des dons puissans, à la volupté chers ;  
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes  
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille,  
Qui chaque jour pleure encor son printemps,  
« Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille !  
« Vous languissez et n'avez que vingt ans !

« Un père altier, que seul l'intérêt touche,  
« Vous a jetée au lit d'un vieil époux ;  
« L'espoir en vain sourit sur votre bouche ;  
« L'hymen l'effleure et s'endort près de vous.

« A votre abord naît la froide risée :  
« L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ;  
« Mais cette terre a des nuits sans rosée,  
« Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse ;  
« Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé,  
« De votre époux rallumant la jeunesse,  
« Donne à la vôtre un fils tant désiré. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,  
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.  
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,  
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais vers ce frêne accourant dès l'aurore,  
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.  
La cantharide y reposait encore :  
Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles  
Des dons puissans à la volupté chers ;  
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes  
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes ;  
Je répugnais à d'innocens plaisirs.  
Tout bas, ma bouche insultant à mes larmes,  
Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore.  
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur  
Qui dans mon sang circule, me dévore,  
Et d'un long trouble accable ma pudeur !

Père cruel ! il fallait de ta fille  
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.  
Là Dieu du moins nous crée une famille,  
Là son amour éteint tous les amours.

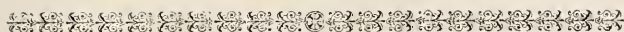
Où donc est-il l'époux que ma jeunesse  
 Avait rêvé jeune, beau, caressant ?  
 Entre ses bras ma pudique tendresse  
 Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue.  
 D'un plaisir chaste allumons le flambeau ;  
 Ah ! cessons d'être une vaine statue,  
 Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,  
 « Et dès demain renaîtront vos couleurs :  
 « Demain moi-même, au seuil de votre asile  
 « Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles  
 Des dons puissans, à la volupté chers :  
 Rends à l'amour tous les feux que tes ailes  
 Ont à ce dieu dérobés dans les airs.





## LE TOURNE-BROCHE.

AIR : Le bruit des roulettes gâte tout.

Du dîner j'aime fort la cloche,  
 Mais on la sonne en peu d'endroits ;  
 Plus qu'elle aussi le tourne-broche  
 A nos hommages a des droits.  
 Combien d'ennemis il rapproche  
 Chez le prince et chez le bourgeois !  
 A son doux tic tac un jour les partis  
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique  
 Les querelles du temps passé,  
 Que par l'Amphion italique  
 Le grand Mozart soit terrassé ;  
 Je ne tiens qu'au refrain bachique  
 Par le tourne-broche annoncé,  
 A son doux tic tac un jour les partis  
 Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue  
 Attache mille ambitieux,  
 Les précipite dans la boue  
 Ou les élève jusqu'aux cieux,  
 C'est la broche, moi je l'avoue,  
 Dont la roue attire mes yeux.

A son doux tic tac un jour les partis  
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,  
Des heures décrivant le cours,  
Règle, sans en charmer l'usage,  
Le cercle borné de nos jours,  
Le tourne-broche a l'avantage  
D'embellir des instans trop courts.

A son doux tic tac un jour les partis  
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,  
A manqué seul à l'âge d'or;  
C'est l'amitié qui, pour son compte,  
Dut en inventer le ressort.

Vivent ceux que sa main remonte,  
Mais gloire à celui du trésor!

A son doux tic tac un jour les partis  
Signeront la paix entre deux rôtis.





Benny Kimball.



John de Bernard.

The Kite and the Fish.



## LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS LE 19 AOUT, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE.

AIR : D'Agéline (de WILHEM).

Dans ce Paris plein d'or et de misère,  
 En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,  
 Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,  
 Moi nouveau né, sachez ce qui m'advint.  
 Rien ne prédit la gloire d'un Orphée  
 A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;  
 Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,  
 Me trouve un jour dans les bras d'une fée.  
 Et cette fée, avec de gais refrains,  
 Calmait le cri de mes premiers chagrins. } *bis.*

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiète :  
 « A cet enfant quel destin est promis ? »  
 Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,  
 « Garçon d'auberge, imprimeur et commis.  
 « Un coup de foudre ajoute à mes présages <sup>1</sup> :  
 « Ton fils atteint va périr consumé ;  
 « Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé  
 « Vole en chantant braver d'autres orages. »

<sup>1</sup> L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.



Et puis la fée, avec de gais refrains,  
Calmaït le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,  
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.  
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse;  
« A l'opulence il sauve des ennuis.  
« Mais quel spectacle attriste son langage?  
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :  
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,  
« Il vient au port raconter leur naufrage. »  
Et puis la fée, avec de gais refrains,  
Calmaït le cri de mes premiers chagrins.

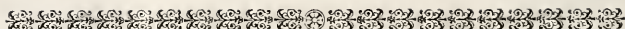
Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille  
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !  
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,  
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »  
« Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes ;  
« De grands talens ont de moins beaux succès.  
« Ses chants légers seront chers aux Français,  
« Et du proscrit adouciront les larmes. »  
Et puis la fée, avec de gais refrains,  
Calmaït le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,  
L'aimable fée apparaît à mes yeux.  
Ses doigts distraits effeuillent une rose ;  
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.

« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage<sup>1</sup>,  
 « Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.  
 « Pour te fêter tes amis vont s'unir :  
 « Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. »  
 Et puis la fée, avec ses gais refrains, }  
 Comme autrefois dissipa mes chagrins. } *bis.*

<sup>1</sup> Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert : il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.





## LES SCIENCES.

AIR :

Fatigué des clartés confuses  
 Qui m'ont égaré bien souvent,  
 J'allais bannir amours et mûses;  
 J'allais vouloir être savant.  
 Mais quoi! pour une ame incertaine,  
 La science est d'un vain secours.  
 Gardons Lisette et La Fontaine;  
 Muses, restez; restez, Amours.

La nature était mon Armide;  
 Dans ses jardins j'errais surpris;  
 Mais un chimiste moins timide  
 Règne en vainqueur sur leurs débris.  
 Dans son fourneau rien qu'il ne jette;  
 Des gaz il poursuit le concours.  
 Ma fée y perdait sa baguette;  
 Muses, restez; restez, Amours.

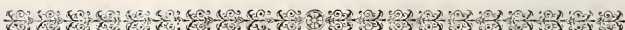
J'ai regret aux contes de vieille,  
 Quand un docteur dit qu'à sa voix  
 Les morts lui viennent à l'oreille  
 De la vie expliquer les lois.  
 De la lampe il voit la matière  
 Les ressorts, le fond, les contours;

Je n'en veux voir que la lumière.  
Muses, restez; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse  
Si les cieux n'obéissaient pas:  
Plus d'une erreur passe et repasse  
Entre les branches d'un compas.  
Un siècle a changé la physique;  
Nos temps sont féconds en retours.  
Je crains que le soleil n'abdique;  
Muses, restez; restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie,  
Nos cœurs n'en aimeront que mieux;  
Elle est un reste d'ambroisie,  
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.  
Quel est sur moi le froid qui tombe?  
C'est le froid du soir de mes jours.  
Promettez un rêve à ma tombe;  
Muses, restez; restez, Amours.





## LA DÉESSE.

SUR UNE PERSONNE A QUI L'AUTEUR A VU REPRÉSENTER LA *LIBERTÉ*  
DANS UNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

AIR : De la petite Gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,  
Quand tout un peuple, entourant votre char,  
Vous saluait du nom de l'immortelle  
Dont votre main brandissait l'étendard?  
De nos respects, de nos cris d'allégresse,  
De votre gloire et de votre beauté,  
Vous marchiez fière; oui, vous étiez déesse,  
Déesse de la liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques;  
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas :  
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques  
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.  
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,  
En orphelin par le sort allaité,  
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,  
« Déesse de la liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie;  
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger :  
En épelant le doux mot de *patrie*,  
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.  
Tout s'agitait, s'armait pour la défense;  
Tout était fier, surtout la pauvreté.

Ah! rendez-moi les jours de mon enfance,  
Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,  
Après vingt ans, ce peuple se rendort ;  
Et l'étranger, apportant sa balance,  
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »  
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,  
Sur un autel élevait la beauté,  
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,  
Déesse de la liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide  
Ternit ces yeux où riaient les Amours ;  
Je vous revois, et votre front qu'il ride  
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours ;  
Rassurez-vous; char, autels, fleurs, jeunesse,  
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté ;  
Tout a péri; vous n'êtes plus déesse,  
Déesse de la liberté.





## LE MALADE.

AVRIL 1823.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,  
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs;  
Et tout renaît, et déjà l'aubépine  
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.  
Dieu d'un sourire a béni la nature,  
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.  
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure:  
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape <sup>1</sup> a renversé mon verre,  
Plus de gaîté! mon front se rembrunit;  
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :  
Déjà l'oiseau butine pour son nid.  
Des voluptés le torrent va s'épandre  
Sur l'univers qui semblait végéter.  
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre:  
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore!  
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs <sup>2</sup> ;

<sup>1</sup> Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

<sup>2</sup> A l'époque où cette chanson fut faite on avait banni du salon de



De nouveaux noms la France se décore ;  
 A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.  
 Que de périls la tribune orageuse  
 Offre aux vertus qui l'osent affronter !  
 Reviens, ma voix, faible, mais courageuse,  
 Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie ;  
 Elle revient : despotes, à genoux !  
 Pour l'étouffer, en vain la tyrannie  
 Fait signe au Nord de déborder sur nous.  
 L'ours effrayé regagne sa tanière,  
 Loin du soleil qu'il voulait disputer.  
 Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière,  
 Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas ! oui, la terre s'éveille,  
 Belle et parée, au souffle du printemps,  
 Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;  
 Chargé de fers, chacun sè dit : J'attends !  
 La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;  
 Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.  
 Reviens, ma voix, faible, mais consolante,  
 Il est encor des martyrs à chanter.

peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année (1825) le ridicule d'une pareille mesure.





## LA COURONNE DE BLUETS.

A MADAME \*\*\*.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage  
 Nous épargne à tous bien des pleurs.  
 Beauté folâtre autant que sage,  
 Ne jouez plus avec des fleurs.  
 Sachez qu'hier, la panse ronde,  
 Et l'œil obscurci par Bacchus,  
 Jupin a cru dans notre monde  
 Voir une couronne de plus. } *bis.*

A la colère il s'abandonne :  
 « L'abus, dit-il, devient trop fort.  
 Encore un front que l'on couronne,  
 Quand le feseur de rois est mort !  
 Sur ce front lançons mon tonnerre ;  
 Du faible enfin vengeons les droits.  
 Je veux voir un jour sur la terre  
 Les rois sujets, les sujets rois. »

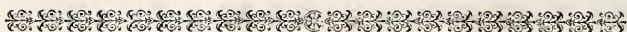
Dans son conseil alors j'arrive,  
 (Où les rimeurs n'entrent-ils pas !)  
 En joue il vous met sans qui vive !  
 Mais je l'aborde chapeau bas :  
 « Jupin, de ton arrêt j'appelle ;  
 Ta balance et tes poids sont faux :

Ta cour de justice éternelle  
A-t-elle eu ses gardes des sceaux ?

« Braque tes lunettes, vieux sire,  
Sur le front couronné par nous ;  
De la candeur c'est le sourire,  
De la bonté c'est l'œil si doux.  
Lorsque les carreaux de son foudre  
Chez nos sourds passent pour muets ,  
Jupin ne mettrait-il en poudre  
Qu'une couronne de bluets ? »

« Oh, oh ! dit-il, qu'allais-je faire ?  
Ailleurs frappons, mon foudre est chaud. »  
— « Frappe ; mais sur notre hémisphère  
Vise donc plus bas ou plus haut. »  
Heureux d'avoir su vous défendre,  
J'accours des célestes donjons ;  
Quant à Jupin, je viens d'apprendre  
Qu'il a foudroyé deux pigeons. } *bis.*





## L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

AIR : A soixante ans , etc.

De Damoclès l'épée est bien connue ;  
 En songe , à table , il m'a semblé la voir.  
 Sous cette épée et menaçante et nue ,  
 Denis l'ancien me forçait à m'asseoir. (*bis.*)  
 Je m'écriais : Que mon destin s'achève ,  
 La coupe en main , au doux bruit des concerts. (*bis.*)  
 O vieux Denis , je me ris de ton glaive <sup>1</sup> ,  
 Je bois , je chante , et je siffle tes vers. (*bis.*)

Servez , disais-je à messieurs de la bouche :  
 Versez , versez ! messieurs du gobelet.  
 Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche ,  
 Denis , sur moi fais donc vite un couplet.  
 Ton Apollon à nos larmes fait trêve :  
 Il nous égaie au sein d'affreux revers.  
 O vieux Denis , je me ris de ton glaive ,  
 Je bois , je chante , et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses ,  
 De la patrie écoute un peu la voix :

<sup>1</sup> Denis l'ancien , tyran de Syracuse , était , comme on sait , un métro-  
 mane déterminé : il envoyait aux Carrières ceux qui ne trouvaient pas ses  
 vers bons. Nous avons eu aussi en France des rois qui se mêlaient d'écrire  
 et de faire des vers. Quant à l'histoire du festin de Damoclès , elle est trop  
 connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Elle est, crois-moi, la première des muses,  
 Mais rarement elle inspire les rois.  
 Du frêle arbuste où bout sa noble sève  
 La moindre fleur parfume au loin les airs.  
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,  
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,  
 Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,  
 Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,  
 Ou balayer la fange des cachots.  
 Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,  
 Sur ton cercueil viendra peser nos fers.  
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,  
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve,  
 Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger ;  
 Le fer pesant tombe sur mon front chauve,  
 J'entends ces mots : Denis sait se venger. (*bis.*)  
 Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,  
 La coupe en main, je répète aux enfers : (*bis.*)  
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,  
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)





## LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G....., POUR LA SAINT-JEAN, JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Du ménage du Garçon.

Naguère en un royal hospice,  
 J'allai subir les soins de l'art,  
 Esculape me fut propice,  
 Je bénis cet heureux hasard. (*bis.*)  
 Mais l'Amitié, toujours craintive,  
 Me dit : « Point de sécurité!  
 Un *quiproquo* bien vite arrive.  
 Change de maison de santé. » (*bis.*)

A R..... elle me transporte,  
 Je me sens mieux en avançant.  
 La Bienfaisance est sur la porte,  
 Le Malheur salue en passant.  
 Là, Jeannette est supérieure;  
 Et le ciel fit de sa bonté  
 La lampe qui brûle à toute heure  
 Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie  
 Entre deux sœurs de charité:  
 Or, quand Jeanne fait œuvre pie,  
 C'est un rendu pour un prêté.

De Thalie elle fut tourière  
Avec talent, grace et beauté,  
Et la suivante de Molière  
Fonde une maison de santé.

L'amitié seule y donne place :  
Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.  
Infirmiers, remplissez ma tasse,  
C'est aujourd'hui le saint du lieu. (*bis.*)  
Quand il s'agit de fêter Jeanne,  
Mon seul régime est la gaîté.  
Je veux m'enivrer de tisané  
Dans cette maison de santé. (*bis.*)





## LA BONNE MAMAN.

### COUPLETS

A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,  
L'amitié ne remonte guère.  
Bon petit-fils, je n'en crois rien,  
Quand je pense à vous, ma grand'mère :  
Ces titres, quelquefois si doux,  
Vous paraîtraient-ils insipides ?  
Bonne maman, consolez-vous ;  
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs ?  
Blâmez-vous les tendres chimères ?  
Censurer les plus doux plaisirs  
Est le plaisir de nos grand'mères.  
Les ans font-ils neiger sur nous,  
A nos yeux tout se décolore.  
Bonne maman, consolez-vous ;  
Vous ne blanchissez point encore.

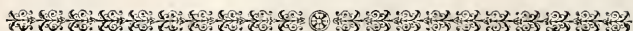
L'Amour a peur des grand'mamans,  
Mais, à prix d'or, combien de vieilles  
Ont à leurs gages des amans  
Dont les missives font merveilles !

On sait, pour lire un billet doux,  
 Quel moyen prennent ces coquettes.  
 Bonne maman, consolez-vous ;  
 Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs,  
 Et sans lunettes à votre âge!  
 Voyons si vos genoux tremblans  
 Des ans n'attestent pas l'outrage.  
 Oui, je vois trembler vos genoux,  
 Que l'Amour tendrement caresse.  
 Bonne maman, consolez-vous ;  
 Prenez un bâton de vieillesse.







## LE VIOLON BRISÉ.

AIR : Je regardais Madelinette.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;  
Mange malgré mon désespoir.  
Il me reste un gâteau de fête,  
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Les étrangers, vainqueurs par ruse,  
M'ont dit hier dans ce vallon :  
Fais-nous danser! moi je refuse;  
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.  
Plus de fêtes! plus d'heureux jours!  
Qui fera danser sous l'ombrage?  
Qui réveillera les Amours? (*bis.*)

Sa corde vivement pressée,  
Dès l'aurore d'un jour bien doux,  
Annonçait à la fiancée  
Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre,  
Nos danses causaient moins d'effroi;  
La gaîté qu'il savait répandre  
Eût déridé le front d'un roi. (*bis.*)





S'il préluda, dans notre gloire,  
Aux chants qu'elle nous inspirait,  
Sur lui, jamais pouvais-je croire  
Que l'étranger se vengerait ?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;  
Mange malgré mon désespoir.  
Il me reste un gâteau de fête,  
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Combien sous l'orme ou dans la grange  
Le dimanche va sembler long !  
Dieu bénira-t-il la vendange  
Qu'on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages,  
Du pauvre étourdissait les maux ;  
Des grands, des impôts, des orages,  
Lui seul consolait nos hameaux. (*bis.*)

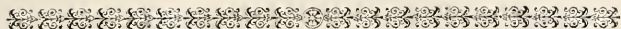
Les haines, il les faisait taire :  
Les pleurs amers, il les séchait.  
Jamais sceptre n'a fait sur terre  
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse  
M'a rendu le courage aisé.  
Qu'en mes mains un mousquet remplace  
Le violon qu'il a brisé. (*bis.*)

Tant d'amis dont je me sépare  
 Diront un jour, si je péris :  
 Il n'a point voulu qu'un barbare  
 Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;  
 Mange malgré mon désespoir.  
 Il me reste un gâteau de fête,  
 Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)





## LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

« Sire, de grace, écoutez-moi !  
 (Le prince courait chez sa dame)  
 « Sire, vous êtes un grand roi ;  
 « Daignez me venger de ma femme. »  
 Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné  
 « Ce fou qui m'arrête au passage. »  
 — « Ah ! Sire, vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :  
 « Gardes, je défends qu'on l'assomme.  
 « Vilain, dit-il, explique-toi. »  
 — « Sire, j'ai fait le gentilhomme.  
 « J'acquis d'un argent bien gagné  
 « Château, blason, titre, équipage ;  
 « Et, sire, vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage.

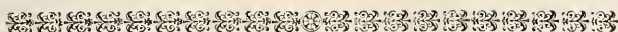
« J'ai pris femme noble, aux doux yeux,  
 « Aux mains blanches, au cou de cygne :  
 « Son père a dit : Par mes aïeux !  
 « Mon gendre, il faut que le roi signe.  
 « Votre nom fut accompagné

« D'un pâté de mauvais présage,  
 « Sire, quand vous avez signé  
 « Mon contrat de mariage.

« J'étais en habit de gala,  
 « Sire, et pour abréger l'histoire,  
 « Rappelez-vous que ce jour-là  
 « Un beau page tint l'écritoire.  
 « Ma femme ici l'avait lorgné.  
 « Hier je l'ai surpris. . . Quel outrage  
 « Pour vous, dont la plume a signé  
 « Mon contrat de mariage! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité  
 « Que pour guérir les écrouelles.  
 « Un diable, cornard effronté,  
 « Vilains, ici guette vos belles.  
 « Sur les rois même il a régné,  
 « Et met un sceau de vasselage  
 « A tous les gens dont j'ai signé  
 « Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci  
 Ajoute que l'époux morose  
 Faillit mourir de noir souci,  
 Et que d'un dicton il fut cause :  
 Dès qu'un mari peu résigné  
 Prêtait à rire au voisinage,  
 Le roi, disait-on, a signé  
 Son contrat de mariage.



## LE CHANT DU COSAQUE.

ARR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,  
 Vole au signal des trompettes du Nord.  
 Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,  
 Prête, sous moi, des ailes à la mort.  
 L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle :  
 Mais attends tout du prix de mes exploits.  
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle, } *bis.*  
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,  
 La vieille Europe a perdu ses remparts.  
 Viens de trésors combler mes mains avides ;  
 Viens reposer dans l'asile des arts.  
 Retourne boire à la Seine rebelle,  
 Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.  
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres<sup>1</sup>,  
 Tous assiégés par des sujets souffrants,  
 Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres ;  
 Nous serons serfs pour demeurer tyrans.  
 J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle  
 Humilier et le sceptre et la croix.

<sup>1</sup> On doit se rappeler les notes secrètes.



Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense  
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.  
Il s'écriait : Mon règne recommence !  
Et de sa hache il montrait l'Occident.  
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;  
Fils d'Attila j'obéis à sa voix.  
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,  
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,  
Tout ce savoir qui ne la défend pas,  
S'engloutira dans les flots de poussière  
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.  
Efface, efface, en ta course nouvelle,  
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.  
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle, } *bis.*  
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }







*Les Juonelles*



## LES HIRONDELLES.

AIR : De la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,  
Un guerrier, courbé sous ses fers,  
Disait : Je vous revois encore,  
Oiseaux ennemis des hivers.  
Hirondelles, que l'espérance  
Suit jusqu'en ces brûlans climats,  
Sans doute vous quittez la France :  
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans, je vous conjure  
De m'apporter un souvenir  
Du vallon où ma vie obscure  
Se berçait d'un doux avenir.  
Au détour d'une eau qui chemine  
A flots purs, sous de frais lilas,  
Vous avez vu notre chaumine :  
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

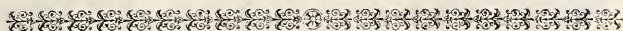
L'une de vous peut-être est née  
Au toit où j'ai reçu le jour ;  
Là, d'une mère infortunée  
Vous avez dû plaindre l'amour.  
Mourante, elle croit à toute heure  
Entendre le bruit de mes pas ;

Elle écoute, et puis elle pleure.  
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?  
Avez-vous vu de nos garçons  
La foule, aux noces conviée,  
La célébrer dans leurs chansons ?  
Et ces compagnons du jeune âge  
Qui m'ont suivi dans les combats,  
Ont-ils revu tous le village ?  
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger peut-être  
Du vallon reprend le chemin ;  
Sous mon chaume il commande en maître ;  
De ma sœur il trouble l'hymen.  
Pour moi plus de mère qui prie,  
Et partout des fers ici-bas.  
Hirondelles de ma patrie,  
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?





## LES FILLES.

### COUPLETS

A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

Air : Verdrillon, verdrillette, verdrille.

Quand des filles naissent chez vous,  
 Pour le plaisir de ce monde,  
 Dites-moi, messieurs les époux,  
 Pourquoi chacun de vous gronde ?  
 Aux filles, morbleu, nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

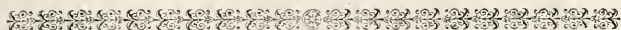
Maris, toujours trop occupés,  
 Que, près des gens qui vous aident,  
 Aux femmes qui vous ont trompés  
 Un jour vos filles succèdent.  
 Aux filles, morbleu, nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amans,  
 Fille d'humeur folle ou sage

Ajoute aux charmes des beaux ans,  
 Ote à l'ennui du vieil âge.  
 A leur cœur aussi nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Pour Batyle aux fraîches couleurs,  
 Quand Anacréon détonne,  
 Les Graces arrachent les fleurs  
 Dont cet enfant le couronne.  
 Aux filles nous nous en tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons  
 A toi, mari, qui nous aimes.  
 Pour nos fils nous te le devons ;  
 Que n'est-ce, hélas ! pour nous-mêmes !  
 A vos filles, oui, nous tenons ;  
 Faites-en, faites-en de gentilles ;  
 Qu'elles soient anges ou démons,  
 Faites des filles ;  
 Nous les aimons.



## LE CACHET, OU LETTRE A SOPHIE.

ATR : De la bonne Vieille, de B. WILHEM.

Il vient de toi, ce cachet où le lierre  
Serpente en or, symbole ingénieux ;  
Cachet où l'art a gravé sur la pierre  
Un jeune Amour au doigt mystérieux :  
Il est sacré ; mais en vain, ma Sophie,  
A ton amant il offre son secours ;  
De son pouvoir ma plume se défie.  
Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,  
Quand une lettre adoucit ses regrets,  
Pourquoi penser qu'une main ennemie  
Brise le dieu qui scelle nos secrets ?  
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,  
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.  
Ce que je crains, je tremble de l'écrire.  
Plus de secret, même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide,  
Qui de Venise ensanglanta les lois ;  
Il tend la main au salaire homicide,  
Souffle la peur dans l'oreille des rois ;  
Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ;  
Cherche le mal et l'invente toujours ;

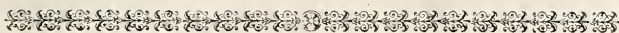


D'un sceau fragile il amollit la cire.  
Plus de secret, même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie,  
Son œil affreux avant toi les lira.  
Ce qu'au papier ma tendresse confie  
Ira grossir un complot qu'il vendra.  
Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,  
Livrons la vie aux sarcasmes des cours,  
Et déridons l'ennui du diadème.  
Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi je repousse la plume  
Qui de l'absence eût charmé la douleur.  
Pour le cachet la cire en vain s'allume,  
On le rompra ; j'aurai fait ton malheur.  
Par le grand roi, qui trahit La Vallière,  
Ce lâche abus fut transmis à nos jours :  
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.  
Plus de secret, même pour les amours !





## LA JEUNE MUSE.

### RÉPONSE

A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE \*\*\*,  
AGÉE DE DOUZE ANS.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers !

Pour les vers, quoi ! vous quittez  
Les plaisirs de votre âge !  
Ma muse, que vous flattez,  
Aux Amours rend hommage.  
Ce sont aussi des enfans  
A la voix séduisante ;  
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,  
Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?  
De pleurs on les arrose.  
Ce n'est point aux chansonniers  
Que la gloire en impose.  
La fleur, orgueil du printemps,  
Est le prix qui nous tente.  
Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,  
Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau, prenez l'essor,  
Égayez le bocage.

Par des chants plus doux encor  
 Brillez dans un autre âge.  
 De les inspirer je sens  
 Combien l'espoir m'enchanté.  
 Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,  
 Et moi j'en ai quarante !

De me couronner de fleurs,  
 Oui, vous perdrez l'envie ;  
 Sous des dehors plus flatteurs  
 Vous verrez le génie.  
 Puissiez-vous, pour mon encens,  
 Être alors indulgente !  
 Mais à peine vous aurez vingt ans  
 Que j'en aurai cinquante.





## LA FUITE DE L'AMOUR.

AIR :

Je vois déjà se déployer tes ailes,  
 Amour, adieu! mon bel âge est passé.  
 D'un air moqueur les Graces infidèles  
 Montrent du doigt mon réduit délaissé.  
 S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,  
 Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?  
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,  
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

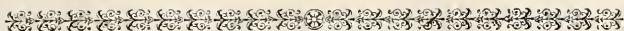
Je reposais du sommeil de l'enfance,  
 Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts;  
 Dans la beauté j'adorai ta puissance  
 Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.  
 Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,  
 Tes sombres feux, le poison de tes traits.  
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,  
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie  
 Tous les baisers que Rose me donna,  
 Mais non les pleurs versés pour Eulalie,  
 Non les soupirs perdus près de Nina.  
 Pour bien aimer l'une avait trop de charmes;  
 Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.

Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,  
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,  
Fuis! car déjà tu souris de pitié.  
De mes ennuis pénétrant le mystère,  
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.  
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes:  
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;  
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,  
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.





## L'ANNIVERSAIRE.

AIR : Du partage de la richesse.

Depuis un an vous êtes née,  
Héloïse, le savez-vous ?  
C'est là votre plus belle année,  
Mais l'avenir vous sera doux.  
Voici des fleurs que l'on vous donne ;  
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,  
Charmante avec cette couronne,  
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,  
Sachant qui vous donna le jour,  
Devine que vous saurez plaire ;  
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.  
Redoutez-le pour mille causes,  
Bien qu'il vous soit frère de lait,  
Car de votre chapeau de roses  
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance aux ailes brillantes  
Sur vous se plaît à voltiger :  
De combien de formes riantes  
Vous dote son prisme léger !

A ses doux songes asservie,  
 Vous serez heureuse en effet,  
 Si pour chaque âge de la vie  
 Elle vous réserve un hochet.









Jimmy M. M. M.

J. M. W. Turner.

Le vieux berger

## LE VIEUX SERGENT.

1815.

AIR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Près du rouet de sa fille chérie  
Le vieux sergent se distrait de ses maux,  
Et, d'une main que la balle a meurtrie,  
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.  
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,  
Son seul refuge après tant de combats,  
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;  
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :  
Il voit au loin passer un bataillon.  
Le sang remonte à son front qui grisonne ;  
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.  
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :  
« C'est un drapeau que je ne connais pas <sup>1</sup>.  
« Ah ! si jamais vous vengez la patrie,  
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,  
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,

<sup>1</sup> La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

« Ces paysans, fils de la république,  
 « Sur la frontière, à sa voix accourus ?  
 « Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,  
 « Tous à la gloire allaient du même pas.  
 « Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille  
 « Ces habits bleus par la victoire usés !  
 « La liberté mêlait à la mitraille  
 « Des fers rompus et des sceptres brisés.  
 « Les nations, reines par nos conquêtes,  
 « Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.  
 « Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.  
 « Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;  
 « Par la cartouche encor toute noircie,  
 « Leur bouche est prête à flatter les tyrans.  
 « La Liberté déserte avec ses armes ;  
 « D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;  
 « A notre gloire on mesure nos larmes.  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,  
 Tout en filant, lui chante à demi-voix  
 Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,  
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.

« Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent :  
 « Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.  
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent :  
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »





## LE PRISONNIER.

AIR : De la Balançoire, d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN.

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide :  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles,  
Un captif qui voit chaque jour  
Voguer la plus belle des filles,  
Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide :  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge,  
Dans ce vieux fort inhabité,  
J'attends chaque jour ton passage,  
Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;  
Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle,  
 Ton sein forme un heureux contour.  
 A qui ta voile obéit-elle?  
 Est-ce à Zéphyr? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!  
 Tu veux m'arracher de ce fort.  
 Libre par toi, je vais te suivre;  
 Le bonheur est sur l'autre bord.

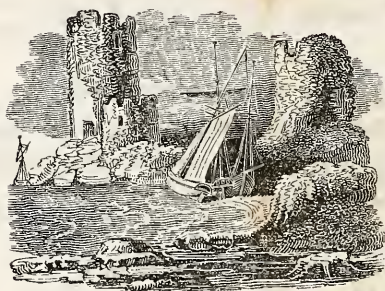
Reine des flots, sur ta barque rapide,  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance  
 Semble mouiller tes yeux de pleurs.  
 Hélas! semblable à l'espérance,  
 Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;  
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !  
 Mais non : vers moi tu tends la main.  
 Astre de qui dépend ma vie,  
 Pour moi tu brillera demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide,  
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.  
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;  
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.







## L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L \*\*\*.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :  
Corinne, il fut des anges révoltés.

Dieu sur leur front fait tomber sa parole,

Et dans l'abyme ils sont précipités. (*bis.*)

Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,

Contre ses maux garde un puissant secours : (*bis.*)

Il reste armé de sa lyre divine.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. } *bis.*

L'enfer mugit d'un effroyable rire,

Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,

L'ange, qui pleure en accordant sa lyre,

Fait éclater ses remords et ses chants.

Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,

Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.

La poésie enivrera le monde.

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,

Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.

Soudain la terre entend des voix nouvelles,

Maint peuple errant s'arrête émerveillé.

Tout culte alors n'étant que l'harmonie,

Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.

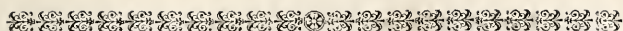


L'autel s'épure aux parfums du génie.  
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie,  
Poursuit cet ange échappé de ses rangs ;  
De l'homme inculte il adoucit la vie,  
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.  
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes  
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,  
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.  
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole ?  
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?  
Mais vous chantez, mais votre voix console ;  
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé. (*bis.*)  
Votre printemps veut des fleurs éternelles,  
Votre beauté de célestes atours ; (*bis.*)  
Pour un long vol vous déployez vos ailes ;  
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. } *bis.*





## LA VERTU DE LISETTE.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Quoi! de la vertu de Lisette  
 Vous plaisantez, dames de cour!  
 Eh bien! d'accord : elle est grisette;  
 C'est de la noblesse en amour. (*bis.*)  
 Le barreau, l'église et les armes,  
 De ses yeux noirs font très grand cas.  
 Lise ne dit rien de vos charmes; }  
 De sa vertu ne parlons pas. } *bis.*

D'avoir fait de riches conquêtes  
 L'osez-vous bien railler encor,  
 Quand le peuple hébreu dans ses fêtes  
 Vous voit adorer son veau d'or?  
 L'empire a, pour plus d'un service,  
 Long-temps soudoyé vos appas.  
 Lise est mal avec la police;  
 De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte  
 Qu'elle n'y retrouve du feu;  
 Un marquis dont la vie est sainte  
 Veut à la cour la mettre en jeu.  
 Par elle, illustrant son mérite,  
 Sur les ducs il aura le pas.

Lisette sera favorite;  
De sa vertu ne parlons pas.

Çà, mesdames les dénigrantes,  
Si cet honneur vient la trouver,  
Vous vous direz de ses parentes,  
Vous ferez cercle à son lever.  
Mais dût son triomphe et ses suites  
De joie enfler tous les rabats,  
Se confessât-elle aux jésuites,  
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi, beautés monarchiques,  
Le mot *vertu*, dans vos caquets,  
Ressemble aux grands noms historiques  
Que devant vous crie un laquais. (*bis.*)  
Les échasses de l'étiquette  
Guignent bien haut des cœurs bien bas;  
De la cour Dieu garde Lisette! } *bis.*  
De sa vertu ne parlons pas.





## LE VOYAGEUR.

AIR : Plus on est de fous, plus on rit (*sans la reprise finale.*)

LE VIEILLARD.

Voyageur, dont l'âge intéresse,  
Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,  
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste sans doute,  
Mais n'est pas toujours rigoureux.  
Dieu qui m'a placé sur ta route,  
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples  
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.  
Bientôt le crime aura des temples :  
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage  
Endolorit tes pieds poudreux.  
Comme toi j'errais à ton âge.  
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête  
Ce Dieu, qu'on dit si consolant,  
Les poignards levés sur ma tête  
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage;  
Versons-nous d'un vin généreux.  
Hélas! mon fils aurait ton âge.  
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non il n'est point d'Être suprême  
Qui seul peuple l'immensité,  
Et cet univers n'est lui-même  
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse  
Arrache un soupir douloureux;  
Elle a consolé ma vieillesse.  
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste,  
Ce Dieu vient-il guider nos pas?  
Eh! qu'importe enfin qu'il existe,  
Si pour lui nous n'existons pas?

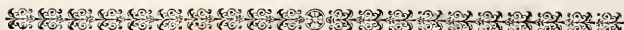
LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure:  
Chasse tes rêves ténébreux.

Tiens-moi lieu du fils que je pleure.  
 Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

L'étranger reste, il plaît, il aime,  
 Et de fleurs bientôt couronné,  
 Époux et père, il va lui-même  
 Dire à plus d'un infortuné:  
 « Le sort est injuste, sans doute,  
 Mais n'est pas toujours rigoureux.  
 Dieu qui m'a placé sur ta route,  
 Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux. »





## MON ENTERREMENT.

AIR : Quand on ne dort pas de la nuit. (De Lisbeth.)

Ce matin, je ne sais comment,  
 Je vois d'Amours ma chambre pleine;  
 J'étais couché, sans mouvement.  
 Il est mort, disaient-ils gaîment,  
 De l'inhumer prenons la peine.  
 Lors je maudis entre mes draps  
 Ces dieux que j'aimais tant à suivre.  
 Amis, si j'en crois ces ingrats,  
 Plaignez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre. (*bis*.)

De mon vin ils prennent leur part;  
 Ils caressent ma chambrière:  
 L'un veut guider le corbillard,  
 Et l'autre d'un ton nazillard,  
 Me psalmodie une prière.  
 Le plus grave ordonne à l'instant  
 Vingt galoubets pour mon escorte:  
 Mais déjà la voiture attend.  
 Plaignez-moi, voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,  
 Les Amours suivent sur deux lignes:  
 Le drap, où l'argent brille en pleurs,  
 Porte un verre, un luth et des fleurs,  
 De mes ordres joyeux insignes.  
 Maint passant, qui met chapeau bas,

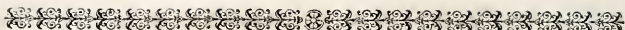
Se dit : Triste ou gai, tout succombe !  
 Les Amours font hâter le pas.  
 Plaignez-moi, j'arrive à ma tombe.

Mon cortège, au lieu de prier,  
 Chante là mes vers les plus lestes.  
 Grâce au ciseau du marbrier,  
 Une couronne de laurier  
 Va d'orgueil enivrer mes restes.  
 Tout redit ma gloire en ce lieu,  
 Qui bientôt sera solitaire :  
 Amis, j'allais me croire un dieu.  
 Plaignez-moi, voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,  
 Par là passait mon infidèle ;  
 Lise m'arrache au monument ;  
 Puis encor, je ne sais comment,  
 Je me sens renaître auprès d'elle.  
 De la vie et de ses douceurs  
 Vous qu'à médire l'âge excite,  
 Vous du monde éternels censeurs,  
 Plaignez-moi (*bis*), car je ressuscite. (*bis*) .







## LE POÈTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE \*\*\*.

1824.

AIR : De la treille de sincérité.

On achète  
Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour. (*bis.*)

Te chanter encore, ô Marie !  
Non vraiment je ne l'ose pas.  
Ma muse enfin s'est aguerrie,  
Et vers la cour tourne ses pas. (*bis.*)  
Je gage, s'il naît un Voltaire,  
Qu'on emprunte pour l'acheter.  
Prêt à me vendre au ministère,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette ;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te plaire,  
Ferait rire ailleurs de pitié :

L'amour est notre moindre affaire ;  
 Les grands ont banni l'amitié.  
 On siffle le patriotisme ;  
 Ce qu'on sait le mieux, c'est compter ;  
 J'adresse une ode à l'égoïsme.  
 Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
 Lyre et musette ;  
 Comme tant d'autres à mon tour,  
 Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire  
 L'éloge des Grecs valeureux ,  
 Contre qui l'Europe conspire  
 Pour ne plus rougir devant eux.  
 En vain ton ame généreuse,  
 De leurs maux se laisse attrister ;  
 Moi je chante l'Espagne heureuse.  
 Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
 Lyre et musette ;  
 Comme tant d'autres à mon tour,  
 Je me fais poète de cour.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire  
 Si de ton héros je parlais !  
 Il nous a légué tant de gloire,  
 Qu'on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare son buste  
De lauriers qu'on doit respecter,  
J'encense une personne auguste.  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour.

Pourquoi douter, chère Marie,  
Que ton ami change à ce point?  
Liberté, gloire, honneur, patrie,  
Sont des mots qu'on n'escompte point. (*bis.*)  
Des chants pour toi sont la satire  
Des grands que j'apprends à flatter.  
Non, quoi que mon cœur veuille dire,  
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète  
Lyre et musette;  
Comme tant d'autres à mon tour,  
Je me fais poète de cour. (*bis.*)





## OCTAVIE.

ATR : Des Comédiens.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,  
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;  
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfans de l'empire,  
A la beauté dont Tibère est charmé.  
Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire  
Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie ! à tes fêtes splendides,  
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui ?  
Ton char traîné par deux coursiers rapides  
Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,  
Tant d'opulence annonce ton crédit ;  
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;  
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;  
Que par les grands tes vœux soient épiés ;  
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites  
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour lis sur tous les visages,  
 Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.  
 D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,  
 Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche  
 Le dieu qui cède à qui micux le ressent.  
 Ne livre plus les roses de ta bouche  
 Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,  
 Prendre un amant, mais couronné de fleurs;  
 Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
 La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :  
 Les délateurs respectent nos loisirs.  
 Tous à leur prince ont prédit que nos armes  
 Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,  
 Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?  
 Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,  
 Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,  
 De tous les siens n'aimer que ses aïeux ;  
 Charger de fers les muses vengeresses,  
 Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

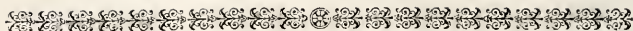
Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,  
Quand sur ton sein il cuve son nectar,  
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes  
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes ;  
Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs  
N'entends-tu pas des ombres de victimes  
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde :  
Avec les siens ne confonds plus tes jours.  
Ah ! trop souvent la liberté du monde  
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,  
Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;  
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,  
La volupté seule a versé des pleurs.





## LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE.

AIR : Je commence à m'apercevoir, etc.

J'entonne sur les troubadours  
 Un chant dithyrambique.  
 Malgré goût et logique,  
 Coulez vers longs, moyens et courts.  
 Momus sommeille,  
 Qu'on le réveille;  
 Gai, farfadet, qu'il rie à notre oreille.  
 Laissons, malgré maux et douleurs,  
 L'espérance essayer nos pleurs :  
 Lisette, apporte et du vin et des fleurs.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères,  
 Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Toi, doux rimeur, que la beauté  
 Mène par la lisière,  
 Unis parfois le lierre  
 Aux roses de la volupté.  
 Coupe remplie  
 Par la folie  
 Met en gaité femme tendre et jolie.  
 La colombe d'Anacréon,  
 Dans la coupe de ce barbon,

Buvait d'un vin père de la chanson.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères  
 Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui fais de religion  
 Parade à chaque rime;  
 Qui sur la double cime  
 Fais grimper la procession,  
 Ta muse en masque  
 Est lourde et flasque;  
 Mais qu'un tendron te tire par la basque,  
 Tu lui souris; et le bon vin,  
 Pour toi ne vieillit pas en vain,  
 Beau joueur d'orgue au service divin.  
 Narguant des lois sévères,  
 Troubadours et trouvères  
 Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier,  
 Du joug je te délie.  
 Veux-tu, près de Thalie,  
 De Regnard être l'héritier,  
 De cette muse  
 Parfois abuse;  
 Enivre-la; Molière est ton excuse.  
 Elle naquit sur un tonneau:  
 Pour lui rendre un éclat nouveau,  
 Puisse la joie au fond de son berceau.  
 Narguant des lois sévères,



Troubadours et trouvères  
 Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

    Du romantisme jeune appui,  
         Descends de tes nuages;  
         Tes torrens, tes orages  
 Ceignent ton front d'un pâle ennui.  
         Mon camarade,  
         Tiens, bois rasade;  
 C'est un julep pour ton cerveau malade.  
         Entre naître et mourir, hélas!  
         Puisqu'on ne fait que quelques pas,  
 On peut aller de travers ici-bas.  
         Narguant des lois sévères,  
         Troubadours et trouvères  
 Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

    Oui, trouvères et troubadours  
         Sablaient force champagne.  
         Mais je bats la campagne,  
 L'ode et le vin font de ces tours.  
         Le ciel nous dote  
         D'une marotte  
 Tour à tour grave, et quinteuse et falote.  
         Le soleil s'est levé joyeux,  
         Le front barbouillé de vin vieux.  
 Ah! tout poète est le jouet des dieux.  
         Narguant des lois sévères,  
         Troubadours et trouvères  
 Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.



## LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL.

1824.

ARR : Un soldat, par un coup funeste.

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,  
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,  
Levaient la dîme sur les caves  
Du maître qui les opprimait.

Leur gaité s'éveille,

« Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.

« L'esclave est roi quand le maître sommeille.

« Enivrons-nous! (4 fois.)

« Amis, ce vin par notre maître

« Fut confisqué sur des Gaulois,

« Bannis du sol qui les vit naître

« Le jour même où mouraient nos lois.

« Sur nos fers qu'il rouille

« Le temps écrit l'âge d'un vin si doux.

« Des malheureux partageons la dépouille.

« Enivrons-nous!

« Savez-vous où gît l'humble pierre

« Des guerriers morts de notre temps?

« Là, plus d'épouses en prière ;  
 « Là, plus de fleurs, même au printemps.  
 « La lyre attendrie  
 « Ne reedit plus leurs noms effacés tous.  
 « Nargue du sot qui meurt pour la patrie !  
 « Enivrons-nous !

« La Liberté conspire encore  
 « Avec des restes de vertu ;  
 « Elle nous dit : Voici l'aurore :  
 « Peuple, toujours dormiras-tu ?  
 « Dêité qu'on vante,  
 « Recrute ailleurs des martyrs et des fous.  
 « L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.  
 « Enivrons-nous !

« Oui, toute espérance est bannie,  
 « Ne comptons plus les maux soufferts.  
 « Le marteau de la tyrannie  
 « Sur les autels rive nos fers.  
 « Au monde en tutelle,  
 « Dieux tout-puissans, quel exemple offrez-vous !  
 « Au char des rois un prêtre vous attelle.  
 « Enivrons-nous !

« Rions des dieux, sifflons les sages,  
 « Flattons nos maîtres absolus.  
 « Donnons-leur nos fils pour otages ;  
 « On vit de honte, on n'en meurt plus.

« Le plaisir nous venge :  
 « Sur nous du sort il fait glisser les coups.  
 « Traîmons gaîment nos chaînes dans la fange.  
 « Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse.  
 Il crie à des valets : « Courez !  
 « Qu'un fouet dissipe l'allégresse  
 « De ces Gaulois dégénérés. »  
 Du tyran qui gronde  
 Prêts à subir la sentence à genoux,  
 Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,  
 Enivrons-nous !

# ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,  
 Aurais-je peint nos tristes jours ?  
 Ton éloquence et ton courage  
 Nous ont trouvés ingrats et sourds !  
 Mais pour la patrie,  
 Ta vertu brave et périls et dégoûts,  
 Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :  
 Enivrons-nous ! (4 fois.)





## TREIZE A TABLE.

AIR : De Préville et Taconnet.

Dieu ! mes amis, nous sommes treize à table,  
 Et devant moi le sel est répandu.  
 Nombre fatal ! présage épouvantable !  
 La Mort accourt ; je frissonne éperdu. (*ter.*)  
 Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,  
 Mais belle et jeune, elle sourit d'abord. (*bis.*)  
 De vos chansons ranimez l'allégresse ;  
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,  
 Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs :  
 Seul je la vois, seul je vois sur sa tête  
 D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.  
 Elle me montre une chaîne brisée,  
 Et sur son sein un enfant qui s'endort.  
 Calmez la soif de ma coupe épuisée ;  
 Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

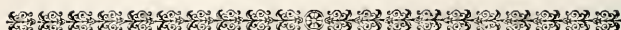
« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre ?  
 « Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.  
 « Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre  
 « De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?  
 « Ange déchu, je te rendrai les ailes  
 « Dont ici-bas te dépouilla le sort. »

Enivrons-nous des baisers de nos belles ;  
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton ame  
« Ira franchir tous ces mondes flottans,  
« Tout cet azur, tous ces globes de flamme  
« Que Dieu sema sur la route du temps.  
« Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,  
« Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »  
Que le plaisir use en paix notre vie ;  
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Mà vision passe et fuit tout entière  
Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.  
Ah! l'homme en vain se rejette en arrière  
Lorsque son pied sent le froid du cercueil. (*ter.*)  
Gais passagers, au flot inévitable  
Livrons l'esquif qu'il doit conduire au port. (*bis.*)  
Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table ;  
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.





## LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortège s'avance?  
 — Un vieux guerrier débarque parmi nous.  
 — Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?  
 — Il a des rois allumé le courroux.  
 — Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.  
 — Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.  
 Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, partout, sur ce rivage,  
 Qui retentit de joyeuses clameurs,  
 Tu vois régner, sans trouble et sans servage,  
 La paix, les lois, le travail et les mœurs.  
 Des opprimés ces bords sont le refuge:  
 La tyrannie a peuplé nos déserts.  
 L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.  
 Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!  
 Nous succombions; La Fayette accourut,  
 Montra la France, eut Washington pour maître,  
 Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.  
 Pour son pays, pour la liberté sainte,  
 Il a depuis grandi dans les revers.

Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.  
Jours de triomphe, éclairez l'univers.

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,  
Par un héros ce héros adopté,  
Bénit jadis, à sa première feuille,  
L'arbre naissant de notre liberté.  
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage  
Bravent en paix la foudre et les hivers,  
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,  
Nos vieux soldats se rappelant ses traits ;  
Vois tout un peuple, et ces tribus sauvages,  
A son nom seul sortant de leurs forêts.  
L'arbre sacré sur ce concours immense  
Forme un abri de rameaux toujours verts :  
Les vents au loin porteront sa semence.  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen, que frappent ces paroles,  
Servit des rois, suivit des conquérans ;  
Un peuple esclave encensait ces idoles ;  
Un peuple libre a des honneurs plus grands.  
Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes  
Semble chercher des bords lointains et chers :  
Que la vertu rapproche les deux mondes !  
Jours de triomphe, éclairez l'univers !





## MAUDIT PRINTEMPS !

ARR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais de ma fenêtre  
 A la sienne tout cet hiver ;  
 Nous nous aimions sans nous connaître ;  
 Nos baisers se croisaient dans l'air.  
 Entre ces tilleuls sans feuillage,  
 Nous regarder comblait nos jours.  
 Aux arbres tu rends leur ombrage ;  
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Il se perd dans leur voûte obscure,  
 Cet ange éclatant qui, là-bas,  
 M'apparut, jetant la pâture  
 Aux oiseaux, un jour de frimas :  
 Ils l'appelaient, et leur manège  
 Devint le signal des amours.  
 Non, rien d'aussi beau que la neige !  
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Sans toi je la verrais encore  
 Lorsqu'elle s'arrache au repos,  
 Fraîche, comme on nous peint l'Aurore  
 Du jour entr'ouvrant les rideaux.  
 Le soir encor je pourrais dire :  
 Mon étoile achève son cours ;

Elle s'endort, sa lampe expire.  
Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

C'est l'hiver que mon cœur implore ;  
Ah ! je voudrais qu'on entendît  
Tinter sur la vitre sonore  
Le grésil léger qui bondit.  
Que me fait tout ton vieil empire,  
Tes fleurs, tes zéphyr, tes longs jours ?  
Je ne la verrai plus sourire.  
Maudit printemps, reviendras-tu toujours !





# PSARA <sup>1</sup>,

OU

## CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons! Allah! gloire au prophète!  
 Sur ce rocher plantons nos étendards.  
 Ses défenseurs, illustrant leur défaite,  
 En vain sur eux font crouler ses remparts.  
 Nous triomphons, et le sabre terrible  
 Va de la croix punir les attentats.  
 Exterminons une race invincible :  
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être  
 Qui vînt ici raconter tous tes maux <sup>2</sup>!  
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.  
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux?  
 Lorsque la peste en ton île rebelle  
 Sur tant de morts menaçait nos soldats <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Le désastre de Psara ou Ipsara est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes.

<sup>2</sup> Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios, ou Scio, car c'est le même nom, corrompu par la prononciation italienne.

<sup>3</sup> Le nombre des cadavres entassés dans cette malheureuse contrée fit

Tes fils mourans disaient : N'implorons qu'elle :  
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes,  
Psara succombe et voilà ses soutiens !  
Dans le sérail comptez combien de têtes  
Vont saluer les envoyés chrétiens.  
Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !  
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.  
Le glaive après purifiera vos ames :  
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :  
Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...  
Paix ! ont crié d'une voix courroucée  
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.  
Byron offrait un dangereux exemple ;  
On les a vus sourire à son trépas.  
Du Christ lui-même allons souiller le temple :  
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose ;  
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.  
Sur ses débris le vainqueur qui repose  
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.  
Qu'un jour Stamboul<sup>1</sup> contemple avec ivresse  
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !

craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mît dans leur armée, livrée  
au pillage de cette île opulente.

<sup>1</sup> Constantinople. Stamboul est le nom que lui donnent les Turcs.

Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :  
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.  
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.  
La flotte hellène a surpris le rivage<sup>1</sup>,  
Et de Psara tout le sang est payé.  
Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître  
Dans le triomphe égarera vos pas.  
Les nations vous pleureraient peut-être ;  
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

<sup>1</sup> Quelque temps après la ruine de Psara, les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque fut égorgée.





## LE VOYAGE IMAGINAIRE.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

L'automne accourt, et sur son aile humide  
M'apporte encor de nouvelles douleurs.  
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,  
De ma gâité je vois pâlir les fleurs.  
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;  
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.  
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,  
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.  
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;  
Je visitai Socrate en sa prison.  
De Phidias j'encensai les merveilles;  
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.  
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,  
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!  
La Liberté, que de loin je salue,  
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.  
Partons! partons! la barque est préparée.  
Mer, en ton sein, garde-moi de périr.

Laisse ma muse aborder au Pirée;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,  
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.  
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,  
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.  
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?  
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?  
La tyrannie expire sur la plage;  
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,  
Vierges d'Athène, encouragez ma voix.  
Pour vos climats je quitte un ciel avare  
Où le génie est l'esclave des rois.  
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;  
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,  
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée:  
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.



# CHANSONS

INÉDITES.





# CHANSONS

INÉDITES.



## COUPLETS

### SUR UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI

MIS EN TÊTE D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS (1826) <sup>1</sup>.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Petit portrait de fantaisie,  
Mis en tête de mon recueil,  
Penses-tu que par courtoisie  
Le monde entier te fasse accueil ? (*bis.*)  
Tu peux te parer, si tu l'oses,  
D'un laurier modeste et discret;  
Tu peux te couronner de roses :  
Non, non, tu n'es pas mon portrait. } *bis.*

Jamais je ne me suis fait peindre :  
Mais qui donc représentes-tu ?  
Peut-être un cafard qui sait feindre  
Jusqu'au charme de la vertu ;  
Un petit saint, pétri de ruse,  
Qu'à Montrouge on encenserait.  
La bonne enseigne pour ma muse !  
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

<sup>1</sup> Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchands de caricatures.

Ou serais-tu l'auteur tragique  
 Qui calcula, rima, lima  
 Maint rôle bien académique,  
 Qu'en vain a réchauffé Talma?  
 Quoi! parer d'une noble image  
 Mes petits vers de cabaret!  
 Pour l'alexandrin quel outrage!  
 Non, non, tu n'es pas mon portrait.

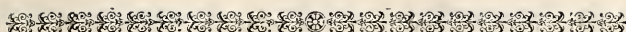
Dans ton masque à mine pincée  
 Est-ce un vil censeur que je vois,  
 Rat de cave de la pensée,  
 Qu'il confisque au profit des rois?  
 J'ai de la fraude en pacotille,  
 Qu'à la barrière on saisirait:  
 Tu me tiendras lieu d'estampille.  
 Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne,  
 Que ta gloire y gagnerait peu.  
 Crains même qu'un prêtre ne vienne  
 Saintement te livrer au feu. (*bis.*)  
 Dans l'avenir je devrais vivre,  
 Que de toi l'on se passerait:  
 Je suis bien mieux peint dans ce livre. }  
 Non, non, tu n'es pas mon portrait. } *bis.*





Le Service



## LE GRENIER.

AIR : Du carnaval de MEISSONNIER.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse  
De la misère a subi les leçons.  
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,  
De francs amis et l'amour des chansons.  
Bravant le monde et les sots et les sages,  
Sans avenir, riche de mon printemps,  
Leste et joyeux je montais six étages.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.  
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur;  
Là fut ma table; et je retrouve encore  
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.  
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,  
Que d'un coup d'aile a fustigés le temps.  
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Lisette ici doit surtout apparaître,  
Vive, jolie, avec un frais chapeau :  
Déjà sa main à l'étroite fenêtre  
Suspend son schal, en guise de rideau.  
Sa robe aussi va parer ma couchette;  
Respecte, Amour, ses plis longs et flottans.

J'ai su depuis qui payait sa toilette.  
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse,  
 De mes amis les voix brillaient en chœur,  
 Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :  
 A Marengo, Bonaparte est vainqueur.  
 Le canon gronde; un autre chant commence;  
 Nous célébrons tant de faits éclatans.  
 Les rois jamais n'envahiront la France.  
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.  
 Oh! qu'ils sont loin ces jours si regrettés !  
 J'échangerais ce qu'il me reste à vivre  
 Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.  
 Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,  
 Pour dépenser sa vie en peu d'instans,  
 D'un long espoir pour la voir embellie,  
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !





## L'ÉCHELLE DE JACOB.

AIR : Ah ! si ma dame me voyait !

Lorsqu'un patriarche, en dormant,  
Vit la plus longue des échelles,  
Où, de crainte d'user leurs ailes,  
Les anges montaient lestement  
Jusqu'aux portes du firmament ;  
Il vit ses fils, quelqu'un l'assure,  
Sur l'échelle aussi se hisser,  
Croyant qu'au ciel on fait l'usure.  
Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

De ce cri du fils d'Isaac  
Sa race ne tient aucun compte.  
A l'échelle chaque Hébreu monte,  
Fraudant eau-de-vie et tabac,  
Des écus rognés dans un sac.  
Chargés de bijoux et de traites,  
Ils vont d'abord, pour commercer,  
Aux anges vendre des lorgnettes.  
Grand Dieu ! le pied va leur glisser !

Mais Jacob en voit deux ou trois,  
Dont nos désastres font la gloire.  
Un page leur tient l'écritoire :  
Ils ont des titres, et, je crois,



Des crachats et même des croix.  
 Riches de l'or de cent provinces,  
 Sur leur coffre ils ont fait tracer :  
 « Mont-de-Piété pour les princes. »  
 Grand Dieu! le pied va leur glisser!

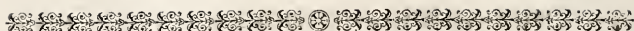
« Ah! dit Jacob, des fils si chers  
 « Prouvent que Dieu tient sa promesse.  
 « Seuls ils font la hausse et la baisse,  
 « Ont seuls tous les emprunts ouverts;  
 « Mes fils règnent sur l'univers.  
 « C'est la peste à qui rien n'échappe;  
 « Voyez dix rois les caresser.  
 « Ils se font bénir par le pape.  
 « Grand Dieu! le pied va leur glisser! »

Qui les suit? C'est un cordon bleu,  
 Qu'en frère chacun d'eux embrasse.  
 Cet homme est-il bien de ma race?  
 Son *trois pour cent* le prouve un peu,  
 Mais *sandis!* n'est pas de l'hébreu.  
 A mes fils comme il se cramponne!  
 Quoi! pour voir le Jourdain hausser  
 Ils ont assuré la Garonne!  
 Grand Dieu! le pied va leur glisser!

Tandis qu'il les voit à grands pas  
 Sur l'échelle élever leur course,  
 Vient Satan qui crie : « A la bourse!  
 « Messieurs, on craint de grands débats. »

Bien vite ils regardent en bas.  
 La tête tourne à la séquelle,  
 Dont l'orgueil est si haut placé :  
 Le diable a secoué l'échelle.  
 Grand Dieu ! le pied leur a glissé !





## LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.

AIR :

Demain engagez votre foi ;  
A l'église allez sans scrupule.  
Fille trompeuse, oubliez-moi  
Pour un époux riche et crédule.  
Des roses qui naissaient pour lui,  
La dîme à tort me fut payée ;  
Mais en retour j'offre aujourd'hui  
Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger ;  
Qu'à votre voile on les attache.  
Sous le joug fier de se ranger,  
Que l'époux dise : Elle est sans tache.  
L'amour se plaint, mais c'est tout bas ;  
Mais par vous la Vierge est priée.  
Allez , on n'arrachera pas  
Le chapeau de la mariée.

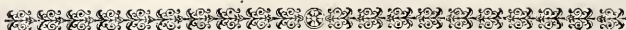
Quand vos sœurs se partageront  
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,  
Les garçons vous déroberont  
Une plus secrète parure.  
La jarretière, pensez-y !  
Chez moi vous l'avez oubliée.

Me faudra-t-il la joindre aussi  
Au chapeau de la mariée ?

La nuit vient ; vous poussez deux cris,  
Imités de ce cri si tendre  
Qu'un jour, au cœur le plus épris,  
Votre innocence a fait entendre.  
Le lendemain, l'époux, cent fois,  
Raconte à la noce égayée  
Que l'hymen s'est piqué les doigts  
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé, ce mari !  
Ah ! qu'il le soit bien plus encore.  
Dieu ! quel fol espoir m'a souri,  
Quand pour lui l'autel se décore !  
Malgré le prêtre et ton serment,  
Oui, par tes pleurs justifiée,  
Tu viendras payer à l'amant  
Le chapeau de la mariée.





## LA MÉTEMPSYCOSE.

AIR : Du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Grand partisan de la métempsycose,  
 En philosophe, hier, sur l'oreiller,  
 De mes penchans pour connaître la cause,  
 J'ai mis mon ame en train de babiller.  
 Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,  
 Car sans mon souffle au néant tu restais ;  
 Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge. } *bis.*  
 — Ah ! mon ame, je m'en doutais, }  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,  
 J'ai couronné jadis des fronts joyeux.  
 Puis, échauffant plus subtile matière,  
 Petit oiseau, je saluai les cieux.  
 Dans le bocage, auprès des pastourelles,  
 Je voltigeais, je sautais, je chantais ;  
 L'indépendance agrandissait mes ailes.  
 — Ah ! mon ame, je m'en doutais,  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,  
 Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,  
 Entre ses dents sut prendre une sébile,  
 Guider son maître et mendier pour lui.

Utile au pauvre, au riche sachant plaire,  
 Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtai.  
 J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.

— Ah! mon ame, je m'en doutais,  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Puis j'animai la beauté d'une fille.  
 Que j'étais bien dans ma douce prison!  
 Mais de mon gîte on s'empare, on le pille;  
 Tous les amours y mettent garnison.  
 En vrais soudards ils y faisaient esclandre,  
 Et jour et nuit, du coin que j'habitais,  
 A la maison je voyais le feu prendre.

— Ah! mon ame, je m'en doutais,  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.

Sur tes penchans que mon récit t'éclaire;  
 Mais, dit mon ame, apprends aussi de moi  
 Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,  
 Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.  
 Veilles, travaux, artifices de femme,  
 Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,  
 Font qu'un poète est l'enfer pour une ame.

— Ah! mon ame, je m'en doutais, } *bis.*  
 Je m'en doutais, je m'en doutais.



## LES PAUVRES AMOURS.

AIR : Jupiter un jour en fureur.

Trois douzaines de cupidons,  
 Qu'une actrice a mis sur la paille,  
 Hier mendiaient, et la marmaille  
 Les poursuivait de gais lardons.  
 Chez Lise ils frappent d'un air triste;  
 Lise répond : Nous sommes sourds.  
 Quoi! vivrez-vous donc toujours,  
 Vieux petits culs nus d'amours?  
 Allez, Dieu vous assiste! (*bis.*)

Partout en France on vous fourra.  
 Vous avez guindé la sculpture,  
 Vous avez fardé la peinture,  
 Vous affadissez l'Opéra.  
 Des Anacréons j'ai la liste;  
 Ils encombrent ville et faubourgs.  
 Vous les couronnez toujours,  
 Vieux petits culs nus d'amours;  
 Allez, Dieu vous assiste!

Quittez votre Olympe en débris.  
 Que Mars, Phébus, Bacchus, Minerve,  
 Voguent avec vous de conserve;  
 A Gnide remmenez Cypris.

Les Graces suivront à la piste,  
Phébé guidera votre cours.  
Émigrez, mais pour toujours,  
Vieux petits culs nus d'amours;  
Allez, Dieu vous assiste!

Emballez avec tous vos dieux,  
Flore et l'Aurore aux doigts de roses;  
Par leur nom appelons les choses,  
Les choses n'en plairont que mieux.  
Mon cœur à l'amant qui persiste  
Se rend bien sans votre secours;  
Sans vous j'aimerai toujours,  
Vieux petits culs nus d'amours;  
Allez, Dieu vous assiste!

En leur fermant la porte au nez,  
Parlait ainsi la tendre Lise,  
Quand près d'eux passe une marquise,  
Dont à peine ils sont les aînés.  
La dame, quoique moraliste,  
Leur dit : Rendez-moi mes beaux jours.  
Dans ma chambre et pour toujours,  
Chers petits culs nus d'amours <sup>1</sup>,  
Venez, Dieu vous assiste! (*bis.*)

<sup>1</sup> On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour avant la révolution, pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.





## A M. GOHIER,

DERNIER PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE,  
QUI M'AVAIT ADRESSÉ UNE CHANSON, DONT LE REFRAIN EST :

*Fouette! fouette!*  
*Chante toujours; ne t'endors pas.*

1825.

AIR : Du vaudeville des Chevilles de maître Adam.

Oui, je dormais sur un petit volume,  
Qui me vaudra d'être encore étrillé,  
Lorsqu'en flatteur, le bout de votre plume,  
Me chatouillant, m'a soudain réveillé.  
Je me suis dit : C'est présage céleste;  
Les mauvais jours seraient-ils donc passés?  
Car je ne sais si quelque fouet nous reste,  
Mais jusqu'ici c'est nous qu'on a fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule,  
Ne peut, chez nous, qu'en recueillir du mal.  
Notre empereur portait longue fêrule;  
Puis est venu le martinet royal;  
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,  
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.  
Dieu soit béni! mais, s'il ne nous fait grace,  
Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières!  
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.

En refaisant des nœuds à ses lanières,  
 Il me poursuit encor d'un œil sournois.  
 Si de Tartufe on n'entend les trois messes,  
 Si pour les grands l'encens ne brûle assez,  
 C'est fait de nous ! nos seigneurs les Jean-fesses  
 Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Vous, qui chantez comme on chante au bel âge,  
 Des rois, des saints ne plaisantez donc pas ;  
 Ou, trop enclin au joyeux persiflage,  
 Vivez long-temps ; allez bien tard là-bas.  
 Car en enfer on marque votre place ;  
 Des noirs démons les bras sont retroussés.  
 Vous et Collé, même aussi votre Horace,  
 Ensemble un jour vous serez tous fessés.





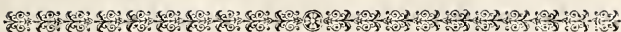
## COUPLET

ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS MANUSCRITES DE M. VAISSIÈRE.

AIR : De la République.

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,  
 Comme en secret me l'a dit maint flatteur,  
 Votre recueil à ma muse inquiète  
 Dénoncerait un jeune usurpateur.  
 Car les conseils qu'en si bons vers il donne  
 Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,  
 Feraient trembler mon sceptre et ma couronne,  
 Si j'étais roi. (*bis.*)





## LE CONVOI DE DAVID <sup>1</sup>.

AIR de Roland.

Non, non, vous ne passerez pas,  
 Crie un soldat sur la frontière,  
 A ceux qui de David, hélas!  
 Rapportaient chez nous la poussière.  
 — Soldat, disent-ils dans leur deuil,  
 Proscrit-on aussi sa mémoire?  
 Quoi! vous repoussez son cercueil,  
 Et vous héritez de sa gloire!

CHŒUR.

Fût-il privé de tous les biens,  
 Eût-il à trembler sous un maître,  
 Heureux qui meurt parmi les siens  
 Aux bords sacrés (*bis.*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,  
 Dit le soldat avec furie.  
 — Soldat ses yeux jusqu'au trépas  
 Se sont tournés vers la patrie.

<sup>1</sup> Les enfans de ce grand peintre ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumér dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

Il en soutenait la splendeur,  
Du fond d'un exil qui l'honore ;  
C'est par lui que notre grandeur  
Sur la toile respire encore.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,  
Eût-il à trembler sous un maître,  
Heureux qui meurt parmi les siens  
Aux bords sacrés (*bis.*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,  
Redit plus bas la sentinelle.  
— Le peintre de Léonidas  
Dans la liberté n'a vu qu'elle.  
On lui dut le noble appareil  
Des jours de joie et d'espérance,  
Où les beaux-arts à leur réveil  
Fêtaient le réveil de la France.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,  
Eût-il à trembler sous un maître,  
Heureux qui meurt parmi les siens  
Aux bords sacrés (*bis.*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,  
Dit le soldat, c'est ma consigne.  
— Du plus grand de tous les soldats  
Il fut le peintre le plus digne.

A l'aspect de l'aigle si fier,  
Plein d'Homère et l'âme exaltée,  
David crut peindre Jupiter;  
Hélas ! il peignait Prométhée.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,  
Eût-il à trembler sous un maître,  
Heureux qui meurt parmi les siens  
Aux bords sacrés (*bis.*) qui l'ont vu naître ! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,  
Dit le soldat, devenu triste.  
— Le héros, après cent combats,  
Succombe, et l'on proscriit l'artiste.  
Chez l'étranger la mort l'atteint;  
Qu'il dut trouver sa coupe amère !  
Aux cendres d'un génie éteint,  
France, tends les bras d'une mère.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,  
Eût-il à trembler sous un maître,  
Heureux qui meurt parmi les siens  
Aux bords sacrés (*bis.*) qui l'ont vu naître ! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,  
Dit la sentinelle attendrie.  
— Eh bien, retournons sur nos pas.  
Adieu, terre qu'il a chérie !

Les arts ont perdu le flambeau  
 Qui fit pâlir l'éclat de Rome.  
 Allons mendier un tombeau  
 Pour les restes de ce grand homme.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,  
 Eût-il à trembler sous un maître,  
 Heureux qui meurt parmi les siens  
 Aux bords sacrés (*bis.*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)





## LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.

ATR :

L'alouette à peine éveillée  
 Chante l'aurore d'un beau jour ;  
 Suis le chasseur sous la feuillée,  
 Laitière, il parlera d'amour.  
 Dans la rosée, allons, ma chère,  
 Cueillir pour toi fleurs du printemps.  
 — Non, beau chasseur, je crains ma mère.  
 Je ne veux pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle  
 Sont loin derrière ce coteau.  
 Écoute une chanson nouvelle  
 Qui vient des dames du château.  
 Fille qui la peut faire entendre  
 Doit fixer les plus inconstans.  
 — Chasseur, j'en sais une aussi tendre.  
 Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire, apprends l'aventure  
 Du spectre d'un baron jaloux,  
 Entraînant à sa sépulture  
 La beauté dont il fut l'époux.  
 Ce récit, quand la nuit est noire,  
 Fait frissonner les assistans.

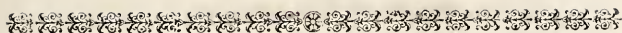


— Chasseur, je connais cette histoire.  
Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières  
Pour charmer la fureur des loups,  
Ou pour conjurer des sorcières  
L'œil malfaisant tourné vers nous.  
Crains qu'une vieille en sa misère  
Ne jette un sort sur ton printemps.  
— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire?  
Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien, vois cette croix qui brille;  
Compte ses rubis précieux.  
Sur le sein d'une jeune fille  
Elle attirerait tous les yeux.  
Prends-la malgré ce qu'elle coûte;  
Mais songe au prix que j'en attends.  
— Qu'elle est belle! ah! je vous écoute.  
Ce n'est pas là perdre mon temps.





## LE SACRE

### DE CHARLES LE SIMPLE.

Charles III, dit le Simple, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudes, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudes (en 898), les seigneurs et les évêques français s'étant rattachés à Charles, lui rendirent la couronne qu'il perdit enfin, lorsque trahi par Hébert, comte de Vermandois, il fut emprisonné à Péronne, où il mourut en 924.

---

AIR : Du beau Tristan, de BEAUPLAN.

Français, que Reims a réunis,  
 Criez : Montjoie et Saint-Denis !  
 On a refait la sainte ampoule,  
 Et, comme au temps de nos aïeux,  
 Des passereaux lâchés en foule  
 Dans l'église volent joyeux.  
 D'un joug brisé ces vains présages  
 Font sourire sa majesté.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez sages ;  
 Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)

Puisqu'aux vieux *us* on rend leurs droits,  
 Moi je remonte à Charles Trois.

Ce successeur de Charlemagne  
De Simple mérita le nom.  
Il avait couru l'Allemagne  
Sans illustrer son vieux pennon.  
Pourtant à son sacre on se presse;  
Oiseaux et flatteurs ont chanté.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle allégresse !  
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)

Chamarré de vieux oripeaux,  
Ce roi, grand avaleur d'impôts,  
Marche entouré de ses fidèles,  
Qui tous, en des temps moins heureux,  
Ont suivi les drapeaux rebelles  
D'un usurpateur généreux.  
Un milliard les met en haleine;  
C'est peu pour la fidélité.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre chaîne.  
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)

Aux pieds de prélats cousus d'or  
Charles dit son *confiteor*.  
On l'habille, on le baise, on l'huile,  
Puis, au bruit des hymnes sacrés,  
Il met la main sur l'Évangile.  
Son confesseur lui dit : « Jurez :  
« Rome, que l'article concerne,  
« Relève d'un serment prêté. »

Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gouverne !  
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)

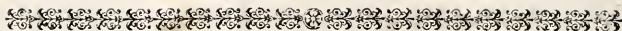
De Charlemagne, en vrai luron,  
 Dès qu'il a mis le ceinturon,  
 Charles s'étend sur la poussière.  
 Roi ! crie un soldat, levez-vous !  
 « Non, dit l'évêque ; et, par saint Pierre,  
 « Je te couronne ; enrichis-nous.  
 « Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.  
 « Vive la légitimité ! »

Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des maîtres.  
 Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)

Oiseaux, ce roi miraculeux  
 Va guérir tous les scrofuleux.  
 Fuyez, vous qui, de son cortège  
 Dissipez seuls l'ennui mortel ;  
 Vous pourriez faire un sacrilège  
 En voltigeant sur cet autel.  
 Des bourreaux sont les sentinelles  
 Que pose ici la piété.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes.  
 Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)





## BONSOIR.

COUPLETS A M LAISNEY, IMPRIMEUR A PÉRONNE <sup>1</sup>.

AIR : De la République.

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore  
 A nos beaux jours promptement écoulés.  
 Comme ils sont loin les feux de notre aurore !  
 Que de plaisirs avec eux envolés !  
 Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse ?  
 Non ; la gaîté nourrit encor l'espoir.  
 Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,  
 Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête ;  
 J'ai de bien près cheminé sur tes pas.  
 Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête ;  
 Tout ne fut point aquilons et frimas.  
 Aurions-nous mieux employé la jeunesse,  
 Vécu moins vite avec un riche avoir ?  
 Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,  
 Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître ;  
 Je t'effaçai sans te rendre jaloux.

<sup>1</sup> C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification et corrigea mes premiers essais.

Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître  
 Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.  
 Dans nos refrains que le passé renaisse;  
 L'illusion nous rendra son miroir.  
 Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,  
 Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Reposons-nous, car les amours, sans doute,  
 Pour qui jadis nous avons tant marché,  
 Nous crâraient tous, s'ils nous trouvaient en route :  
 Allez dormir, le soleil est couché.  
 Mais l'amitié, l'ombre fût-elle épaisse,  
 Vient allumer nos lampes pour y voir.  
 Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,  
 Souhaitons-nous un gai bonsoir.





LE

# MISSIONNAIRE DE MONTROUGE.

POUR LA FÊTE DE MARIE \*\*\*.

(C'est un dindon qui est censé parler.)

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

*Ave Maria!* ma voisine,  
Que le ciel daigne vous toucher!  
Montrouge, où l'Esprit saint domine,  
M'envoie ici pour vous prêcher.  
On exalte en vain votre grace,  
Votre gaîté, vos heureux goûts.  
Gloux! gloux! gloux! gloux! (*bis.*)  
Reconnaissez la voix d'Ignace :  
Pleurez et convertissez-vous.

Vous applaudissez aux lumières  
D'un siècle aveugle et perversi;  
Votre raison ne se plaît guères  
Qu'avec Voltaire et son parti.  
Ah! préférez à leur audace  
L'esprit d'un frère coupe-choux.  
Gloux! gloux! gloux! gloux! (*bis.*)  
Reconnaissez la voix d'Ignace :  
Pleurez et convertissez-vous.

Les arts vous tiennent sous le charme,  
Phébus pour vous prend son archet ;  
Mais leur gloire aussi nous alarme :  
Demandez à l'ami Franchet.

Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,  
Sont toujours de méchants ragoûts.

Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)  
Reconnaissez la voix d'Ignace :  
Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'industrie  
Dont votre époux soutient l'honneur.  
Vous croyez qu'il sert la patrie,  
Que du travail naît le bonheur ;  
Mais au peuple on rend la besace  
Pour qu'il dépende encor de nous.

Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)  
Reconnaissez la voix d'Ignace :  
Pleurez et convertissez-vous.

Vous êtes surtout bienfaisante,  
Le pauvre au pauvre le redit ;  
Mais la bonté reste impuissante  
Lorsqu'on est chez nous sans crédit.  
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse :  
A nous l'or, aux pauvres les sous.

Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)  
Reconnaissez la voix d'Ignace :  
Pleurez et convertissez-vous.



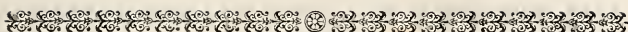
Grace à tous les gens de ma robe,  
 Qui sont martyrs en ces bas lieux,  
 Souffrez qu'à l'enfer je dérobe  
 Votre ame si digne des cieux.  
 Avant peu, si Dieu nous fait grace,  
 On rôtera d'autres que nous.

Gloux! gloux! gloux! gloux! (*bis.*)  
 Reconnaissez la voix d'Ignace :  
 Pleurez et convertissez-vous.

Oui, Marie, en vain l'on se moque  
 Du pauvre père de la foi ;  
 Vos beaux esprits que je provoque,  
 A table plairaient moins que moi.  
 Qu'à la vôtre on me donne place,  
 J'embellirai ce jour si doux.

Gloux! gloux! gloux! gloux! (*bis.*)  
 De truffes parfumez Ignace :  
 Riez et divertissez-vous.





## COUPLETS

### SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

De vieux soldats m'ont dit : « Grace à ta muse,  
 « Le peuple enfin a des chants pour sa voix.  
 « Ris du laurier qu'un parti te refuse ;  
 « Consacre encor des vers à nos exploits.  
 « Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,  
 « Ce dernier jour de gloire et de revers. »  
 — J'ai répondu, baissant des yeux humides :  
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

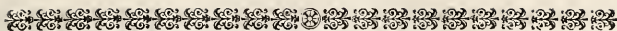
Qui, dans Athène, au nom de Chéronée,  
 Mêla jamais des sons harmonieux ?  
 Par la fortune Athènes détrônée  
 Maudit Philippe et douta de ses dieux.  
 Un jour pareil voit tomber notre empire,  
 Voit l'étranger nous rapporter des fers,  
 Voit des Français lâchement leur sourire.  
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périssent enfin le géant des batailles !  
 Disaient les rois : Peuples, accourez tous.  
 La liberté sonne ses funérailles ;  
 Par vous sauvés, nous règnerons par vous.

Le géant tombe, et ces nains sans mémoire  
A l'esclavage ont voué l'univers.  
Des deux côtés ce jour trompa la gloire.  
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà, les hommes d'un autre âge,  
De ma douleur se demandent l'objet.  
Que leur importe, en effet, ce naufrage?  
Sur le torrent leur berceau surnageait.  
Qu'ils soient heureux! leur astre qui se lève  
Du jour funeste efface les revers.  
Mais dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,  
Son nom jamais n'attristera mes vers.





## COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME AMÉDÉE DE V...

AIR :

Que bien long-temps cet album vous redise  
 Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux,  
 Trouvant en vous bonté, grace, franchise,  
 Fut un moment la dupe de vos yeux.  
 Quoi! par amour? Non : il n'y doit plus croire.  
 Mais las! il prit, par vous trop bien flatté,  
     Pour un sourire de la gloire  
     Le sourire de la beauté.





## ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN.

AIR : C'est à boire, à boire, à boire, etc.

Il meurt et la joie expire!

Il meurt, lui, qui si souvent

Nous a fait mourir de rire

A son théâtre en plein vent!

Il nous charmait à toute heure,

Ah!

Soit en Gilles, soit en Scapin.

Que l'on pleure, pleure, pleure

Au convoi de Turlupin.

Sans daigner le reconnaître,

Notre siècle si profond

A vu Socrate renaître

Sous l'habit de ce bouffon.

Pour que son nom lui survive,

Ah!

Prends, Clio, prends ton calepin.

Qu'on écrive, écrive, écrive

L'histoire de Turlupin.

Culot d'une sainte abbesse

Et d'un prélat respecté,

Turlupin de sa noblesse

Ne tirait point vanité.

Il ne pouvait voir sans rire,

Ah !

Ses aïeux cités dans Turpin.

Qu'on admire, admire, admire

Le bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille,

Fut soldat, et puis blessé,

Vint jouer à la Courtille,

Par la misère engraisé.

La gaité fut sa recette,

Ah !

Sa poudre de prelinpinpin.

Qu'on achète, achète, achète

Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,

Aux pauvres, ses bons amis,

En afistolant ses chausses,

Il disait, pauvre et mal mis :

Au vrai bonheur puisqu'il mène,

Ah !

Le sabot vaut bien l'escarpin.

Que l'on prenne, prenne, prenne

Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne.

— Non, répondait-il, non pas.

Otera-t-il sa couronne

Quand je mettrai chapeau bas ?

Ma foi, s'il faut crier vive,

Ah !

Vive l'ami qui cuit mon pain !

Que l'on suive, suive, suive

L'exemple de Turlupin.

— Chante au peuple des dimanches  
Les vainqueurs pour dix écus.

— Moi, déshonorer mes planches !  
Non, dit-il, gloire aux vaincus !

— En prison suis-nous donc vite.

— Ah !

Je vous suis, monsieur de Crispin.

Qu'on imite, imite, imite

Ce beau trait de Turlupin.

Veux-tu qu'Ignace t'assiste ?

— Non, fi de ces noirs manteaux !

Entre eux et nous il existe

Rivalité de tréteaux.

Ton dieu, Marie Alacoque,

Ah !

N'est pas plus mon dieu que Jupin.

Qu'on invoque, invoque, invoque

Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre

De qui n'eut qu'un seul défaut.

Sa mère était chaude et tendre,

Turlupin fut tendre et chaud.

Il eût de la pomme d'Ève,  
 Ah!  
 Croqué jusqu'au dernier pépin.  
 Qu'on élève, élève, élève  
 Une tombe à Turlupin.







A M<sup>LLE</sup> \*\*\*\*\*,

EN LUI ENVOYANT MES DERNIÈRES CHANSONS.

AIR : Muse des bois.

Accueillez-les, ces chansons où ma muse  
 Vous peint l'amour tout prêt à m'échapper ;  
 Vante la gloire, ombre qui nous abuse,  
 Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.  
 L'un est pour vous un Dieu sans importance,  
 L'autre séduit votre esprit hasardeux.  
 Quant à l'amour, moi je soutiens, Hortense,  
 Qu'il est encor le moins trompeur des deux.





## LES DEUX GRENADIERS.

AVRIL 1814.

AIR : Guide mes pas, ô Providence ! (*Des deux Journées.*)

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.  
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.  
Demain, adieu, Fontainebleau.

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel, que j'en remercie,  
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,  
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Suivons un vieux soldat. (*bis.*)

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites !  
Où sont Moscou, Wilna, Berlin ?  
Je crois voir sur nos baïonnettes  
Luire encor les feux du Kremlin ;

Et, livré par quelques perfides,  
Paris coûte à peine un combat!  
Nos gibernes n'étaient pas vides.  
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.  
Quel est ce mot ? Apprends-le-moi.  
Rétablit-on la république ?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.  
L'empereur aurait cent couronnes,  
Je concevrais qu'il les cédât ;  
Sa main en faisait des aumônes.  
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,  
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres  
Ont fui, le nez dans leur manteau.  
Tous, dégalonnant leurs costumes,  
Vont au nouveau chef de l'état  
De l'aigle mort vendre les plumes.  
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,  
Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADEUR.

Notre sang paya tous leurs grades ;  
 Heureux qu'il nous en reste encor !  
 Quoi ! la gloire fut en personne  
 Leur marraine un jour de combat,  
 Et le parrain, on l'abandonne !  
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADEUR.

Après vingt-cinq ans de services,  
 J'allais demander du repos.

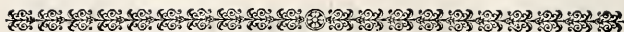
DEUXIÈME GRENADEUR.

Moi, tout couvert de cicatrices,  
 Je voulais quitter les drapeaux ;  
 Mais quand la liqueur est tarie,  
 Briser le vase est d'un ingrat.  
 Adieu, femme, enfans et patrie !  
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.  
 Suivons un vieux soldat. (*bis.*)





## LE PÈLERINAGE DE LISETTE.

AIR : Bababalancez-vous donc, etc.

A Notre-Dame de Liesse,  
Allons, me dit Lisette un jour.  
J'ai peu de foi, je le confesse;  
Mais Lise, malgré plus d'un tour,  
Ferait tout croire à mon amour.  
Ami, notre joyeux ménage  
Scandalise le voisinage.  
Prenons, dit-elle, prenons donc,  
Pour aller en pèlerinage,  
Prenons, dit-elle, prenons donc  
Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise,  
Remonte sur ses grands chevaux.  
Nos ducs vont bâiller à l'église,  
Et nos philosophes nouveaux  
Se sont faits tant soit peu dévots.  
Chaque siècle a son amulette:  
Nous édifions la Gazette.  
Prenons, mon ami, prenons donc,  
Pour qu'on dise sainte Lisette,  
Prenons, mon ami, prenons donc  
Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route.  
 A pied, nous chantons en marchant.  
 A chaque auberge, quoi qu'il en coûte,  
 Nouveau repas et nouveau chant;  
 Partout trinquant, partout couchant.  
 Le dieu qui d'Aï nous asperge  
 Sourit sous des rideaux de serge.  
 Ma Lisette, prenions-nous donc,  
 Pour mener l'amour à l'auberge,  
 Ma Lisette, prenions-nous donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon?

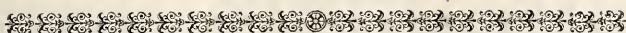
Aux pieds de la Vierge des vierges,  
 A genoux enfin nous voilà.  
 Vient un diacre allumer nos cierges;  
 Lise se dit : A Loyola,  
 Je veux souffler cet abbé-là.  
 Je me fâche, et de ses poursuites  
 Lui montre, hélas! les tristes suites.  
 Quoi! volage, preniez-vous donc,  
 Pour vous mettre à dos les jésuites,  
 Quoi! volage, preniez-vous donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon?

Mais à souper Lise l'attire,  
 Le fait boire, jurer, chanter.  
 De l'enfer il se prend à rire;  
 Du pape il ose plaisanter,  
 Moi, je m'endors à l'écouter.  
 A mon réveil, Dieu! le peindrai-je

Abjurant ses goûts de collège!...  
 Ah! traîtresse, vous preniez donc,  
 Pour les plaisirs du sacrilège,  
 Ah! traîtresse, vous preniez donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon?

Des beaux miracles de Liesse,  
 Je garde un triste souvenir.  
 Notre abbé dit messe sur messe,  
 Et Dieu l'aidant à parvenir,  
 Archevêque il veut nous bénir.  
 Sainte Lisette par famine  
 Quelque jour se fera béguine.  
 Prenez, grisettes, prenez donc  
 Des leçons de la pèlerine;  
 Prenez, grisettes, prenez donc  
 Coquilles, rosaire et bourdon.





## LES INFINIMENT PETITS,

OU

### LA GÉRONTOCRATIE.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

J'ai foi dans la sorcellerie,  
Or un grand sorcier, l'autre soir,  
Me fit voir de notre patrie  
Tout l'avenir dans un miroir.  
Quelle image désespérante !  
Je vois Paris et ses faubourgs ;  
Nous sommes en dix-neuf cent trente,  
Et les barbons règnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace ;  
Nos petits-fils sont si petits  
Qu'avec peine dans cette glace  
Sous leurs toits je les vois blottis ;  
La France est l'ombre du fantôme  
De la France de mes beaux jours.  
Ce n'est qu'un tout petit royaume ;  
Mais les barbons règnent toujours.

Combien d'imperceptibles êtres !  
De petits jésuites bilieux !  
De milliers d'autres petits prêtres  
Qui portent de petits bons dieux !

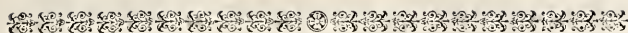


Béni par eux, tout dégénère;  
Par eux la plus vieille des cours  
N'est plus qu'un petit séminaire;  
Mais les barbons règnent toujours.

Tout est petit, palais, usines,  
Sciences, commerce, beaux arts.  
De bonnes petites famines  
Désolent de petits remparts.  
Sur la frontière mal fermée  
Marche, au bruit de petits tambours,  
Une pauvre petite armée;  
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique,  
Complétant ce triste avenir,  
Me montre un géant hérétique  
Qu'un monde a peine à contenir.  
Du peuple-pygmée il s'approche,  
Et, bravant de petits discours,  
Met le royaume dans sa poche;  
Mais les barbons règnent toujours.





## ENCORE DES AMOURS.

AIR :

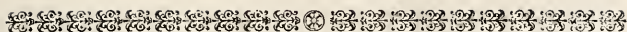
Je me disais : Tous les dieux du bel âge  
M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux.  
Adieu l'espoir que leur troupe volage  
M'avait donné, de me fermer les yeux !  
Je le disais lorsqu'une enchanteresse  
Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.  
Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse :  
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine,  
Mais du repos je suis si fatigué !  
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,  
Plus malheureux pourtant j'étais plus gai.  
Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;  
Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !  
Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :  
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;  
Ma voix encore a des chants amoureux.  
Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre  
A triompher des hivers rigoureux.

Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,  
 Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.  
 Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes.  
 Tous les Amours ne sont pas envolés.





## LA MORT DU DIABLE.

AIR : du Vilain.

Du miracle que je retrace  
 Dans ce récit des plus succincts,  
 Rendez gloire au grand saint Ignace,  
 Patron de tous nos petits saints.  
 Par un tour, qui serait infame,  
 Si les saints pouvaient avoir tort,  
 Au diable il a fait rendre l'ame. (*bis.*)  
 Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Satan, l'ayant surpris à table,  
 Lui dit : Trinquons, ou sois honni.  
 L'autre accepte, mais verse au diable  
 Dans son vin un poison béni.  
 Satan boit, et, pris de colique,  
 Il jure, il grimace, il se tord ;  
 Il crève comme un hérétique. (*bis.*)  
 Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Il est mort! disent tous les moines;  
 On n'achètera plus d'*agnus*.  
 Il est mort! disent les chanoines;  
 On ne paîra plus d'*oremus*.  
 Au conclave on se désespère:  
 Adieu, puissance et coffre-fort!

Nous avons perdu notre père. (*bis.*)  
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

L'amour sert bien moins que la crainte;  
Elle nous comblait de ses dons.  
L'intolérance est presque éteinte;  
Qui rallumera ses brandons?  
A notre joug si l'homme échappe,  
La vérité luira d'abord:  
Dieu sera plus grand que le pape. (*bis.*)  
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Ignace accourt : Que l'on me donne,  
Leur dit-il, sa place et ses droits.  
Il n'épouvantait plus personne;  
Je ferai trembler jusqu'aux rois.  
Vols, massacres, guerres ou pestes,  
M'enrichiront du sud au nord.  
Dieu ne vivra que de mes restes. (*bis.*)  
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Tous de s'écrier : Ah ! brave homme !  
Nous te bénissons dans ton fiel.  
Soudain son ordre, appui de Rome,  
Voit sa robe effrayer le ciel.  
Un chœur d'anges, l'âme contrite,  
Dit : Dès humains plaignons le sort:  
De l'enfer saint Ignace hérite. (*bis.*)  
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)



## LE PRISONNIER DE GUERRE.

AIR : Chante, chante, troubadour, chante, de ROMAGNÉSI.

Marie, enfin quitte l'ouvrage,  
Voici l'étoile du berger.  
— Ma mère, un enfant du village  
Languit captif chez l'étranger :  
Pris sur mer, loin de sa patrie,  
Il s'est rendu, mais le dernier.  
File, file, pauvre Marie,  
Pour secourir le prisonnier ;  
File, file, pauvre Marie,  
File, file pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.  
Eh quoi ! ma fille, encor des pleurs !  
— D'ennui, ma mère, il se consume,  
L'Anglais insulte à ses malheurs.  
Tout jeune, Adrien m'a chérie ;  
Il égayait notre foyer.  
File, file, pauvre Marie,  
Pour secourir le prisonnier ;  
File, file, pauvre Marie,  
File, file pour le prisonnier.

Pour lui je filerais moi-même ;  
Mon enfant, mais j'ai tant vieilli !

— Envoyez à celui que j'aime  
 Tout le gain par moi recueilli.  
 Rose à sa noce en vain me prie :  
 Dieu ! j'entends le ménétrier !  
 File, file, pauvre Marie,  
 Pour secourir le prisonnier ;  
 File, file, pauvre Marie,  
 File, file pour le prisonnier.

Plus près du feu file, ma chère,  
 La nuit vient refroidir le temps.  
 — Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,  
 Gémit dans des cachots flottans.  
 On repousse la main flétrie  
 Qu'il étend vers un pain grossier.  
 File, file, pauvre Marie,  
 Pour secourir le prisonnier ;  
 File, file, pauvre Marie,  
 File, file pour le prisonnier.

Ma fille, j'ai naguère encore  
 Rêvé qu'il était ton époux.  
 Même avant la trentième aurore,  
 Mes rêves s'accomplissent tous.  
 — Quoi ! l'herbe à peine refléurie  
 Verra le retour du guerrier !  
 File, file, pauvre Marie,  
 Pour secourir le prisonnier ;  
 File, file, pauvre Marie,  
 File, file pour le prisonnier.



## LE DAUPHIN.

CONTE.

AIR : Du Carnaval.

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.  
 Jadis Richard, troubadour renommé,  
 Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Charle,  
 Ne sais lequel, mais il en fut aimé.  
 D'un gros dauphin on fêtait la naissance;  
 Richard à Blois était depuis un jour.  
 Il apprit là le bonheur de la France.  
 Pour votre roi, chantez, gai troubadour!  
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour.

La harpe en main Richard vient sur la place.  
 Chacun lui dit : Chantez notre garçon.  
 Dévotement à la Vierge il rend grace,  
 Puis au dauphin consacre une chanson.  
 On l'applaudit: l'auteur était en veine.  
 Mainte beauté le trouve fait au tour,  
 Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.  
 Pour votre roi, chantez, gai troubadour!  
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour.

Le chant fini, Richard court à l'église.  
 Qu'y va-t-il faire? il cherche un confesseur.



Il en trouve un, gros moine à barbe grise,  
Des mœurs du temps inflexible censeur.  
Ah! sauvez-moi des flammes éternelles!  
Mon père, hélas! c'est un vilain séjour.  
— Qu'avez-vous fait? — J'ai trop aimé les belles.  
Pour votre roi, chantez, gai troubadour!  
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour.

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.  
— Parlez, mon fils; expliquez-vous enfin.  
— J'ai fait, hélas! narguant le diadème,  
Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.  
D'abord le moine a la mine ébahie;  
Mais il reprend : Vous êtes bien en cour?  
Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.  
Pour votre roi, chantez, gai troubadour!  
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour.

Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine  
Un prince ou deux, on peut être sauvé.  
Parlez de nous à notre souveraine,  
Allez, mon fils, vous direz cinq *Ave*.  
Richard absous, gagnant la capitale,  
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.  
Vive à jamais notre race royale!  
Pour votre roi, chantez, gai troubadour!  
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour.



## LE PETIT HOMME ROUGE.

Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge, qui apparaissait dans les Tuileries lors de quelque événement malheureux pour les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon.

AIR : C'est le gros Thomas.

Foin des mécontents !  
 Comme balayeuse on me loge,  
 Depuis quarante ans,  
 Dans le château, près de l'horloge.  
 Or, mes enfans, sachez  
 Que là, pour mès péchés,  
 Du coin, d'où le soir je ne bouge,  
 J'ai vu le petit homme rouge.  
 Saints du paradis,  
 Priez pour Charles Dix.

Vous figurez-vous  
 Ce diable habillé d'écarlate ?  
 Bossu, louche et roux,  
 Un serpent lui sert de cravate.  
 Il a le nez crochu ;  
 Il a le pied fourchu ;  
 Sa voix rauque en chantant présage  
 Au château grand remuménage.  
 Saints du paradis,  
 Priez pour Charles Dix.

(10 août.)  
 Je le vis, hélas !  
 En quatre-vingt-douze apparaître.  
 Nobles et prélats  
 Abandonnaient notre bon maître.  
 L'homme rouge venait  
 En sabots, en bonnet.  
 M'endormais-je un peu sur ma chaise,  
 Il entonnait la *Marseillaise*.  
 Saints du paradis,  
 Priez pour Charles Dix.

(9 thermidor.)  
 J'eus à balayer ;  
 Mais lui bientôt par la gouttière  
 Revint m'effrayer  
 Pour ce bon monsieur Robespierre.  
 Lors il était poudré <sup>1</sup>,  
 Parlait mieux qu'un curé,  
 Ou, comme riant de lui-même,  
 Chantait l'hymne à l'*Être suprême*.  
 Saints du paradis,  
 Priez pour Charles Dix.

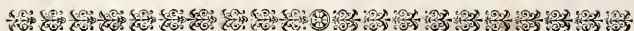
(Mars 1814.)  
 Depuis la terreur  
 Plus n'y pensais, lorsque sa vue  
 Du bon Empereur  
 M'annonça la chute imprévue.  
 En toque il avait mis  
 Vingt plumets ennemis,

<sup>1</sup> Robespierre portait de la poudre.

Et chantait au son d'une vielle  
*Vive Henri Quatre et Gabrielle !*  
 Saints du paradis,  
 Priez pour Charles Dix.

Soyez donc instruits,  
 Enfans, mais qu'ailleurs on l'ignore,  
 Que depuis trois nuits  
 L'homme rouge apparaît encore.  
 Riant d'un air moqueur,  
 Il chante comme au chœur,  
 Baise la terre, et puis ensuite  
 Met un grand chapeau de jésuite.  
 Saints du paradis,  
 Priez pour Charles Dix.





## LES BOHÉMIENS.

AIR : Mon père m'a donné un mari, etc.

Sorciers, bateleurs ou filous,  
 Reste immonde  
 D'un ancien monde,  
 Sorciers, bateleurs ou filous,  
 Gais Bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.  
 L'hirondelle  
 D'où vous vient-elle?  
 D'où nous venons? l'on n'en sait rien.  
 Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,  
 Notre vie  
 Doit faire envie.  
 Sans pays, sans prince et sans lois,  
 L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendans nous naissons,  
 Sans église  
 Qui nous baptise;  
 Tous indépendans nous naissons  
 Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés ,  
 Dans ce monde  
 Où l'erreur abonde,  
 Nos premiers pas sont dégagés  
 Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins ,  
 Tout grimoire  
 En peut faire accroire.  
 Au peuple, en butte à nos larcins,  
 Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,  
 Notre bande  
 Gaîment demande.  
 Trouvons-nous Plutus en chemin,  
 En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,  
 De la ville  
 Qu'on nous exile ;  
 Pauvres oiseaux que Dieu bénit,  
 Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,  
 Nous attelle  
 Tous pêle-mêle ;  
 A tâtons l'Amour, chaque nuit,  
 Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,  
 Philosophe  
 De mince étoffe,  
 Ton œil ne peut se détacher  
 Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir !  
 Vie errante  
 Est chose enivrante.  
 Voir c'est avoir. Allons courir ;  
 Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu ,  
 Qu'il s'agite,  
 Ou croupisse au gîte,  
 Mais à l'homme on crie en tout lieu :  
 « Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,  
 Homme ou femme,  
 A Dieu soit notre ame !  
 Quand nous mourons, vieux ou bambin,  
 On vend le corps au carabin.

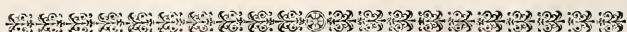
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,  
 De lois vaines,  
 De lourdes chaînes ;  
 Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,  
 Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais, croyez-en notre gaîté,  
 Noble ou prêtre,  
 Valet ou maître;  
 Mais, croyez-en notre gaîté,  
 Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaîté,  
 Noble ou prêtre,  
 Valet ou maître;  
 Oui, croyez-en notre gaîté,  
 Le bonheur, c'est la liberté.







## LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

AIR : Passez votre chemin, beau sire.

On parlera de sa gloire  
 Sous le chaume bien long-temps.  
 L'humble toit, dans cinquante ans,  
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.  
 Là, viendront les villageois  
 Dire alors à quelque vieille :  
 Par des récits d'autrefois,  
 Mère, abrégez notre veille.  
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,  
 Le peuple encor le révère,  
         Oui, le révère.  
 Parlez-nous de lui, grand'mère ;  
         Parlez-nous de lui. (*bis.*)

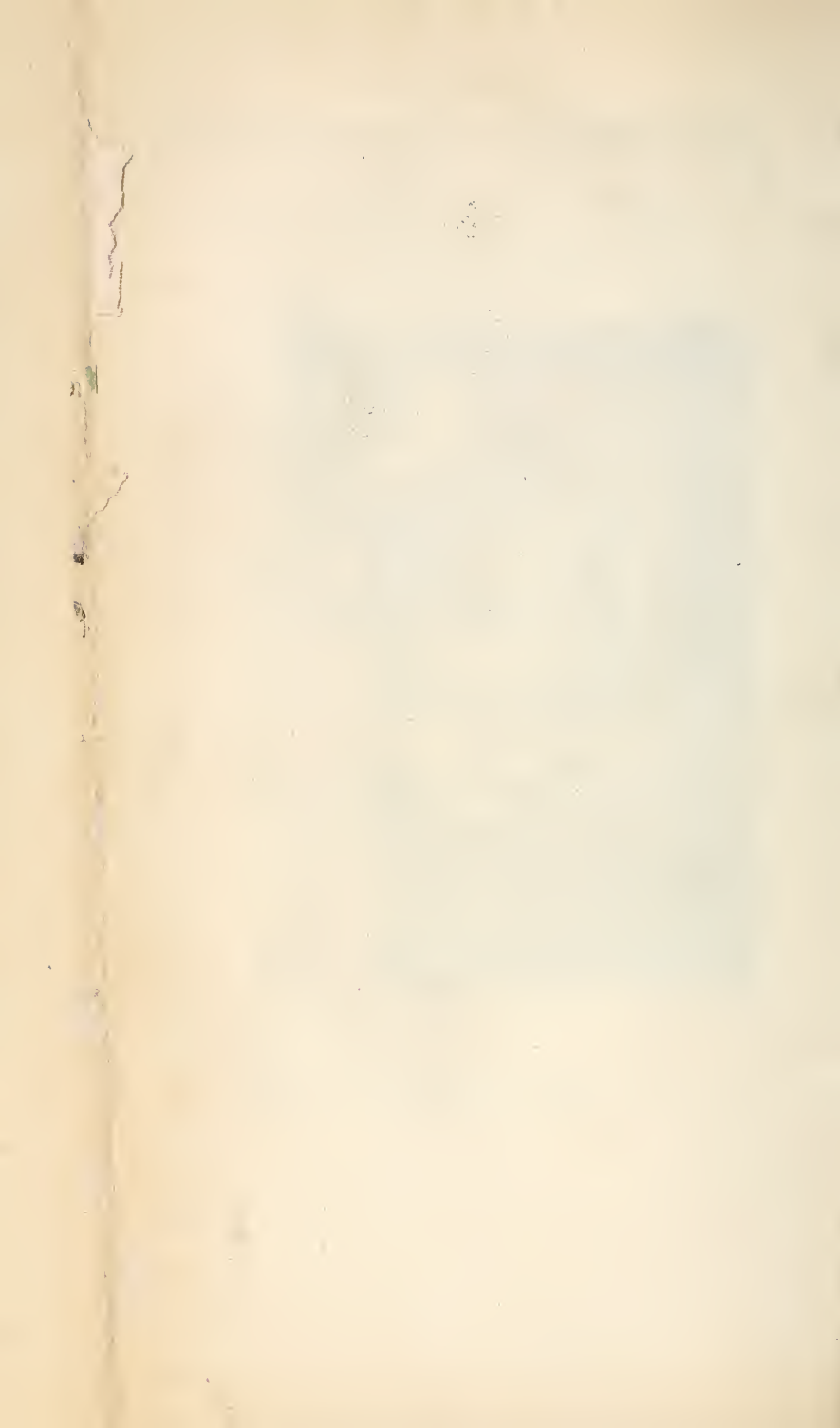
Mes enfans, dans ce village,  
 Suivi de rois il passa.  
 Voilà bien long-temps de ça :  
 Je venais d'entrer en ménage.  
 A pied grimpant le coteau  
 Où pour voir je m'étais mise,  
 Il avait petit chapeau  
 Avec redingote grise.  
 Près de lui je me trou bai,  
 Il me dit : Bonjour, ma chère,



Henry Monnier.

Les souvenirs du peuple.

Ed. Roux et J. de Tournay, 10.



Bonjour, ma chère.

— Il vous a parlé, grand'mère!

Il vous a parlé!

L'an d'après, moi pauvre femme,

A Paris étant un jour,

Je le vis avec sa cour :

Il se rendait à Notre-Dame.

Tous les cœurs étaient contens ;

On admirait son cortège.

Chacun disait : Quel beau temps !

Le ciel toujours le protége.

Son sourire était bien doux :

D'un fils Dieu le rendait père,

Le rendait père.

— Quel beau jour pour vous, grand'mère!

Quel beau jour pour vous!

Mais quand la pauvre Champagne

Fut en proie aux étrangers,

Lui, bravant tous les dangers,

Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,

J'entends frapper à la porte ;

J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui,

Suivi d'une faible escorte.

Il s'asseoit où me voilà,

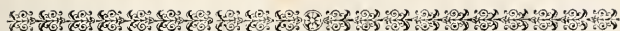
S'écriant : Oh ! quelle guerre !

Oh ! quelle guerre !

— Il s'est assis là, grand'mère!  
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il, et bien vite  
Je sers piquette et pain bis.  
Puis il sèche ses habits;  
Même à dormir le feu l'invite.  
Au réveil, voyant mes pleurs,  
Il me dit : Bonne espérance !  
Je cours de tous ses malheurs  
Sous Paris venger la France.  
Il part; et comme un trésor  
J'ai depuis gardé son verre,  
Gardé son verre.  
— Vous l'avez encor, grand'mère!  
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte  
Le héros fut entraîné.  
Lui, qu'un pape a couronné,  
Est mort dans une île déserte.  
Long-temps aucun ne l'a cru;  
On disait : Il va paraître.  
Par mer il est accouru;  
L'étranger va voir son maître.  
Quand d'erreur on nous tira,  
Ma douleur fut bien amère.  
Fut bien amère.  
— Dieu vous bénira, grand'mère;  
Dieu vous bénira. (*bis.*)



# LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES.

## FABLE.

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

Sur son navire un capitaine  
Transportait des noirs au marché.  
L'ennui les tuait par vingtaine :  
Peste! dit-il; quel débouché!  
Fi, que c'est laid, sots que vous êtes!  
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.  
Venez voir mes marionnettes; }  
Bons esclaves, amusez-vous. } *bis.*

Pour tromper leur douleur mortelle,  
Soudain un théâtre est monté;  
Soudain paraît Polichinelle;  
Pour des noirs grande nouveauté.  
D'abord ils ne savent qu'en dire,  
Ils se regardent en dessous;  
Puis aux pleurs se mêle un sourire :  
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire.  
Il s'attaque au roi des bossus,  
Qui trouvant un exemple à faire,  
Vous l'assomme et *souffle* dessus.

Oubliant tout jusqu'à leurs chaînes,  
 Nos gens poussent des rires fous.  
 L'homme est infidèle à ses peines :  
 Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient; l'ange rebelle  
 Leur plaît surtout par sa couleur.  
 Il emporte Polichinelle;  
 Autre accroc fait à la douleur.  
 Cette fin charme l'auditoire :  
 Un noir a triomphé pour tous.  
 Les pauvres gens rêvent la gloire :  
 Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi voguant vers l'Amérique  
 Où s'aggraveront leurs destins,  
 De leur humeur mélancolique  
 Ils sont tirés par des pantins.  
 Tout roi que la peur désenivre  
 Nous prodigue aussi les joujoux.  
 N'allez pas vous lasser de vivre :  
 Bons esclaves, amusez-vous. } *bis.*





## L'ANGE GARDIEN.

AIR : Jadis un célèbre empereur.

A l'hospice, un gueux tout perclus  
 Voit apparaître son bon ange ;  
 Gaîment il lui dit : Ne faut plus  
 Que votre altesse se dérange.  
 Tout compté, je ne vous dois rien :  
 Bon ange, adieu ; portez - vous bien.

Sur la paille, né dans un coin ,  
 Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche ?  
 Oui, dit l'ange ; aussi j'eus grand soin  
 Que ta paille fût toujours fraîche.  
 Tout compté, je ne vous dois rien :  
 Bon ange, adieu ; portez - vous bien.

Jeune et vivant à l'abandon ,  
 L'aumône fut mon patrimoine.  
 Oui, dit l'ange, et je te fis don  
 De trois besaces d'un vieux moine.  
 Tout compté, je ne vous dois rien :  
 Bon Ange, adieu ; portez - vous bien.

Soldat bientôt, courant au feu ,  
 Je perdis une jambe en route.



Oui, dit l'ange; mais avant peu,  
 Cette jambe aurait eu la goutte.  
 Tout compté, je ne vous dois rien :  
 Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Pour mes jours gras, du vin fraudé  
 Mit le juge après mes guenilles.  
 Oui, dit l'ange; mais je plaidai :  
 Tu ne fus qu'un an sous les grilles.  
 Tout compté, je ne vous dois rien :  
 Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Chez Vénus j'entre en maraudeur;  
 C'est tout fruit vert que j'en rapporte.  
 Oui, dit l'ange; mais par pudeur,  
 Là je te quittais à la porte.  
 Tout compté, je ne vous dois rien :  
 Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

D'un laidron je deviens l'époux,  
 Priant qu'il ne soit que volage.  
 Oui, dit l'ange; mais nul de nous  
 Ne se mêle de mariage.  
 Tout compté, je ne vous dois rien :  
 Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

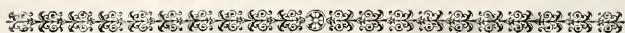
Vieillard affranchi de regrets,  
 Au terme heureux enfin atteins-je ?  
 Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts  
 De l'huile, un prêtre et du vieux linge.

Tout compté, je ne vous dois rien :  
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

De l'enfer serai-je habitant,  
Ou droit au ciel veut-on que j'aïlle ?  
Oui, dit l'ange ; ou bien non, pourtant.  
Crois-moi, tire à la courte paille.  
Tout compté, je ne vous dois rien :  
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Ce pauvre diable ainsi parlant  
Mettait en gaité tout l'hospice.  
Il éternue et, s'envolant,  
L'ange lui dit : Dieu te bénisse !  
Tout compté, je ne vous dois rien :  
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.





## LA MOUCHE.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Au bruit de notre gâité folle,  
 Au bruit des verres, des chansons,  
 Quelle mouche murmure et vole  
 Et revient quand nous la chassons? (*bis.*)  
 C'est quelque dieu, je le soupçonne,  
 Qu'un peu de bonheur rend jaloux.  
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne, } *bis.*  
 Qu'elle bourdonne autour de nous.

Transformée en mouche hideuse,  
 Amis, oui, c'est, j'en suis certain,  
 La Raison, déité grondeuse,  
 Qu'irrite un si joyeux festin.  
 L'orage approche; le ciel tonne;  
 Voilà ce que dit son courroux.  
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,  
 Qu'elle bourdonne autour de nous.

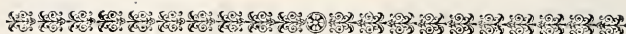
C'est la Raison qui vient me dire:  
 « A ton âge, on vit en reclus.  
 « Ne bois plus tant; cesse de rire;  
 « Cesse d'aimer; ne chante plus. »  
 Ainsi son beffroi toujours sonne  
 Aux lueurs des feux les plus doux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne,  
Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raison ; gare à Lisette !  
Son dard la menace toujours.  
Dieux ! il perce la collerette :  
Le sang coule ! accourez, Amours !  
Amours, poursuivez la félonne ;  
Qu'elle expire enfin sous vos coups.  
Ne souffrons point qu'elle bourdonne,  
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Victoire ! amis, elle se noie  
Dans l'aï que Lise a versé.  
Victoire ! et qu'aux mains de la Joie  
Le sceptre enfin soit remplacé. (*bis.*)  
Un souffle ébranle sa couronne ;  
Une mouche nous troublait tous.  
Ne craignons plus qu'elle bourdonne, } *bis.*  
Qu'elle bourdonne autour de nous.





## LES LUTINS DE MONTLHÉRY.

AIR : Ce soir-là sous son ombrage.

A pied, la nuit, en voyage,  
 Je m'étais mis à l'abri  
 Contre le vent et l'orage,  
 Dans la tour de Montlhéry.  
 Je chantais, lorsqu'un long rire  
 D'épouvante m'a glacé;  
 Puis tout haut j'entends dire:  
 Notre règne est passé.

Des follets brillent dans l'ombre,  
 Et la voix que j'entendais  
 Se mêle aux cris d'un grand nombre  
 De lutins, de farfadets.  
 Au bruit d'une aigre trompette  
 Le sabbat a commencé.  
 Plus haut la voix répète:  
 Notre règne est passé.

« Non, dit la voix, plus de fêtes!  
 « Esprits, vite, délogeons.  
 « La raison par ses conquêtes  
 « Nous bannit des vieux donjons.  
 « Le monde a changé d'oracles;  
 « Nos prodiges ont cessé.

« L'homme fait les miracles;  
« Notre règne est passé.

« Nous donnâmes à la Grèce  
« Ces dieux créés pour les sens,  
« Dont l'éternelle jeunesse  
« Vivait de fleurs et d'encens.  
« Dans la Gaule encor sauvage  
« Pour nous le sang fut versé.  
« Hélas! même au village,  
« Notre règne est passé.

« On nous vit, sous vos trophées,  
« Paladins et troubadours,  
« Enchaîner aux pieds des fées  
« Les rois, les saints, les Amours.  
« La magie à notre empire  
« Soumit le ciel courroucé.  
« Des sorciers j'entends rire;  
« Notre règne est passé.

« La raison nous exorcise;  
« Esprits, fuyons sans retour. »  
La voix se tait... ô surprise!  
J'ai cru voir crouler la tour.  
De leur retraite chérie,  
Tous ont fui d'un vol pressé.  
Au loin la voix s'écrie :  
Notre règne est passé.



## LA COMÈTE DE 1832.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Dieu contre nous envoie une comète ;  
 A ce grand choc nous n'échapperons pas.  
 Je sens déjà crouler notre planète ;  
 L'Observatoire y perdra ses compas. (*bis.*)  
 Avec la table, adieu tous les convives !  
 Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (*bis.*)  
 Vite, à confesse, allez, ames craintives. } *bis.*  
 Finissons-en : le monde est assez vieux, }  
 Le monde est assez vieux. (*bis.*)

Oui, pauvre globe, égaré dans l'espace,  
 Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,  
 Et, cerf-volant dont la ficelle casse,  
 Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.  
 Va, franchissant des routes qu'on ignore,  
 Contre un soleil te briser dans les cieux.  
 Tu l'éteindrais ; que de soleils encore !  
 Finissons-en : le monde est assez vieux.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,  
 De sots parés de pompeux sobriquets,  
 D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,  
 De laquais-rois, de peuple de laquais ?

N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre,  
Vers l'avenir las de tourner les yeux?  
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre.  
Finiissons-en : le monde est assez vieux.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine.  
A petit bruit chacun lime ses fers.  
La presse éclaire, et le gaz illumine,  
Et la vapeur vole aplanir les mers.  
Vingt ans au plus, bon homme, attends encore;  
L'œuf éclôra sous un rayon des cieux.  
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.  
Finiissons-en : le monde est assez vieux.

Bien autrement je parlais quand la vie  
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.  
Terre, disais-je; ah! jamais ne dévie  
Du cercle heureux où Dieu sema le jour. (*bis.*)  
Mais je vieillis; la beauté me rejette,  
Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux. (*bis.*)  
Arrive donc, implacable comète.  
Finiissons-en : le monde est assez vieux, } *bis.*  
Le monde est assez vieux. (*bis.*)







## LE TOMBEAU DE MANUEL.

AIR : Te souviens - tu ?

Tout est fini ; la foule se disperse ;  
 A son cercueil un peuple a dit adieu,  
 Et l'amitié des larmes qu'elle verse  
 Ne fera plus confiance qu'à Dieu.  
 J'entends sur lui la terre qui retombe.  
 Hélas ! Français, vous l'allez oublier.  
 A vos enfans, pour indiquer sa tombe, } *bis.*  
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Je quête ici pour honorer les restes  
 D'un citoyen votre plus ferme appui.  
 J'eus le secret de ses vertus modestes :  
 Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.  
 L'humble tombeau qui sied à sa dépouille  
 Est par nous tous un tribut à payer.  
 Près de sa fosse un ami s'agenouille :  
 Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.  
 Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,  
 Sur les débris de la patrie en cendres,  
 Nous nous étions rencontrés tous les deux.  
 Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,  
 Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.

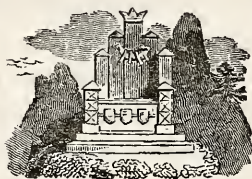
Grace à vos dons qu'un tombeau me console :  
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;  
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,  
Il écoutait si la France asservie,  
En appelant, ne se réveillait pas.  
Contre la mort j'aurais eu son courage,  
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.  
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage.  
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,  
Son éloquence a toujours combattu.  
Ce n'était point la foudre qui s'égare ;  
C'était un glaive aux mains de la vertu.  
De la tribune on l'arrache ; il en tombe  
Entre les bras d'un peuple tout entier.  
La haine est là ; défendons bien sa tombe :  
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oubliais, peuple encor trop volage,  
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.  
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,  
Il dut compter sur le retour des flots.  
La seule mort troubla la solitude  
Où mes chansons accouraient l'égayer.  
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,  
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.  
 Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté  
 Paix et concorde, au bruit sanglant des armes ;  
 Et sous le joug, espoir et liberté.  
 Payez mes chants doux à votre mémoire :  
 Je tends la main au plus humble denier.  
 De Manuel pour consacrer la gloire, }  
 Prêtez secours au pauvre chansonnier. } *bis.*



# PROCÈS

FAIT AUX CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER.



---

## AU LECTEUR IMPARTIAL.

---

S'il eût été permis aux journaux de rendre un compte exact de ma défense devant la Cour d'assises, de même qu'il a été permis à mon accusateur de reproduire son accusation, j'aurais pu me dispenser de faire imprimer les pièces de mon procès.

Mais la censure, l'*inique censure*<sup>1</sup> m'a traité avec la plus révoltante partialité.

Mes juges ont écouté l'accusation ; ils ont aussi écouté la défense. Sur quatre chefs d'accusation, ils en ont écarté trois ! et la censure, qui permet de reproduire contre moi l'accusation en entier, même dans les parties où elle a complètement échoué, n'a pas permis qu'à côté de ces incriminations renouvelées ma défense vînt aussi se reproduire.

Jusqu'ici rien de pareil n'était encore arrivé.

On avait bien vu quelques défenses abrégées, des suppressions partielles opérées, des changemens imposés aux feuilles périodiques ; mais dans aucune autre cause on n'avait encore vu une interdiction complète, absolue, de produire aucuns fragmens de la défense. Il n'y a point eu d'exception à cet égard ;

<sup>1</sup> Expression de M. de Castelbajac.

les journaux du ministère, ceux de la droite et de la gauche, tous ont subi la même influence.

Le *Moniteur*, qui a consacré cinq de ses énormes colonnes au réquisitoire de M. Marchangy, a été obligé de supprimer la courte analyse qu'il donnait de ma justification.

Le *Journal de Paris* a éprouvé cette rigueur, inaccoutumée pour les journaux du ministère.

Le *Constitutionnel* est revenu de la censure avec des ratures qui ne laissaient pas subsister un seul mot du plaidoyer de mon avocat.

Le *Drapeau blanc* a laissé un énorme vide entre le plaidoyer de M. Marchangy et la réplique de M. Marchangy. M. Marchangy y parle seul. Aussi l'on y voit que cet avocat-général a réfuté *victorieusement* la plaidoirie de mon défenseur, et on le croit aisément, puisqu'on ne trouve que du papier blanc à la place des raisonnemens que M. l'avocat-général a eus à réfuter.

Ainsi j'ai été froissé par la saisie de mon ouvrage, par ma destitution, par les harangues du ministère public, par la sévérité de la Cour qui a décidé contre moi ce que les jurés n'avaient osé résoudre! Et au désavantage d'avoir eu à répondre de suite et sans préparation à une accusation élaborée avec soin, écrite avec recherche, et long-temps méditée, s'est joint le désagrément, plus grave encore, de voir les déclamations dont j'avais été l'objet, longuement

reproduites, répandues avec profusion, et sans le contrepoids, plus que jamais nécessaire, des justifications qui devaient en paralyser l'effet.

Voilà ce qui s'est passé à la face de tout le monde! voilà ce qu'ont remarqué tous les lecteurs de journaux, les curieux de toutes les classes, les hommes de tous les partis, et cela dans le moment même où le ministère propose une loi pour le renouvellement de la censure pendant cinq ans, et où il en propose une autre pour rendre les journalistes *responsables de toute infidélité qu'ils commettraient dans le compte rendu des audiences des tribunaux!*

La censure prorogée! c'est-à-dire l'injustice, la partialité, la calomnie, rendues plus faciles, perpétuées dans des mains qui en usent avec autant de scandale et d'effronterie! Le silence, un silence de mort placé à côté de l'arbitraire, parce qu'en effet l'arbitraire ne peut pas aller avec le droit de se plaindre et la possibilité d'appeler l'opinion à son aide! La responsabilité des journaux! comme s'il pouvait y avoir responsabilité là où il n'y a pas liberté, là où le journaliste n'est pas maître de rendre l'impression qu'il a reçue, et où le récit de ce qu'il a vu est corrigé, tronqué, mutilé, par un censeur qui n'a rien vu, rien écouté, rien entendu, et qui veut toutefois qu'on raconte les choses, non comme elles se sont réellement passées, mais comme il voudrait qu'elles se fussent passées en effet.



Je serai plus équitable dans ma propre cause. Je donnerai l'accusation telle qu'elle a été portée contre moi, sans en rien retrancher, en rien dissimuler : on lira l'arrêt de la Cour ; je donnerai le réquisitoire de mon accusateur, non précisément *tel qu'il l'a lu* (car il a retranché quelques raisonnemens et quelques expressions qui lui ont paru apparemment avoir été réfutés avec trop d'avantage) ; mais enfin son réquisitoire tel qu'il lui a convenu de le publier dans le *Moniteur*. Seulement j'y joindrai la réponse de mon défenseur telle que la sténographie l'a reproduite, et telle que son amitié pour moi et son zèle pour un opprimé la lui ont inspirée.

---



# PROCÈS

## DE M. DE BÉRANGER.

---

Jamais, de mémoire d'habitué, l'audience d'un tribunal n'a présenté d'affluence aussi extraordinaire d'amateurs. Quelques délais dans la transmission des ordres nécessaires pour obtenir un renfort de gendarmerie avaient rendu le service extérieur très pénible : aussi, dès huit heures du matin, les issues les plus secrètes, ordinairement réservées aux porteurs de billets, étaient obstruées par la foule plus sûrement encore qu'elles n'étaient fermées par les verrous. Un petit nombre d'élus pénétrait avec peine dans la salle qui s'est remplie successivement de personnes de la plus grande distinction : M. le duc de Broglie, M. le baron de Staël, MM. Gevaudan, Bérard, maître des requêtes, M. Dupont (de l'Eure), député; et plusieurs magistrats, parmi lesquels on remarque : MM. de Vatismesnil, de Broë, Blondel d'Aubers, Girod (de l'Ain), Mars, etc., occupaient des places réservées ; les dames et les avocats en robes arrivaient successivement dans la grande enceinte du parquet. Pendant ce temps, la foule toujours crois-

sante, forçant successivement toutes les consignes était arrivée, au milieu d'un désordre inexprimable, jusque dans la galerie vitrée qui sert de vestibule à la salle d'audience.

On se demandait comment pourraient entrer non seulement la Cour et les jurés, mais le prévenu lui-même. M. de Béranger, pour lequel son assignation n'était pas un passe-port suffisant, a été en effet arrêté pendant trois quarts d'heure de barrière en barrière, et il allait franchir la dernière limite, lorsqu'un gendarme lui disputa opiniâtrément le passage; enfin, il a pris place au banc des avocats, entre M<sup>e</sup> Dupin aîné, son défenseur, et M<sup>e</sup> Coche, son avoué. La physionomie du prévenu est calme; il s'entretient, en souriant, avec les personnes qui se trouvent auprès de lui.

Il était impossible de commencer l'audience avant que le corridor vitré et l'escalier qui y conduit fussent complètement évacués. Déjà quatre ou cinq personnes avaient été tirées de la foule, et étaient entrées en escaladant la fenêtre<sup>1</sup>. Les carreaux de vitres volaient en éclats. Faire rétrograder cette multitude était impossible, on a préféré lui ouvrir la porte intérieure. Alors deux cents personnes, brisant les vitres, déchirant leurs ha-

<sup>1</sup> De ce nombre étaient MM. Larrieux, président de la Cour d'assises, et Cottu, conseiller.

bits ou les salissant contre des murailles fraîchement blanchies, se sont portées les unes les autres au milieu de la salle qui semblait déjà trop pleine. Les bancs des accusés ont été envahis par un grand nombre d'avocats, et cette circonstance a nécessité la remise d'une affaire de vol qui devait précéder la cause politique. On n'aurait su où placer l'accusé et ses gardes, et les huissiers n'ont pu, malgré tous leurs efforts, faire entrer dans l'audience un témoin arrivé de Pontoise pour cette affaire.

Jusqu'à ce moment, on avait respecté l'étroite enceinte réservée au public journalier qui préfère ordinairement les grands procès de vol et d'assassinat, mais qui n'avait pas montré moins d'empressement, et faisait queue depuis sept heures. Cependant les peines prises par cette partie des curieux ont été inutiles. Les personnes porteuses de billets qui n'avaient pas trouvé place sur les banquettes, ont reflué au fond de l'auditoire, et l'on n'a pu ouvrir les grilles extérieures.

Les jurés ne sont arrivés à la chambre du conseil qu'en faisant un long circuit, et en passant par l'escalier de la chambre correctionnelle. Vers onze heures, le tirage du jury et les récusations respectives du ministère public et du prévenu étant terminés, la Cour a été introduite. Elle est composée de MM. Larrieux, président, Cottu, Baron, Syl-

vestre de Chanteloup père, et d'Haranguier de Quincerot.

Monsieur le président dit que l'audience sera ouverte lorsqu'il régnera un ordre parfait digne de la majesté de la justice. Il donne l'ordre à toutes les personnes qui entourent le banc des jurés de s'en éloigner : cet ordre s'exécute lentement. Monsieur le président renouvelle l'ordre et ajoute : Il est désagréable que ce soient des membres du barreau qui s'exposent à recevoir de pareilles leçons.

Monsieur le président ordonne qu'un gendarme soit placé auprès de messieurs les jurés, afin que leur attention ne soit distraite par personne.

Les gendarmes et autres militaires, chargés de maintenir l'ordre à l'extrémité de la salle, conservaient les baïonnettes au bout des fusils; monsieur le président s'en aperçoit, et donne, à haute voix, l'ordre que les baïonnettes soient retirées. Chacun applaudit à cette mesure de prudence et en même temps de respect pour la liberté des délibérations du jury.

Beaucoup d'avocats sont obligés de s'asseoir sur le parquet, à quelque distance du banc des jurés (ils y sont restés jusqu'à la fin de l'audience). D'autres avocats sont debout près du poêle. Le public qui est derrière crie : *Les avocats assis.*

*Monsieur le président* : Huissier, huissier.

*Un huissier* : Monsieur le président ?

*Monsieur le président* : Je voudrais d'abord que vous vinssiez près de moi, j'ai à vous parler.

*L'huissier* : Je voudrais pouvoir vous obéir, monsieur le président, mais je ne puis passer ; tout est obstrué.

*Monsieur le président* : Invitez messieurs les avocats qui sont debout à ôter leurs toques pour moins gêner les personnes qui sont derrière.

Messieurs les avocats se conforment à cette invitation.

*Monsieur le président* : Nous aimons à penser « qu'il n'est pas besoin de prévenir l'auditoire que la loi commande le silence et le respect. Nous sommes persuadé que chacun se conformera à la loi, et que nous ne serons pas mis dans la nécessité d'user du droit qu'elle nous donne de faire évacuer la salle et de juger la cause à huis-clos. »

Après la prestation du serment des jurés <sup>1</sup>, et

<sup>1</sup> Le jury était composé de MM.

Becq, Louis-François, propriétaire électeur ;

Barbier, Jean-Joseph, marchand de cristaux ;

Cheret, Louis-Jean-Baptiste, écuyer ;

Darte, Louis-Joseph, fabricant de porcelaine ;

Delacourtie, avoué de première instance ;

De Premouville, caissier de la recette générale ;

Du Barry, Ange-François, propriétaire électeur ;

Fauchat, chef de division au ministère de l'intérieur ;

Lambert-Sainte-Croix, notaire ;

Legé, ancien notaire ;

Masson-Saint-Maurice, commissaire priseur ;

Roulleau, employé à l'état-major.



M. de Béranger ayant décliné ses nom, prénoms, et sa profession d'ex-employé à la commission d'instruction publique, le greffier donne lecture de l'arrêt de mise en prévention <sup>1</sup> qui contient le texte de toutes les chansons incriminées. Lorsqu'il en est à la lecture du couplet de l'*Enrhumé*, monsieur l'avocat-général l'interrompt, et lui dit: Vous ne dites pas qu'il y a deux lignes en blanc.

*M. Dupin* : C'est que le greffier n'est chargé que de lire, et que là où il n'y a rien, il n'y a rien à lire.

*Le greffier* : Il y a deux lignes en blanc.

Le greffier continue et achève sa lecture.

Monsieur le président répète au prévenu l'énumération des divers chefs d'accusation en vertu desquels il est poursuivi, conformément aux articles 1, 3, 5, 8 et 9 de la loi du 17 mai 1819, et procède en ces termes à son interrogatoire :

*Demande.* Êtes-vous l'auteur des chansons imprimées chez Firmin Didot avec cet intitulé : *Chansons par M. P. J. de Béranger* ?

*Réponse.* Oui, monsieur le président.

*D.* Les avez-vous vendues et fait vendre ?

*R.* Oui, monsieur, ainsi que je l'ai répondu dans le précédent interrogatoire.

*D.* A combien d'exemplaires ont-elles été tirées ?

<sup>1</sup> Voyez pièces justificatives, n° 1.

R. A dix mille. ( Les réponses de l'accusé sont toutes faites avec une grande politesse et en même temps d'un ton ferme. )

*M. Marchangy, avocat-général*, se lève et dit :

« Messieurs les jurés, la chanson a une sorte de privilège en France. C'est, de tous les genres de poésie, celui dont on excuse le plus volontiers les licences. L'esprit national le protège et la gaieté l'absout. Compagnes de la joie, fugitives comme elle, il semble que ces rimes légères ne soient point propres à nourrir la sombre humeur du malveillant, et depuis Jules César jusqu'au cardinal de Mazarin, les hommes d'état ont peu redouté ceux qui chantaient.

« Telle est la chanson, ou plutôt, messieurs, telle était la chanson chez nos pères, car depuis les siècles où l'on riait encore en France, cet enfant gâté du Parnasse s'est étrangement émancipé. Profitant de l'indulgence qui lui était acquise, plus d'une fois pendant nos révolutions publiques les perturbateurs le mirent à leur école, ils l'échauffèrent de leur ardeur, ils en firent l'auxiliaire du libelle et des plus audacieuses diatribes. Dès lors, un sarcasme impie remplaça la joie naïve; une hostilité meurtrière succéda au badinage d'une critique ingénieuse. Des refrains insultans furent lancés avec dérision sur les objets de nos hommages; bientôt ils stimulèrent tous les excès de



l'anarchie, et la muse des chants populaires devint une des furies de nos discordes civiles.

« Lorsque les chansons peuvent s'écarter ainsi de leur véritable genre, auront-elles droit à la faveur que ce genre inspirait? Leur suffira-t-il du titre de chansons pour conquérir impunément le scandale et pour échapper à la répression judiciaire? Si telle était leur dangereuse prérogative, bientôt la prose leur céderait en entier la mission de corrompre, et l'on chanterait ce qu'on n'oserait pas dire.

« Vous sentez donc la nécessité de distinguer telles chansons de telles autres qui n'en portent que le nom. Faites une large part dans l'indulgence pour ces couplets espiègles et malins, qu'il y aurait sans doute trop de rigueur à priver d'une certaine liberté de langage. Qu'ils vivent aux dépens des travers des faiblesses humaines, qu'ils puissent même confondre le bruit de leurs joyeux gélots avec les murmures de l'opposition. Mais si, plus téméraires que ne le fut jamais cette opposition, ils attaquent ce qui est inviolable et sacré; si Dieu, la religion, la légitimité, sont tour à tour le sujet de leurs outrages, sous quels prétextes pourraient-ils être épargnés? Est-ce parce que la chanson la grave aisément dans la mémoire, qu'elle est de facile réminiscence, et que le sel piquant qui l'assaisonne est un salpêtre électrique prompt à ébranler les esprits? Est-ce parce qu'elle peut

fournir des refrains tout préparés aux orgies de la sédition et aux mouvemens insurrectionnels? Est-ce parce que, circulant avec rapidité, elle pénètre en même temps dans les villes et les hameaux, également comprise de toutes les classes? Tandis que la brochure la plus coupable n'exerce que dans un cercle étroit sa mauvaise influence, la chanson, plus contagieuse mille fois, peut infecter jusqu'à l'air qu'on respire. Et d'ailleurs ici se présente une observation dont vous apprécierez le mérite. Qu'une chanson exhalée dans un instant de verve et d'ivresse, circule, non par la voie de l'impression, mais parce qu'elle est chantée dans le monde, c'est un bruit passager que le vent emporte et dont bientôt il ne reste plus de vestiges. La justice pourra le dédaigner et ne pas faire contraster la gravité de ses poursuites avec le vague et la légèreté d'un pareil genre de publication. Mais qu'un auteur mette au jour un recueil de poésies qu'il lui plaît d'appeler des chansons; qu'il donne ce nom à des satires réunies, à des dithyrambes, à des odes pleines d'agression et d'audace, vous ne verrez plus ici que des vers qu'on peut lire sans être obligé de les chanter; et si cet auteur croyait pouvoir égayer sa défense de toutes les idées frivoles et plaisantes que réveille la chanson, vous sentiriez d'abord dans quelle méprise il voudrait

vous engager, car apparemment qu'il ne prétendrait pas que ceux qui ont acheté ses chansons sont tenus de les chanter, que ce soit là une condition inséparable de la vente, et que ses souscripteurs soient tous de fidèles observateurs de l'harmonie. Le sentiment qu'aurait eu le poète de sa gaieté ne pourrait donc conjurer les mauvais résultats que produiraient ses vers sur des esprits disposés à prendre les choses sérieusement.

« Le sieur de Béranger est précisément dans ce cas; il a fait imprimer, distribuer et vendre, sous le titre de chansons, deux volumes de ses poésies, tirés par souscription à dix mille exemplaires. Voilà déjà qui devient plus positif, plus fixe, plus durable qu'une chanson isolée et inédite. Comment ce prévenu pourra-t-il, en présence d'une spéculation aussi solidement réfléchie, invoquer l'indulgence due à la facétieuse étourderie d'un chansonnier, à ces impromptus brillans qui lui échappent jusqu'à son insu dans la chaleur de l'inspiration ?

« On peut présumer que le sieur Béranger ne s'est pas dissimulé tout ce que cette fructueuse entreprise de librairie lui faisait perdre de faveur, puisque dans ses interrogatoires il n'a pas cru inutile de se retrancher derrière un moyen de prescription. Il est vrai que toutes les chansons comprises dans le premier volume ont déjà fait

partie d'un recueil publié en 1815, et la loi du 17 mai veut que les délits de la presse puissent être prescrits par six mois, à compter du fait de publication qui donnera lieu à la poursuite, mais cette disposition n'est point applicable à la cause. Quel est le fait de publication qui donnera lieu à la poursuite? C'est le recueil de 1821 et non celui de 1815. Toute édition nouvelle est un nouveau fait de publication, et chaque réimpression est assujettie aux formalités de dépôt et de déclaration.

« Cependant, tout en reconnaissant la force de ce principe consacré par un arrêt contre lequel le sieur Béranger ne s'est pas pourvu, nous n'en ferons pas usage aujourd'hui. Qu'importe, en effet, qu'on livre aux débats les chansons contenues dans le 1<sup>er</sup> volume, si ces chansons, par le révoltant cynisme de leurs expressions, se défendent elles-mêmes contre toute citation? Pour se résoudre à blesser de leurs tours obscènes la décence de cet auditoire, il faudrait ne pas avoir d'autres textes à vous signaler : vos consciences n'ont pas besoin qu'on stimule leur discernement par un luxe de scandale et une surabondance de griefs.

« Nous renonçons donc volontiers à ouvrir le 1<sup>er</sup> volume, et nous n'indiquerons même pas la moindre partie de celles contenues dans le 2<sup>e</sup> volume.

« Le sieur Béranger a-t-il commis un outrage à

la morale publique et religieuse? s'est-il rendu coupable d'une offense envers la personne du roi? a-t-il provoqué le port public d'un signe de ralliement non autorisé? Telles sont les trois questions que nous allons successivement discuter.

« Il serait trop long et trop pénible de rechercher toutes les pages qui attentent à la morale publique et religieuse : nous ne vous parlerons donc pas de la chanson *des deux Sœurs de Charité*, dans laquelle l'auteur, anéantissant tout principe de morale, soutient qu'une fille de joie ne mérite pas moins le ciel par les excès de la débauche, qu'une sœur de charité par ses bonnes œuvres et son dévouement sublime. Nous ne vous parlerons pas de la chanson intitulée *les Chantres de Paroisse*, où, selon le prévenu, le séminaire, cette école des vertus sacerdotales, cette institution réparatrice des persécutions de l'église, n'est qu'un *hôpital érigé aux enfans trouvés du clergé*. Nous ne parlerons pas davantage de plusieurs chansons dirigées contre les *missionnaires*, chansons tellement virulentes, qu'il ne faut pas s'étonner si, après les avoir lues, ceux qui ne se sentent pas l'esprit d'en faire autant, veulent au moins lancer des pétards aux orateurs d'une religion que la Charte déclare religion de l'état. Mais ce que nous ne pouvons taire, ce sont les impiétés accumulées dans la chanson intitulée *les Capucins*.



« Il faut avoir des ressentimens bien opiniâtres pour attaquer ces humbles serviteurs de l'humanité, aujourd'hui qu'ils sont ensevelis sous les ruines de leurs cloîtres déserts. A peine leur souvenir vit-il encore dans quelques chaumières où ils venaient, il y a bien long-temps, parler de Dieu à ceux qui mouraient, et partager le pain qu'ils tenaient de la charité. Pauvres et n'ayant rien possédé ici-bas, ils ont quitté ce monde sans avoir aucun compte à rendre : pourquoi donc poursuivre leur mémoire au delà de l'exil ou du martyre ? Au surplus, ce ne sont pas eux qu'il s'agit ici de venger. Que par amour pour la tolérance, l'impiété persécute ces ordres religieux, coupables d'avoir, en ouvrant aux cœurs souffrants des asiles de paix, différé le grand siècle des lumières : elle le peut sans doute ; mais qu'elle confonde sous ces atteintes l'autel avec le monastère, et la religion avec les ministres ; c'est là ce que la France alarmée ne vous permet pas d'excuser, et c'est ce que fait le prévenu dans la chanson qu'on vous dénonce. »

Ici M. Marchangy donne lecture de cette chanson, et reprend la parole.

« C'est ainsi, messieurs, que l'auteur, par une sacrilège ironie, essaie d'écarter de nos temples ceux qu'un reste de foi y conduit encore ; c'est ainsi qu'il tente surtout d'en éloigner les soldats

français dont la ferveur religieuse ne pourrait en effet qu'ajouter aux garanties de leur fidélité. Mais tandis qu'il voudrait, en glaçant la piété dans leurs cœurs, les rendre plus faciles à séduire, ne voyez-vous pas que ses efforts conspirent encore moins contre la monarchie que contre la valeur et la gloire; car la religion seule peut épurer la valeur en la rendant désintéressée et morale. Quant à la gloire, qui n'est qu'un secret besoin de se survivre, qui peut la comprendre et la mériter, si ce n'est celui qui espère un autre avenir? Qui croira en Dieu, si ce n'est celui qui va chercher la mort dans les combats? et de quel prix la terre, réduite à ses biens impuissans, pourrait-elle payer le dévouement du héros qui s'immole à son pays?

« Mais c'est peu que le sieur Béranger fasse asseoir sur le seuil de l'église le ridicule et l'insulte; il va, dans la chanson intitulée *le Bon Dieu*, apostropher Dieu lui-même. Pour que la majesté divine ne puisse pas rester inviolable derrière ses impénétrables mystères, il va, dans une indigne parodie, lui prêter des formes et un langage ignobles! Cet Être éternel, que les élans de la prière et les transports de l'admiration et de la reconnaissance avaient seuls osé atteindre, n'est plus, dans les vers du prévenu, qu'une image grotesque et bouffonne, qu'un fétiche impuissant qui vient

calomnier son propre ouvrage et se moquer des institutions les plus saintes.

« Il faut l'avouer, messieurs, le sieur Béranger a singulièrement trahi les destinées de la poésie. Cet idiôme inspirateur semblait être donné aux mortels pour ennoblir leurs émotions, pour élever leurs ames vers le beau idéal et la vertu, pour les préserver d'un stupide matérialisme et d'une végétation grossière; en leur présentant sans cesse des pensées d'élite, des images de choix, analogues à leur divine essence! Et ce poète, à qui, pour un si bel emploi, le talent des vers fut prodigué, quel usage a-t-il fait de ce talent dont la société lui demande compte aujourd'hui? Il a déshérité l'imagination de ses illusions, il a ravi au sentiment sa pudeur et ses chastes mystères, il voudrait déposséder l'autorité des respects du peuple, et le peuple des croyances héréditaires; en un mot, il voudrait tout détruire, même celui qui a tout créé.

« Et dans quel temps vient-il parmi nous se faire le mandataire de l'incrédulité? c'est lorsqu'un instant de repos succédant à nos agitations politiques, nous ouvrons enfin les yeux, comme à la suite d'un long délire, étonnés que nous sommes de voir quels ravages l'impiété a faits dans les mœurs! c'est lorsque les bons citoyens voudraient qu'on profitât de l'espèce de calme où nous voici, pour aviser aux moyens de le rendre durable et réel en



restaurant les bases de toute agrégation sociale ! c'est lorsque, désabusés des innovations trompeuses, des systèmes décevans, on revient, après un vaste cercle d'erreurs, à une religion seule capable de sauver les états, car seule elle peut discipliner tant d'esprits rebelles, et ramener dans nos foyers le culte des traditions vénérables; seule elle peut rendre à la jeunesse les graces de la modestie et les avantages de la docilité; seule elle peut se charger d'une partie des désirs tumultueux dont la terre est obsédée; seule encore elle peut creuser un lit profond et paisible à ces ambitions désordonnées qui mugissent sur la surface de la France, comme des torrens qui menacent de tout envahir; seule enfin, elle peut verser un baume réparateur sur tant de plaies toujours saignantes, et triompher des ressentimens et des partis.

« Voilà pourquoi nos législateurs ont pensé, en discutant la loi répressive des abus de la presse, qu'il ne fallait pas seulement punir la sédition, mais encore l'impiété. La sédition n'a que des accès passagers, mais l'impiété s'étend sur des générations entières; la sédition n'éclate souvent que sur les sommités sociales, tandis que l'impiété ronge les fondemens des nations. Ah ! qu'importe que la révolution ne soit plus dans les actes, si elle est toujours dans les mœurs ! Ils se trompent ceux-là qui ne la voient que dans un violent chan-

gement de gouvernement, et qui se croient hors de son tourbillon lorsqu'ils n'entendent parler ni de république, ni de consulat, ni d'empire. Ce sont là les effets et non pas les causes. La révolution n'est pas seulement dans la substitution d'un usurpateur à un ordre de choses consacré, elle est surtout dans le néant de ces cœurs enflés d'un orgueilleux mépris pour les dogmes de la morale et de la vertu; elle n'est pas seulement dans les entreprises des factions qui détrônent le prince légitime, elle est surtout dans la propagation des doctrines irrégieuses qui voudraient détrôner le Souverain suprême, le maître des siècles et des rois; oui, elle est dans la révolte des esprits contre l'existence d'un Dieu et l'authenticité de son culte; elle est dans la rupture insensée des anneaux de cette chaîne merveilleuse qui, unissant le ciel à la terre, joignait ensemble toutes les puissances morales, depuis la puissance paternelle jusqu'à la puissance divine. Aussi, messieurs, quelque différentes que puissent être leurs opinions politiques, les membres de l'une et de l'autre chambre se sont-ils réunis pour punir dans la loi du 17 mai tout *outrage à la morale publique et religieuse* : ce sont les expressions de l'art. 8 de cette loi. Et vous, juges-citoyens, vous chargés de faire respecter les lois qui sont l'expression publique sanctionnée par le monarque, où puiseriez-vous le motif d'une

indulgence qui ne serait qu'un déplorable exemple d'impunité? Car enfin, lorsque la loi du 17 mai sévit contre tout outrage à la morale publique et religieuse commis par des écrits ou des paroles, ne verrez-vous pas un outrage de cette espèce dans les vers où le sieur Béranger dit que *l'église est l'asile des cuistres, et que les rois en sont les piliers*? Et si la morale religieuse n'est autre chose que la morale enseignée par la religion, n'est-ce pas l'outrager, en effet, que de dénaturer, comme le fait le prévenu, l'idée que nous devons avoir de l'Éternel, de qui découle toute morale, puisque sans lui il n'y aurait que des intérêts menaçans et rivaux? N'est-ce pas l'outrager que de faire tenir à Dieu un discours absurde et où il désavoue le culte qu'on lui rend, où il se dit étranger à ce monde, où il engage à ne pas croire un mot de ce qu'apprennent en son nom les ministres de la religion, et dans lequel enfin il ne donne aux hommes, pour seule règle de conduite, qu'un précepte de libertinage?

« Le second chef de prévention n'est pas moins bien établi <sup>1</sup>.

« L'art. 5, du 9 mai, énonce les faits qui sont

<sup>1</sup> Le second chef avait pour objet le délit d'offense à la personne du roi. Il paraît que M. l'avocat général n'a pas jugé à propos de donner cette partie de son manuscrit au *Moniteur*. Nous ne nous permettrons pas d'y suppléer.

réputés provocation aux délits, et parmi ces faits elle range le port public de tout signe extérieur de ralliement non autorisé. Les articles 1 et 3 considèrent comme complice de ce délit quiconque, par des discours, des écrits ou toutes autres voies de provocation, aurait excité à le commettre, sans que d'ailleurs la provocation ait été suivie d'effet. Cette dernière disposition s'applique formellement au sieur Béranger qui, dans sa chanson intitulée *le Vieux Drapeau*, excite à déployer le drapeau tricolore, que de nombreux exploits ont sans doute illustré, mais qu'on ne saurait arborer sans se rendre coupable de rébellion.

« C'est un des stratagèmes les plus familiers aux écrivains de parti, que de chercher à passionner les souvenirs des militaires français, à leur montrer la paix comme un opprobre, et la guerre comme un droit dont ils sont indûment frustrés. Vainement ces braves soldats que la gloire a rendus à la nature ont-ils noblement déposé les armes à la voix du père de la patrie, parce qu'ils savent que son aveu fait seul une vertu du courage; vainement ils se félicitent de retrouver, après un long exil où les condamna la victoire, et les champs paternels et les affections domestiques.

Voilà que dans cet Élysée, où se repose leur valeur, le serpent de la sédition voudrait ramper entre leurs lauriers, les souiller de son fiel im-

pur, les flétrir d'un souffle de vertige et d'erreur. Écoutez les insinuations et les hypocrites doléances que cet esprit de tentation prête à des guerriers fidèles; à l'entendre, ces guerriers ne sont que des êtres humiliés et déchus. Parce que les royaumes ne sont plus jetés devant eux comme une proie, il leur fait répandre des larmes imaginaires sur le malheur de la France, qui, au lieu de l'avantage d'être dépeuplée par des triomphes ou ruinée par des revers, subit aujourd'hui une prospérité inespérée sous le joug nouveau de ces Bourbons qui ne nous gouvernent que depuis des siècles. Sensibilité homicide qui gémit de ne plus voir l'Europe dévastée! Dévouement égoïste qui regrette de ne plus voir les champs de bataille transformés en arènes par l'ambition et l'intérêt personnel!

« Le sieur de Béranger a tenté dans vingt chansons de pervertir ainsi l'esprit militaire, notamment dans celle qui a pour titre *le Vieux Drappeau*. » (Ici, M. l'avocat général donne lecture de cette chanson, et continue ainsi :)

« Après avoir entendu de pareils vers, on se demande si c'est bien là le genre de la chanson badine et légère pour laquelle on réclamera votre indulgence. L'auteur appelle cette pièce une chanson, il la met sur l'air : *Elle aime à rire, elle aime à boire*; mais tout cela ne saurait détruire son caractère hostile et sombre. Qu'on nous dise en



quelle circonstance elle pourrait être chantée sans devenir un manifeste et une offense. Serait-ce dans un repas de corps, dans une garnison, dans une marche militaire, dans les villes ou dans les campagnes? elle ne peut être chantée que dans un attroupement de conjurés, et pour servir de signal à l'insurrection; voilà sa vocation, voilà le secret de sa naissance <sup>1</sup>. »

M. Marchangy ajoute que cette chanson fut imprimée clandestinement, qu'elle était calculée pour agir sur l'esprit des soldats, et pour seconder des machinations coupables. Cette démonstration lui fournit un moyen oratoire. Il discute ensuite le chef de prévention relatif aux offenses contre la personne du roi, et termine en ces mots :

« Certes, la gaieté française a des droits; mais si elle devenait tellement exigeante qu'il fallût lui sacrifier l'honnêteté publique, la religion, les lois, le bon ordre et les bonnes mœurs; si elle ne devait vivre désormais qu'aux dépens de la décence, de la foi, de la fidélité; mieux vaudrait la tristesse et le malheur, car du moins il y aurait là de graves sentimens qui ramèneraient à l'espérance et à la Divinité.

« Oui, la gaieté française a bien des droits;

<sup>1</sup> Ici M. l'avocat général a donné lecture d'une lettre du ministre de la police (M. Mounier) qui dénonce cette chanson comme ayant été répandue et chantée dans les casernes.

mais au lieu de la chercher dans la fange de l'impudicité et dans l'aride poussière de l'athéisme, qu'elle butine, ainsi que l'abeille, sur tant de sujets aimables et gracieux qu'ont effleurés des chansonniers célèbres, dont la gloire innocente est une des belles fleurs de notre Pinde. Eh quoi! sera-t-elle plus expansive et plus libre, quand, au milieu d'un festin de famille et de bon voisinage, elle aura insulté à la piété d'un convive et blessé ses opinions; quand elle aura appris à l'artisan, au laboureur courbé sous de pénibles travaux, des couplets impies contre une religion qui venait le consoler, et contre un Dieu qui promet d'essuyer les sueurs et les larmes!

« Ah! si le caractère français a perdu de son enjouement, qu'il ne s'en prenne qu'aux déceptions et aux systèmes dont le sieur Béranger s'est fait l'interprète; qu'il s'en prenne à l'aigreur des discussions politiques, à l'agitation de tant d'intérêts sans frein et sans but, à cette fièvre continue, au malaise de ceux qui, rebutant la société, la nature et la vie, ne trouvent plus en elles ni repos, ni bonheur, parce qu'en effet il n'en est pas sans illusions, sans croyances, sans harmonie. L'esprit dogmatique a dissipé les illusions; l'esprit fort a détruit les croyances; l'esprit de parti a troublé l'harmonie. Est-ce donc un des fauteurs de ces tristes changemens qui doit se plaindre de

leurs tristes conséquences? qu'il ne se plaigne pas non plus si la chanson, par suite de sa décadence et de sa honteuse métamorphose, est venue des indulgentes régions qu'elle habitait jusqu'à ces lieux austères qu'elle n'eût dû jamais connaître; qu'il n'accuse pas d'intolérance et de trop de rigueur des magistrats affligés d'avoir à sévir contre l'abus du talent. Non! qu'il ne les accuse pas; car il lui était plus facile de ne pas publier son ouvrage qu'il ne l'était à ces magistrats responsables envers la société de rester sourds à la voix de leur conscience, en ne réprouvant pas ce que réprouvent la religion, la morale et la loi. »

*M. Dupin* demande quelques instans pour mettre ses notes en ordre.

*Monsieur le président* consulte la Cour et accorde au défenseur ce qu'il désire.

Au bout de quelques minutes l'audience est reprise, et *M. Dupin* lit les conclusions suivantes :

Attendu que plusieurs des chansons comprises dans l'arrêt de renvoi sont couvertes par la prescription de six mois écoulés depuis leur publication, aux termes de l'article 29 de la loi du 26 mai 1819, et que d'ailleurs monsieur l'avocat a déclaré ne vouloir pas insister à cet égard;

Il plaira à la Cour ordonner que lesdites chansons seront distraites de l'accusation.

*Monsieur le président* : Plaidez-vous ce moyen ?



*M. Dupin* : Monsieur l'avocat général ayant déclaré renoncer à attaquer les chansons comprises dans le premier volume, si je n'ai point d'adversaire, je n'ai point à plaider.

*Monsieur le président* : Le ministère public n'a pas précisément déclaré renoncer à l'accusation sur cet objet.

*M. Marchangy* : J'ai dit seulement que l'acte d'accusation contient des chansons sur lesquelles je ne m'appesantirai pas.

*M. Dupin* : En ce cas je vais plaider ce moyen, comme préjudiciel.

*Monsieur le président* : Il y a un arrêt qui renvoie ces chansons devant la Cour.

*M. Marchangy* : Cet arrêt a force de chose jugée.

*M. Dupin* : Je soutiens le contraire : la Cour en décidera.

*Monsieur le président* : Plaidez.

*M. Dupin* :

Messieurs,

On dit vulgairement que la prescription est la *patrone du genre humain*. Si cela est vrai lorsqu'on l'invoque dans l'intérêt de la propriété, à plus forte raison lorsqu'elle sert à protéger la liberté des personnes.

En droit, l'article 29 de la loi du 26 mai 1819 dit que « l'action publique contre les crimes et « délits commis par la voie de la presse, ou tout « autre moyen de publication, se prescrira par six « mois révolus, à compter du fait de publication « qui donnera lieu à la poursuite.

« Pour faire courir cette prescription de six « mois, la publication d'un écrit devra être pré- « cédée du dépôt et de la déclaration que l'éditeur « entend le publier. »

En fait, il est attesté, par les récépissés délivrés à la direction de la librairie, que la déclaration exigée par l'article précité a été faite en 1815;

Donc toutes les pièces contenues dans le volume imprimé en 1815, par suite de cette déclaration, sont couvertes par la prescription.

Il en faut dire autant de la chanson des *Missionnaires* : elle a été insérée dans un recueil publié depuis plus de six mois.

Que peut-on opposer à cette exception si tranchante ? Je n'en sais rien ; car, d'une part, le ministère public ne veut point combattre ouvertement la prescription ; et de l'autre, il semble craindre de s'y soumettre. J'avoue que je n'aime point ces demi-concessions, et j'eusse préféré sans difficulté une accusation franche à un système incertain de poursuite qui ne nous laisse ni dehors ni dedans.

Opposera-t-on ( comme dans l'arrêt de renvoi )  
« que la réimpression d'un ouvrage est un *nouveau*  
« *fait* qui constitue un *nouveau délit* ?

Ce système est inadmissible : il est en opposition directe avec l'esprit de la loi du 26 mai. Lors de la discussion de cette loi, les délits de la presse ont été considérés sous leur véritable point de vue : on a séparé les délits en eux-mêmes, de l'instrument qui peut servir à les commettre; cette distinction a frappé par sa justesse; elle a saisi tous les esprits. Le délit est dans la pensée coupable de l'auteur; c'est l'auteur et l'intention dans laquelle il a écrit qu'il faut juger. Le délit ne réside pas dans le fait matériel de la publication :

La presse est une esclave, et ne doit qu'obéir.

La preuve est que les imprimeurs ou vendeurs ne sont poursuivis qu'autant qu'ils ont agi *sciemment*, et qu'ils se sont, en connaissance de cause, associés à la pensée coupable de l'auteur.

La pensée une fois émise et publiée, il y a ou il n'y a pas délit. La réimpression ne constituera pas un délit nouveau. Pour cela il faudrait une seconde, une nouvelle pensée qui fût coupable; tandis que la réimpression n'est que le fait matériel de la presse, fait auquel l'auteur reste le plus souvent étranger.

Quel est le fondement de la prescription ordi-

naire ? Au civil, elle fait présumer le paiement ; au criminel, elle vaut quittance de la peine, elle emporte absolution.

Favorable lorsqu'il s'agit de délits ordinaires, elle l'est bien davantage dans les délits de la presse.

En effet, supposez un meurtre commis, une condamnation à mort déjà prononcée : la prescription effacera un crime réel ; elle sauvera le coupable d'une peine méritée.

Au contraire, le silence gardé par le ministère public, après la mise en vente d'un livre ou d'un écrit, empêche qu'on ne puisse supposer même qu'il y a délit ; chacun doit croire qu'il n'y en a pas, puisque l'autorité informée de la publication par le dépôt, l'autorité, si vigilante surtout en cette matière, n'a pas poursuivi dans le délai fixé.

Le système que je combats serait une source d'inexplicables contradictions. Ainsi désormais tout dépendrait du hasard, et non du fond des choses. Le même ouvrage aura eu deux éditions ; l'une ancienne, l'autre récente. Cet ouvrage sera innocent si l'on saisit le volume qui porte le millésime de 1815 ; il sera coupable s'il porte celui de 1821.

Ajoutons à ces raisonnemens d'autres considérations non moins puissantes.

Un assassin, un voleur de grand chemin, un

faussaire, sont tranquilles au bout d'un certain temps ; ils restent sans doute aux prises avec le remords, mais enfin ils n'ont plus à redouter les poursuites de l'autorité. Et un auteur devra trembler toute sa vie ! Après lui, sa femme et son libraire courront les mêmes dangers, puisqu'aucune publication antérieure, bien que non poursuivie, n'aura mis les réimpressions du même ouvrage à l'abri de nouvelles poursuites !

Il y a mieux encore, ou plutôt nous allons trouver pis : il pourrait y avoir chose jugée contre, et jamais chose jugée en faveur de l'auteur. En effet, qu'un livre soit condamné, sa suppression est ordonnée ; si l'auteur le réimprime, on juge qu'il est contrevenu à l'arrêt ; et il sera condamné pour ce seul fait au maximum de la peine, sans nul examen : il suffira de constater l'identité des choses réimprimées avec celles qui ont été condamnées.

Supposons, au contraire, que ce même auteur ait été absous à l'unanimité par un jury ; il se croira autorisé à faire autant d'éditions de son ouvrage que bon lui semblera. Point du tout : s'il donne une nouvelle édition, encore bien qu'elle ne soit qu'une exacte réimpression de la première, on lui soutiendra que cette réimpression est un nouveau fait qui constitue un nouveau délit, et l'on pourra le traduire devant un second jury qui sera appelé à condamner le même ouvrage que le

premier jury avait absous ! — Ce ne serait pas seulement une violation des lois qui disent que tout individu acquitté ne peut plus être repris à raison du même fait qui a été l'objet de l'accusation, ce serait un leurre, une déception, une vraie surprise indigne de la justice.

Je suis d'autant plus étonné, je ne dis pas de la résistance, puisqu'il n'ose pas ouvertement s'opposer, mais de l'hésitation du ministère public, que la question s'est déjà présentée, et que la prescription a été accueillie par l'arrêt de la Cour rendu dans l'affaire du sieur Cauchois-Lemaire. Il y a même cette différence favorable au sieur Béranger, que les fragmens du sieur Cauchois-Lemaire étaient des articles de politique peu attrayans par eux-mêmes, et publiés dans une feuille assez peu répandue, tandis que le recueil des chansons du sieur Béranger, précisément parce que c'étaient des chansons, avait obtenu la plus grande vogue, la plus entière publicité.

Un mot échappé au ministère public tendrait à faire croire qu'il regarde l'arrêt de renvoi comme ayant à ce sujet *force de chose jugée*, parce qu'on ne s'est pas pourvu pour le faire casser.

C'est une erreur; ce n'était point ici le cas de se pourvoir. Si cet arrêt eût renvoyé le sieur Béranger à la Cour d'assises, pour s'être promené dans la rue, c'eût été le cas de se pourvoir en



cassation, parce que le fait de se promener n'est pas un délit. Mais la prescription d'un délit n'empêche pas qu'il n'y ait eu délit : c'est une exception qui pourra être opposée en Cour d'assises, et qui devra être accueillie ou rejetée, selon qu'elle se trouvera bien ou mal justifiée. Ainsi la chambre d'accusation a pu vous renvoyer la connaissance du délit qu'elle a cru remarquer. Mais, évidemment, elle n'a pas pu juger ni préjuger la question de prescription contre le prévenu qui n'a pas été appelé à se défendre devant elle.

Non, messieurs, vous ne vous laisserez pas priver de votre plus belle prérogative ! Vous ne vous placerez point aveuglément sous le joug d'un arrêt de renvoi. Un arrêt de renvoi ne juge rien par lui-même, c'est un simple arrêt de distribution de cause : il ne juge rien, si ce n'est que l'affaire sera portée à la Cour d'assises pour y être jugée. Mais il ne vous enlève pas votre libre arbitre, il ne vous enlève pas le droit qui appartient à tout juge d'apprécier sa propre compétence. Si un tribunal correctionnel, saisi par un arrêt de renvoi d'une cause prétendue correctionnelle, s'aperçoit, à l'examen, que le fait est de nature à emporter une peine afflictive ou infamante, il peut, il doit renvoyer la cause, encore bien que la connaissance lui en ait été attribuée par un arrêt de la chambre d'accusation. De

même, une Cour d'assises reste juge de toutes les questions, exceptions et défenses qui seront proposées par l'accusé.

C'est ce que vous avez pratiqué dans l'affaire du sieur Cauchois-Lemaire : les passages pour lesquels il opposait la prescription étaient bien certainement compris dans l'accusation, puisque vous avez ordonné qu'ils en seraient *distracts* : ils étaient effectivement *transcrits dans l'arrêt de renvoi* : et cependant vous n'avez pas cru que ce renvoi vous ôtât le droit d'admettre la prescription. De fait, vous l'avez accueillie, vous avez donc jugé que l'arrêt de renvoi n'emportait pas chose jugée. C'est précisément ce que je vous demande de consacrer par un nouvel arrêt. Il ne peut pas y avoir deux poids et deux mesures dans la même Cour, et en présence du même Dieu <sup>1</sup>, de qui émane toute justice. »

Après une demi-heure de délibération, la Cour rentre, et monsieur le président prononce l'arrêt suivant :

« En ce qui touche la première partie des conclusions de Béranger ;

« Considérant que le ministère public n'a point requis la distraction d'aucun des chefs de prévention portés contre le sieur de Béranger, ce

<sup>1</sup> Le Christ est placé au dessus du tribunal où siège la Cour.



qui serait d'ailleurs hors de ses attributions ,  
 « Dit qu'il n'y a lieu à donner acte au prévenu  
 de la déclaration qu'il attribue au ministère public.

« En ce qui touche la prescription ;

« Considérant que le moyen de prescription ,  
 invoqué par le prévenu devant les premiers juges ,  
 a été rejeté par l'arrêt de mise en prévention ;  
 que cet arrêt n'a pas été attaqué par la voie de  
 recours en cassation , seule voie qui lui était ou-  
 verte pour en suspendre l'exécution , sans s'arrêter  
 aux conclusions de Béranger , ordonne qu'il sera  
 plaidé au fond.

Aussitôt après la prononciation de l'arrêt ,  
 M<sup>c</sup> Dupin commence sa plaidoirie sur le fond.  
 Il s'exprime en ces termes :

MESSIEURS LES JURÉS ,

Un homme d'esprit a dit de l'ancien gouver-  
 nement de la France , que c'était *une monarchie  
 absolue tempérée par des chansons.*

Liberté entière était du moins laissée sur ce  
 point.

Cette liberté était tellement inhérente au ca-  
 ractère national que les historiens l'ont remar-  
 quée. — « Les Français , dit Claude de Seyssel , ont  
 toujours eu licence et liberté de parler à leur vo-  
 lonté de toute sorte de gens , *et même de leurs*

*princes*, non pas après leur mort tant seulement, mais encore de leur vivant et en leur présence <sup>1</sup>. »

Chaque peuple a sa manière d'exprimer ses vœux, sa pensée, ses mécontentemens.

L'opposition du taureau anglais éclate par des mugissemens.

Le peuple de Constantinople présente ses pétitions la torche à la main.

Les plaintes du Français s'exhalent en couplets terminés par de joyeux refrains.

Cet esprit national n'a pas échappé à nos meilleurs ministres, pas même à ceux qui, d'origine étrangère, ne s'étaient pas crus dispensés d'étudier le naturel français.

Mazarin demandait : Eh bien ! que dit le peuple des nouveaux édits ? — Monseigneur, le peuple chante. — *Le peuple cante*, reprenait l'Italien, *il payera* : et satisfait d'obtenir son budget, le Mazarin laissait chanter.

Cette habitude de faire des chansons sur tous les sujets, sur tous les événemens, même les plus sérieux, était si forte et s'était tellement soutenue, qu'elle a fait passer en proverbe qu'en France *tout finit par des chansons*.

<sup>1</sup> Claude de Seyssel, archevêque de Turin, auteur d'une bonne *Histoire de Louis XII* et du livre de la *Monarchie française*. Il est très remarquable que dans ce livre, imprimé en 1519, l'auteur met *le parlement au dessus du roi*.

La Ligue n'a pas fini autrement : ce que n'eût pu faire la force seule , la satire Ménippée l'exécuta<sup>1</sup>.

Que de couplets vit éclore la Fronde ! les baïonnettes n'y pouvaient rien.

Au qui vive d'ordonnance  
Alors prompt à s'avancer,  
La chanson répondait : *France!*  
Les gardes laissaient passer.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus de *monarchie absolue* , mais un de ces gouvernemens nommés *constitutionnels* , les ministres ne peuvent pas supporter la plus légère opposition ; ils ne veulent pas que leur pouvoir soit tempéré même par des *chansons*.

Leur susceptibilité est sans égale..... Ils n'entendent pas la plaisanterie.... et sous leur domination , il n'est plus vrai de dire : *Tout finit par des chansons* , mais tout finit par des procès.

Nous allons donc plaider.

Les chansons de M. Béranger sont déférées aux tribunaux.

Monsieur l'avocat général a fait de ces chansons le plus grand éloge auquel leur auteur pût aspirer : il a prétendu que ce n'étaient point de véritables *chansons* , mais des *odes*.

<sup>1</sup> . . . . . *Ridiculum acri*  
*Fortius ac melius magnas plerumque secat res.*

Il est vrai qu'il n'a vu là qu'une altération du genre : à l'en croire, on ne devrait regarder comme chansons proprement dites que les Pont-Neuf et les couplets de pure gaieté : nous, au contraire, nous trouvons ici un perfectionnement qui tient, pour les chansons comme pour tout le reste, à l'élan général de tous les esprits.

Oui, j'en conviendrai, les chansons de Béranger ne sont pas des *vers à Chloris* ; plusieurs d'entre elles s'élèvent jusqu'à l'ode : excepté quelques rondes consacrées au vin et à l'amour, notre poète célèbre plus volontiers la bravoure, la gloire, les services rendus à la patrie, l'amour de la liberté !...

Un auteur, dit-on, se peint dans ce qu'il écrit.

Nous trouvons le caractère de Béranger dans ses ouvrages ; indépendant par caractère, pauvre par état, content à force de philosophie ; n'attaquant que le pouvoir et ses abus ; et du reste, pouvant dire de lui ce que bien peu de gens aujourd'hui pourraient dire d'eux-mêmes : *Je n'ai flatté que l'infortune.*

Sa première chanson politique fut le *roi d'Yvetot*.... Cette chanson dirigée contre Napoléon, au plus haut point de sa puissance, eut une grande vogue à Paris, surtout au faubourg Saint-Germain, où l'on avait du moins conservé le courage de rire à huis clos.

Napoléon, qui savait bien, a-t-on dit, que *du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas*, Napoléon eut le bon sens de ne pas se reconnaître dans cette chanson. L'auteur ne fut pas poursuivi par les procureurs alors impériaux, aujourd'hui royaux; il ne fut pas même destitué par l'université, tout impériale qu'elle était.

Les chansons de Béranger s'étaient accrues au point de former un volume. En novembre 1815, le sieur Poulet, imprimeur, fit à la direction de la librairie la déclaration qu'il allait les imprimer sous le titre de *Chansons morales et autres*.

Elles parurent, et n'excitèrent aucune poursuite en 1815; la fureur même de 1816 ne produisit aucun réquisitoire; et l'auteur continua de garder sa place.

De nouvelles chansons sont venues depuis augmenter les premières, et fournir la matière d'un second volume. Le premier était épuisé : les pièces composées récemment étaient dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches; on pressa l'auteur de donner une édition complète.

On a cru faire un grand reproche à Béranger en appelant cela une *spéculation*, et en prétendant d'ailleurs que la souscription n'avait été remplie que par *des amis*.

Je répondrai d'abord, avec Boileau, qu'un au-

teur, et surtout un auteur destitué de place et de pension,

Peut, sans honte et sans crime,  
Tirer de son travail un profit légitime.

et j'ajouterai, pour repousser la dernière partie de l'objection, qu'au lieu de blâmer, il faudrait féliciter de son rare bonheur l'homme accusé qui compterait ses amis au nombre de dix mille!

Dans cette nouvelle édition (dont le premier volume n'est qu'une exacte réimpression de celui de 1815), on remarque un assez grand nombre de chansons politiques. On peut citer principalement celles-ci :

*La Requête présentée par les chiens de qualité,  
pour qu'on leur rende l'entrée libre au jardin des  
Tuileries :*

Puisque le tyran est à bas,  
Laissez-nous prendre nos ébats.

La *Censure*, qui intervient si puissamment dans le récit des accusations pour délits de la presse, et qui ne permet pas même d'imprimer textuellement les arrêts de la Cour, quand ces arrêts lui déplaisent :

Que sous le joug des libraires,  
On livre encor nos auteurs,  
Aux censeurs, aux inspecteurs,  
Rats de cave littéraires;  
Riez-en avec moi.  
Ah! pour rire



Et pour tout dire,  
Il n'est pas besoin, ma foi,  
D'un privilège du roi.

*Le Ventru, ou compte rendu de la session de 1818  
aux électeurs du département de \*\*\*, par M. \*\*\*,  
chanson devenue européenne :*

Quels dinés,  
Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

*Le Dieu des bonnes gens ;* morceau sublime où  
l'auteur a véritablement atteint à ce que l'ode a  
de plus élevé :

Un conquérant, dans sa fortune altière,  
Se fit un jeu des sceptres et des lois ;  
Et de ses pieds on peut voir la poussière  
Empreinte encor sur le bandeau des rois.  
Vous rampiez tous ! . . . . .

*Le Vilain, le Marquis de Carabas, l'Alliance  
des peuples, le vieux Drapeau ;* et, plus que tout  
cela, *les Missionnaires, les Capucins* et jusqu'*aux  
Chantres de paroisse.*

Enfin, et de même que le lion malade, avouant  
toutes ses peccadilles, disait, à la dernière extré-  
mité...

Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
Le berger,

Béranger doit le confesser aussi, il a chahonné  
les ministres... ; et même, il faut bien l'avouer

encore, il n'a pas épargné quelques uns des gens de robe qui se sont le plus signalés contre les écrivains par la *doctrine subtile des interprétations...*

On éprouve parfois des pressentimens involontaires. L'auteur ne se dissimulait pas le danger auquel il s'exposait; il en parlait, mais en riant, selon sa coutume.

Tel est le sujet de sa chanson intitulée *la Faridondaine ou la Conspiration des chansons*.

Il y met en scène un homme de police, auquel il recommande de tout explorer, dénoncer, interpréter. Surtout, lui dit-il,

Surtout transforme avec éclat  
La faridondaine  
En crime d'état.

Donnons des juges sans juri,  
Biribi,  
A la façon de barbari,  
Mon ami.

.....  
Si l'on ne prend garde aux chansons,  
L'anarchie est certaine.

Enfin il se disait à lui-même :

J'ai trop bravé nos tribunaux <sup>1</sup>.

En effet, il ne devait pas tarder à y être traduit.

<sup>1</sup> . . . Dans leurs dédales infernaux  
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.



Le 27 octobre 1821, Béranger est dénoncé par le Drapeau blanc. Son redoutable rédacteur gourmande les magistrats : « S'il n'y a pas eu *connivence*, dit-il, on ne peut du moins s'empêcher « de remarquer l'étrange irréflection de l'autorité « *répressive*. »

Dès le surlendemain (29 octobre) réquisitoire au parquet. La saisie des exemplaires est ordonnée; mais, heureusement pour l'auteur, les  *dix mille*  avaient fait  *retraite* ; la police n'en put arrêter que quatre.

Il n'y avait encore qu'un simple réquisitoire; mais comme, d'après la jurisprudence introduite sous le ministère actuel, tout homme dénoncé est nécessairement coupable, on débuta par priver M. Béranger de son emploi.

Je pourrais ici m'élever contre cet injuste système du ministère actuel, d'exiger de tous les fonctionnaires un dévouement absolu à ses volontés, et même à ses caprices; de ne laisser à personne ce qu'on a toujours appelé la liberté de conscience; de dire aux électeurs, par exemple, Vous nommerez  *nos candidats* , ou vous serez incontinent destitués; aux députés, Vous voterez pour nous et avec nous, ou bien vous perdrez vos places; de vouloir ainsi associer à son action ce qu'on appelle aujourd'hui des  *hommes sûrs* , pour tous les emplois, pour toutes les fonctions!...

et de pousser la tyrannie jusqu'à dire, même à ceux qui ne font que des chansons, Vous chanterez pour nous, ou vous serez destitués !

Mais, nous dit-on, était-il possible de tolérer dans l'instruction publique un employé qui professait de pareilles maximes ! — Je réponds d'abord pour le sieur Béranger, qu'il n'était pas dans le conseil royal d'instruction publique. Il était dans un coin du tableau, placé dans un endroit où il ne pouvait faire de sottises, ... il était simple expéditionnaire. Il observait... et quand il se présentait un sujet de chanson, il chansonnait.

D'ailleurs on ne l'a pas destitué pour avoir fait *des chansons immorales* ; celles que l'accusation a qualifiées ainsi appartiennent toutes au volume publié en 1815 ; c'était donc en 1815 qu'il eût fallu le destituer ; car alors, apparemment comme aujourd'hui, il était défendu d'offenser la morale... Mais l'auteur n'avait pas encore fait cette foule de *chansons politiques, anti-ministérielles et anti-judiciaires*, qui seules ont irrité contre lui ; il n'avait pas encore célébré, dans ses vers, les missionnaires, les capucins, et tous ceux qui disent à l'envi l'un de l'autre,

Éteignons les lumières  
Et rallumons le feu.

C'est là surtout ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Quant aux formes de la destitution, elles ont, il faut en convenir, été très gracieuses; il est impossible de renvoyer quelqu'un d'une manière plus polie : les termes du congé valent presque un certificat pour se présenter ailleurs. Laissons parler l'organe de l'Université : « Le conseil juge, « monsieur, que d'après les avis qui vous avaient « été donnés précédemment, vous avez *de vous-* « *même renoncé* à l'emploi que vous occupez dans « l'administration, lorsque vous vous êtes déter- « miné à la publication de votre *second* recueil. — « Recevez l'assurance de ma *parfaite considéra-* « *tion* <sup>1</sup>. » (Éclats de rire universels.)

*M. le président* : J'ai déjà prévenu l'auditoire qu'au moindre rire, au moindre manque de respect, je ferais évacuer la salle; je répète que je ferai le devoir que la loi m'impose.

*M. Dupin* : Cela peut me troubler moi-même, et l'on me rendra service en ne riant pas.

Mais oublions la destitution, pour revenir au réquisitoire. Béranger voit sa muse traduite au Palais-de-Justice :

Suivez-moi,  
C'est la loi,  
Suivez-moi, de par le roi <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Et jusqu'à je vous lais, tout se dit tendrement.

<sup>2</sup> Refrain d'une chanson de M. Béranger, intitulée : *Ma première visite au Palais-de-Justice*.

Il comparait, il n'est pas peu surpris de s'entendre proposer des questions si graves sur un fonds si léger; et, comme il l'a raconté depuis,

(de) Voir prendre à ses ennemis,  
Pour peser une marotte,  
La balance de Thémis.

Quoi qu'il en soit, il répond de bonne grace et de son mieux. Sur les premières chansons, il oppose la prescription; quant aux autres, il déclare ne pas savoir ce qu'elles ont de contraire à la loi.

Ces réponses sont loin de satisfaire le parquet; et le 5 novembre paraît un réquisitoire *ampliatif*. Cinq chansons seulement avaient paru coupables à une première lecture; mais en y regardant de plus près, en y réfléchissant bien, le second réquisitoire en signale *quatorze* <sup>1</sup>!

Nouvel interrogatoire subi par la muse : mêmes réponses que précédemment.

Enfin, le 8 novembre 1821, ordonnance de la chambre du conseil qui admet l'exception de prescription pour toutes les pièces comprises au premier volume, et déclare qu'il y a lieu à suivre

<sup>1</sup> Cela rappelle le trait de ce chirurgien de village, qui, après avoir décrit minutieusement jusqu'aux moindres contusions qu'il avait remarquées sur un cadavre qu'il était chargé de visiter, ajoutait après la clôture de son procès-verbal : *Plus un bras cassé dont nous ne nous étions pas d'abord aperçus.*

pour le surplus; et le 27 du même mois, sur l'opposition à cette ordonnance, formée à la requête du ministère public, et par suite d'un troisième réquisitoire, arrêt de la chambre d'accusation qui, sans s'arrêter à la prescription objectée, renvoie sur le tout à la Cour d'assises.

Cet arrêt établit quatre chefs d'accusation :

- 1° Outrage aux bonnes mœurs;
- 2° Outrage à la morale publique et religieuse;
- 3° Offense envers la personne du roi;
- 4° Provocation au port public d'un signe extérieur de ralliement.

Vous venez d'entendre le réquisitoire qui contient le développement donné pour la première fois, à cette vaste incrimination.

J'y dois répondre à l'instant : mais avant d'entrer dans la discussion de chacun des chefs d'accusation, qu'il me soit permis, à l'exemple du ministère public, de présenter aussi quelques considérations générales.

Le premier sentiment qu'a fait naître ce procès a été l'étonnement. Un procès pour des chansons!... en France!.... et cela vous explique, messieurs, l'immense affluence que nous voyons au Palais. Dans tous les cercles on s'est dit : Allons voir ce singulier procès, on n'en a jamais vu de semblable;

jamais on n'en verra de pareil; profitons de l'occasion.

Des gens moins frivoles l'ont considéré sous d'autres rapports : ils l'ont regardé comme imprudent, et surtout comme impolitique. Les uns, dont la *Gazette de France* <sup>1</sup> s'est rendue l'organe, ont fait les réflexions suivantes :

« Les véritables conspirateurs ne rient jamais ;  
« aimable et douce opposition qui s'évapore en  
« flons flons , en brochures , en plaisanteries plus  
« ou moins ingénieuses : les gouvernemens n'en  
« ont rien à redouter , c'est avec d'autres armes  
« qu'on les ébranle. »

Les autres, et il faut le dire, presque tous, se sont écriés : Quelle maladresse ! que c'est mal connaître le cœur humain ! On veut arrêter le cours d'un recueil de chansons , et l'on excite au plus haut point la curiosité publique ! On voudrait effacer des traits qu'on regarde comme injurieux , et de passagers qu'ils étaient par leur nature, on les rend éternels, comme l'histoire à laquelle on les associe ! Au lieu de les détourner de soi, on vient avouer qu'ils ont frappé droit au but , on se dit percé de part en part ! Rappelez-vous donc ce qu'on lit dans Tacite : « Les injures qu'on méprise « s'effacent ; celles qu'on relève on est censé les

<sup>1</sup> Numéro du 12 novembre 1821. Il faut lui en savoir gré.



« avouer » : *Spreta exolescunt ; si irascaris , agnita videntur.*

Si l'on pouvait en douter, il serait facile d'interroger l'expérience : elle attesterait que toutes les poursuites de ce genre ont produit un résultat contraire à celui qu'on s'en était promis.

M. de Lauragais écrivait au parlement de Paris :  
*Honneur aux livres brûlés !*

Il aurait dû ajouter : *Profit aux auteurs et aux libraires !* Un seul trait suffira pour le prouver. En 1775, on avait publié contre le chancelier Maupeou des couplets satiriques, au nombre desquels se trouvait celui-ci :

Sur la route de Chatou  
Le peuple s'achemine,  
Sur la route de Chatou,  
Pour voir la f... mine  
Du chancelier Maupeou,  
Sur la rou...  
Sur la rou...  
Sur la route de Chatou.

Faire une chanson contre un chancelier, ou même contre un garde des sceaux, c'est un fait grave. Maupeou, piqué au vif, fulminait contre l'auteur, et le menaçait de tout son courroux s'il était découvert. Pour se mettre à l'abri de la colère ministérielle, le rimeur se retira en Angleterre, et de là il écrivit à M. de Maupeou en lui envoyant une nouvelle pièce de vers : « Monseigneur, je n'ai



« jamais désiré que 3,000 francs de revenu : ma  
 « première chanson qui vous a tant déplu m'a  
 « procuré, uniquement parce qu'elle vous avait  
 « déplu, un capital de 30,000 francs, qui, placé à  
 « cinq pour cent, fait la moitié de ma somme. De  
 « grace, montrez le même courroux contre la nou-  
 « velle satire que je vous envoie; cela complètera  
 « le revenu auquel j'aspire, et je vous promets que  
 « je n'écrirai plus. »

En continuant mes observations générales sur le procès de M. Béranger, je vous prierai de ne pas vous arrêter au prétexte, mais d'approfondir la véritable cause: c'est une pure vengeance ministérielle exercée par des hommes dont l'amour-propre trop sensible a été vivement blessé, et qui ne veulent pas plus d'une opposition en vers que d'une opposition en prose.

L'embarras de l'accusation se décèle par ses propres incertitudes. Trois réquisitoires peu d'accord entre eux....

( Ici monsieur l'avocat général interrompt le défenseur et lui dit que le dernier n'a pas été rédigé par lui. — Le défenseur répond qu'il importe peu par qui il ait été rédigé; que tous les officiers du parquet sont également capables de rédiger des réquisitoires; qu'en fait, il les tient tous trois à la

main, et que leur analyse va justifier son assertion. Il reprend en ces termes : )

Trois réquisitoires peu d'accord entre eux, et modifiés soit par l'ordonnance de la chambre du conseil, soit par l'arrêt de la chambre d'accusation.

Le premier, du 20 octobre, qui ne signale comme coupables que *cinq chansons* ; celui du 5 novembre, qui en dénonce *quatorze* ; l'ordonnance de la chambre du conseil ; qui admet la prescription contre le plus grand nombre ; un troisième réquisitoire, du 20 novembre, qui reproduit l'accusation contre *douze* pièces, parmi lesquelles on voit figurer *les myrmidons*, qui avaient échappé aux deux premiers réquisitoires ; enfin, l'arrêt de renvoi qui fixe définitivement le nombre des pièces arguées, et dont il résulte que *les myrmidons* sont mis hors de cause.

Telle est l'accusation ; et j'ose dire que toutes les difficultés dont elle est environnée n'ont pas diminué par le choix même de l'accusateur, quel que soit d'ailleurs son talent....

A ces considérations sur la forme et la singularité de l'action, s'en joignent d'autres sur le fond ; et celles-ci ne se recommandent pas moins à votre attention.

La justice distributive ne s'exerce qu'à l'aide

d'une foule de distinctions. Dans les accusations de la presse, il faut surtout éviter de confondre les divers genres. S'agit-il d'un livre d'éducation, soyez sévères : *maxima debetur puero reverentia*. Punissez le moindre écart. Non seulement toute fausse maxime, toute idée trop libre est pernicieuse dans ces sortes d'ouvrages; mais l'équivoque même en doit être bannie; la jeunesse ne doit lire que dans le livre de la vertu.

Avez-vous à juger un sermonnaire; si, aux maximes de la charité chrétienne, l'imprudent orateur a substitué le langage de la haine et des partis; si, sous prétexte d'attaquer les vices, il en a tracé le tableau avec les pinceaux de l'obscénité, punissez avec sévérité le prédicateur qui a perdu de vue le véritable esprit de son ministère, et qui s'en est permis un coupable abus.

Que, dans un ouvrage sur la politique, on excuse, on justifie, ou même que l'on conseille le régicide, comme l'ont fait les jésuites; condamnez l'ouvrage et l'auteur, tout ainsi que le parlement condamna jadis les jésuites et leurs doctrines.

Mais si dans une tragédie on poignarde Agamemnon, direz-vous également qu'on met le régicide en action? Non, messieurs, vous n'y verrez qu'un sujet habilement traité, où l'auteur, suivant les règles de son art, nous conduit au dénouement par la terreur et la pitié.

Lorsque, dans un poëme moins sérieux, vous voyez *Henri V* en bonne fortune, déguisé en matelot, à la taverne du *Grand Amiral*, sous l'escorte du plus mauvais sujet des trois royaumes; lorsque, dans *la Partie de chasse de Henri IV*, on nous représente sur la scène le bon roi mettant le couvert avec la fille de Michau, et la poursuivant autour de la table pour lui dérober un baiser; en concluez-vous que par ces jeux scéniques on veut avilir les rois et diminuer le respect dû à la royauté? — Non, messieurs, vous ne verrez encore là que l'effet d'un art permis :

*Et toujours aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.*

Or, si la tragédie et la comédie jouissent de ce privilège de n'être pas traitées avec la même rigueur que les livres de politique et de pure morale, parce qu'ils ne doivent pas être considérés sous le même point de vue; de quelle liberté plus grande encore ne doit pas jouir le plus léger de tous les poëmes, la chanson !

Faisons attention d'ailleurs au goût que notre nation a manifesté de tout temps pour ce genre de composition. Vainement on nous dit d'un air sombre que *le Français n'a plus son ancienne gaieté* : j'en demande pardon au ministère public; la gaieté de nos pères est encore celle de leurs enfans; aucune loi, aucun procès ne pourra nous

empêcher de rire; et la gaité franche, ainsi que la bravoure, seront toujours les traits les plus marqués du caractère français.

Boileau nous l'a dit :

Le Français né malin créa le vaudeville.

.....

La liberté française en ses vers se déploie.

Voilà les règles de la matière; et je puis bien, ce me semble, invoquer devant vous le législateur du Parnasse dans la cause d'un de ses plus fidèles sujets.

Enfin, messieurs, j'aurais bien encore le droit de faire une observation préliminaire :

Les vers sont enfans de la lyre;

Il faut les chanter, non les lire.

Aussi dit-on communément que *c'est le ton qui fait la musique*. Il ne faut donc pas juger d'une chanson par ce qu'elle peut être dans la bouche d'un greffier (encore bien que celui-ci ait lu avec une grace à laquelle ses prédécesseurs ne nous avaient pas accoutumés), (murmure d'approbation). Il ne faut même pas en juger par ce qu'elle peut être dans la bouche du ministère public; sa voix est habituée à de trop sévères accens. Les chansons qui vous sont déferées n'ont pas été composées sur *l'air de l'accusation*, ni faites pour être débitées gravement par gens en robe et en bonnet carré.



Chez ce peuple ami des arts et doué d'une sensibilité si vive, où la justice n'était pas seulement une manière de voir et de raisonner, mais aussi une manière de sentir et d'être touché, devant ce tribunal où Sophocle, pour repousser une demande en interdiction, n'eut besoin que de réciter les beaux vers de son OEdipe; on n'eût pas manqué d'ordonner *d'office* que les couplets ou, si l'on veut, les *odes*, seraient chantées à l'audience par les voix les plus mélodieuses, et sous la protection des plus délicieux instrumens. On chantait en présence de toutes les divinités; on eût chanté dans le temple de la justice. Lorsqu'on fit le procès à la lyre de Therpandre, on ne manqua pas de la faire résonner pour la convaincre d'harmonie.

Si ce secours nous est ravi, j'espère au moins, messieurs, que vous nous en tiendrez compte.

I<sup>er</sup> CHEF D'ACCUSATION. — *Outrage aux bonnes mœurs.*

On est sûr de vous intéresser, messieurs, lorsqu'on prend devant vous la défense des bonnes mœurs. Elles sont les gardiennes de la foi conjugale, du respect des enfans pour leurs pères; elles prêtent leur force aux bonnes lois, corrigent les mauvaises, et sont la sauvegarde de la société.

Que mon client serait malheureux de les avoir outragées !

Mais prendrez-vous pour outrage ce qui n'a rien de sérieux ? Lorsque Collé ( dont nous devons une nouvelle édition aux soins d'un censeur ) nous dit dans l'élan de sa gaieté :

Chansonniers, mes confrères,  
Le cœur, les mœurs, ce sont des chimères :  
Dans vos chansons légères,  
Traitez de vieux abus,  
De phébus,  
De rébus,  
Ces vertus  
Qu'on n'a plus,

peut-on prendre à la lettre et traiter à la rigueur ce qui n'est évidemment qu'un badinage ? Ici viennent se placer mes observations préliminaires sur les divers degrés de sévérité qu'on doit apporter en jugeant des ouvrages de différens genres.

Ce n'est pas que je prétende justifier, sous le rapport des simples *bienséances*, ce qui ne serait même que tant soit peu équivoque ; mais, au moins, je l'absous du reproche de *criminalité*. Il ne s'agit pas de décerner l'éloge, mais de repousser la culpabilité. Or, je soutiens qu'on ne doit regarder comme un *outrage aux bonnes mœurs*, dans le sens *légal*, que les obscénités, et non les idées voluptueuses gazées avec art.



Il vaut mieux éviter toute licence. Mais lorsqu'il s'agit uniquement de savoir si un auteur a franchi les bornes permises, à défaut de règles précises et de limites clairement posées, on peut invoquer des exemples, surtout s'ils sont empruntés à des auteurs qu'on n'oserait pas taxer d'immoralité.

Ouvrez donc les OEuvres de Bernis; lisez ses pièces intitulées *le Soir*, *le Matin*, *la Nuit* (pièces pour lesquelles je n'affirme pas qu'il ait été nommé cardinal, mais enfin qui ne l'ont pas empêché de l'être presque aussitôt après leur première édition), et voyez si, dans les chansons de Béranger, il y a rien d'approchant, rien de comparable aux *gaîtés* qui se font remarquer dans les chansons de l'un des princes de l'église romaine!

Le duc de Nivernais, homme d'esprit, homme de cour, l'un des plus grands seigneurs de l'ancien régime, a-t-il eu à rougir de sa *Gentille boulangère* et de *ses petits pains au lait*? Et pourtant cette chanson fut faite pour une tête couronnée!

Et cette autre chanson si connue de la ville et de la cour : *J'ai vu Lise hier au soir*!

Enfin, je pourrais aller chercher des exemples encore plus haut, et citer le spirituel auteur du couplet qui commence par ce vers....., resté dans toutes les vieilles mémoires. Si je ne nomme point cet auteur, ce n'est pas que je craigne de le com-

promettre : il ne court aucun risque ; la prescription est acquise depuis long-temps, et certes les gens du roi ne le poursuivraient pas !

Qui donc a inspiré ces chansons à leurs illustres auteurs, si ce n'est la gaité, la grande liberté attachée à ce genre léger de composition ?

La chanson de Henri IV peut être encore alléguée pour exemple. *Vive Henri IV, vive ce roi vaillant*, est sans doute et sera toujours un cri national ; mais ce qui suit : *Ce diable à quatre a le triple talent de boire, de battre, et d'être un vert galant*, qu'est-ce autre chose, je vous le demande, si ce n'est le triple éloge de l'ivrognerie, de la violence et du libertinage, autrement dit de l'adultère, puisque le bon roi était marié ?

Voilà cependant ce qu'on chante avec passion, avec plaisir : on n'y trouve aucun mal, parce que l'on n'y voit que de la saillie et de la gaité.

En un mot, ce qui fait passer ces chansons, c'est que ce sont des chansons. Telle pensée, telle phrase, tel mot, seraient répréhensibles ailleurs, qui doivent trouver grace dans un couplet, dans un refrain, ou même dans une églogue : témoin celle que l'on fait traduire aux écoliers de troisième dans tous les collèges, et même dans ceux des jésuites :

*Formosum pastor Corydon ardebat Alexin  
Delicias domini !*

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point , messieurs ; je n'examinerai pas si M. Béranger n'eût pas mieux fait pour sa propre gloire, et pour rendre encore plus générale la vogue de son recueil, d'en retrancher quelques pièces un peu libres. Il suffit, pour la cause, qu'elles n'aient rien d'obscène ; et je réduis pour vous la question à ce seul point : Quel est celui d'entre vous qui, s'il n'a point fait de chansons, n'en ait pas du moins entendu de pareilles, sans y croire sa pudeur intéressée ?

Je m'estime heureux, au surplus, de ce que le ministère public ayant cru lui-même devoir désertier cette partie de l'accusation, je suis dispensé d'y insister plus long-temps.

Je terminerai seulement par une réflexion : la Cour a rejeté le moyen de prescription ; mais si le point de droit m'a été enlevé par l'arrêt, le fait me reste ; et dans une accusation où vous êtes, avant tout, appelés à apprécier l'*intention* ; dans un procès où vous avez à juger une édition nouvelle, vous n'oublierez pas que le silence du ministère public, si vigilant de son naturel, surtout dans ce qui a rapport à la presse, a dû être pris pour une approbation ; et vous vous demanderez si cet acquiescement de l'autorité n'était pas de nature à persuader à l'auteur que ce qui n'était pas punissable en 1815 ne devait pas, à plus

forte raison, l'être en 1821, quand des mesures rigoureuses ont déjà disparu de notre législation.

J'aborde le second chef d'accusation : il est plus grave encore que le premier. Si l'on en croit l'accusation, M. Béranger aurait outragé Dieu lui-même !

C'est une étrange manie que celle des hommes qui prétendent se constituer les vengeurs de la Divinité !

Les anciens, qui n'avaient pas le bonheur de connaître le vrai Dieu, avaient, dans leur philosophie mondaine, une maxime plus sage à mon avis : ils pensaient qu'il faut laisser aux dieux le soin de se venger eux-mêmes : *Deorum injurias Diis curæ esse*. Maxime que les lois romaines ont adoptée, en décidant que le parjure a assez de Dieu pour vengeur : *Jurisjurandi contempta religio satis Deum habet ultorem*. L. 2, C. de Jurejur.

En effet, ces sortes d'actions ne servent ordinairement que de masque aux passions haineuses : les hommes se laissent aller trop aisément à l'idée que leur Dieu ressent toutes les passions dont ils sont animés ; qu'il peut être, comme eux, vindicatif, envieux, colère, et surtout exterminateur.

Telle était la théologie du paganisme. C'est là que l'on voit des dieux menteurs, ivrognes, incestueux, adultères ; mais dans le christianisme,

mais dans la religion d'un Dieu qui, loin de venger ses offenses, est mort pour racheter les nôtres ; ah , messieurs ! quel renversement d'idées que de supposer qu'on peut lui être agréable par des procès intentés en son nom !

Notre divine religion est pleine de douceur , de miséricorde et de bonté ; ses plus illustres apôtres ont été en même temps les plus humains , les plus charitables , les plus indulgens envers leurs semblables.

Mais en rendant un éclatant hommage de respect , de déférence et d'amour aux vénérables pasteurs qui se montrent animés du véritable esprit de la tolérance évangélique , reconnaissons aussi qu'on a vu trop souvent de mauvais prêtres affecter avec audace de s'identifier avec la Divinité. Quiconque les heurtait , ils le représentaient aussitôt comme s'attaquant à Dieu même , et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on les a signalés en disant de l'un d'eux :

Qui n'estime Cotin , ne peut aimer le roi ;  
Et n'a , selon Cotin , ni Dieu , ni foi , ni loi.

Ah ! que l'immortel Molière les a bien dépeints , lorsqu'il a dit des faux dévots , qu'ils sont :

.... Prompts , vindicatifs , sans foi , pleins d'artifices ;  
*Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment  
Des intérêts du ciel leur fier ressentiment.*

tandis qu'au contraire les vrais dévots, ceux-là qu'il faut suivre à la trace, sont toujours disposés à l'indulgence,

Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême,  
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Toutes ces réflexions ont été présentes à la pensée de ceux qui nous ont donné la législation actuelle sur la presse.

La loi du 17 mai n'a pas voulu venger les hommes mais les choses.

Assurément il faut avoir une religion. J'ai la mienne, c'est celle de mes pères : j'en connais les devoirs et les principes ; j'y demeurerai fidèle jusqu'au tombeau. Mais quelque bon catholique que l'on soit, cela ne dispense pas de juger les autres avec cette indulgence que l'on doit à ses frères.... C'est ce qu'a voulu la loi du 17 mai, faite par des hommes qui tous avaient des mœurs et de la religion, mais qui n'ont pas voulu qu'on trouvât dans leur loi un moyen de persécution contre leurs semblables.

Aussi cette loi ne punit pas ceux qui attaquent ou révoquent en doute une croyance particulière des pratiques qu'il est d'ailleurs bon de respecter ; mais ceux qui offensent *la morale publique et la morale religieuse*, deux généralités qui couvrent la terre et qui la régissent.

La morale publique n'est pas la morale parti-



culière de certains hommes, de certaines classes, de certains intérêts ; c'est cette raison supérieure qui nous éclaire sur le juste et sur l'injuste ; c'est cette voix qui n'est que le cri de la bonne conscience ; ces vérités éternelles, immuables, indélabiles, que Dieu a gravées dans le cœur de tous les hommes ; qui, dans tous les temps, comme dans tous les pays, servent à régler leur conduite et à la diriger vers le bien ; qui prescrivent la fidélité dans les engagements, le respect de tous les devoirs, et constituent, à proprement parler, le droit naturel.

Mettez même dans une chanson qu'on peut voler le bien d'autrui, qu'on peut être fourbe dans les affaires publiques ou particulières, ce sera un outrage à la morale publique, parce que professer de telles maximes, c'est attaquer la société dans son essence, comme un coup de poignard attaque la vie dans sa source.

La morale religieuse n'est pas non plus la morale de telle ou telle secte. Ce n'est pas plus celle de l'Alcoran que celle des rabbins ; celle des catholiques, que celle des luthériens, des calvinistes ou des anglicans. C'est cette idée si vaste, si consolante, si bien comprise de tous les peuples de la terre, qu'il est un Dieu souverain, créateur de toutes choses ; cette confiance qui n'a pu nous être inspirée que de Dieu même, que notre ame



est immortelle, et qu'il est une autre vie où chacun recevra la récompense ou la punition de ses bonnes ou mauvaises actions.

Telle est, messieurs, la morale religieuse qu'on ne peut pas outrager sans encourir les peines établies par la loi dont je développe en ce moment l'esprit.

Voilà notre loi actuelle telle qu'elle a été conçue et portée. Vous vous rappelez qu'on voulait y introduire les mots *religion chrétienne*, afin de faire un délit spécial des offenses dirigées contre cette religion. Mais cet amendement, présenté par des hommes d'ailleurs très respectables, fut combattu avec force, principalement par M. le garde des sceaux, et rejeté comme pouvant rallumer des querelles de religion entre les diverses sectes; tandis que toutes sont d'accord sur ce qui regarde la *morale publique et religieuse* en général; toutes sont unanimes pour condamner *l'athéisme et l'immoralité*.

La preuve la plus évidente que, dans l'état actuel de la législation sur la presse, les offenses à *la religion chrétienne* ou à *la personne de ses ministres* ne sont pas au rang des délits qu'elle a entendu réprimer, se trouve dans le projet de loi qui vient d'être présenté aux chambres comme un acte *additionnel* <sup>1</sup> aux lois existantes.

<sup>1</sup> Expression de M. le garde des sceaux.

Il y est dit, art. 1<sup>er</sup> : « Quiconque aura *outragé* « ou *tourné en dérision* la religion de l'état sera « puni, etc. etc. »

Art. 6. « L'outrage fait publiquement, d'une « manière quelconque, à un ministre de la religion « de l'état... etc. etc. »

Ainsi trois innovations notables sont proposées :

1<sup>o</sup> On ne punira plus seulement l'outrage à la morale religieuse en général, mais encore l'outrage envers la religion de l'état en particulier.

2<sup>o</sup> On punira non seulement ceux qui auront *outragé* la religion de l'État, mais encore ceux qui l'auront *ournée en dérision*.

3<sup>o</sup> Enfin on punira aussi ceux qui, sans avoir outragé ni la morale religieuse, ni la religion de l'état, auront cependant outragé quelqu'un de ses ministres.

Voilà le projet !...

Que ce projet passe, qu'il soit converti en loi, chacun se tiendra pour averti. On saura qu'il ne faut pas seulement craindre d'offenser Dieu, mais encore tel ou tel culte ; que la dérision est punie aussi bien que l'outrage, et qu'enfin il ne suffit pas de respecter la morale, et qu'il faut encore garder son sérieux à l'aspect d'un capucin !...

Et encore ce projet passerait en loi, que je ne puis croire que jamais il eût la puissance de nous empêcher de rire.

Retournons si l'on veut au règne de Louis XIV et de madame de Maintenon. Même à cette époque, on a pu railler les gens d'église, sans encourir le reproche d'impiété; témoin *le Tartufe* et *le Lutrin*.

Dans *le Lutrin*, composé à la demande du premier président de Lamoignon, auquel il fut dédié, combien de vers satiriques, bien autrement mordans que ceux de Béranger!

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots?

On y parle des chanoines qui

S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.

On les appelle de *pieux fainéans* qui

Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu  
A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Et ces chantres eux-mêmes dont *les cabarets sont pleins!* et l'alcôve du prélat! et ces deux vers:

La déesse, en entrant, qui voit la nappe mise,  
Admire un si bel ordre, et reconnaît l'église!

Quoi! tous les chanoines sont des fainéans; les chantres des ivrognes; on insulte des *classes*<sup>1</sup>! Tous les gens d'église sont des gourmands, c'est à la table que l'on reconnaît l'église! Mais ce n'est rien encore, messieurs, en comparaison de ce

<sup>1</sup> Voyez le projet de loi sur ceux qui insulteront *les classes*, à moins qu'on n'ait voulu dire *les castes*...

que dit le vieux Sydrac au chantre, dans le conseil tenu pour aviser aux moyens de replacer le lutrin :

Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,  
Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'église.

Quoi! l'esprit de l'église est d'abîmer tout, si peu qu'on lui résiste, lors même qu'il ne s'agit que d'un lutrin! Et que serait-ce donc, mon Dieu, s'il s'agissait d'un grand pouvoir temporel, de riches dotations, d'une prépondérance politique?

Voilà pourtant, messieurs, des vers qu'on imprimait librement sous Louis XIV; des vers qui furent dédiés au premier président de Lamoignon! Et l'on sait quelle fut la vengeance qu'on tira de l'auteur; il fut enterré dans la Sainte-Chapelle, sous le lutrin qu'il avait chanté!

Espérons donc que, même avec la *loi projetée*, il serait encore permis de signaler les ridicules d'une classe digne, par elle-même, de nos respects et de nos égards, mais dont les individus ne sont pas retranchés de la société, ni dispensés de lui payer le tribut que tout homme doit à ses semblables, quand il se montre injuste ou ridicule.

Prouvons, en tout cas, que sous la *loi actuellement en vigueur* (celle du 17 mai 1819), aucune des chansons arguées ne constitue ce que cette loi a qualifié délit d'outrage à la *morale publique et religieuse*.

Il est quelques chansons dont monsieur l'avocat général n'a parlé que transitoirement, et par manière d'énonciation. Mais j'ai déjà dit que je n'aimais point ces *demi-concessions* : la discussion sur la prescription m'a prouvé leur danger : et puisqu'on n'a pas dit nettement qu'on abandonnait l'accusation sur ce point, je ne dois pas négliger de m'y arrêter.

« Nous ne parlerons pas, a dit monsieur l'avocat général, nous ne parlerons pas de la chanson « *des deux sœurs de charité*, dans laquelle l'auteur, « anéantissant tout principe de morale, soutient « qu'une fille de joie ne mérite pas moins le ciel « par les excès de la débauche qu'une sœur de « charité par ses bonnes œuvres et son dévouement sublime ! »

L'auteur ne soutient rien de pareil : laissez-le lui-même exprimer sa pensée :

Entrez, entrez, ô tendres femmes !  
Répond le portier des élus ;  
La charité remplit vos ames ;  
Mon Dieu n'exige rien de plus.  
*On est admis dans son empire ,*  
*Pourvu qu'on ait séché des pleurs ,*  
Sous la couronne du martyr  
Ou sous des couronnes de fleurs.

Oui, *pourvu qu'on ait séché des pleurs*, pourvu qu'on ait fait du bien à ses semblables, qu'on ait eu pitié du malheur, un pécheur peut espérer

miséricorde. Dieu n'a pas dit qu'il n'y aura que les prudes qui entreront dans le paradis. Une femme, même de mauvaise vie, peut trouver grace devant lui si elle a fait quelque bonne œuvre. Témoin la Madeleine qui n'était pas une fille *très sage*, et à qui cependant Jésus-Christ remit toutes ses fautes en vue d'une seule bonne action. Eh bien ! Béranger n'a pas dit autre chose ; il n'a pas dit ce qu'on lui fait dire contre l'évidence du fait ; il n'a pas dit qu'une *filles de joie* pouvait mériter le ciel *par les excès de la débauche* ; il a seulement dit et très délicatement exprimé, que le mal pouvait être racheté par le bien. Pensée tout-à-fait évangélique <sup>1</sup>.

« Nous ne parlerons pas, a dit encore monsieur l'avocat général, de la chanson intitulée : *les Chantres de paroisse*, où, selon le prévenu, le

<sup>1</sup> On n'avait pas le texte même de l'Écriture pour le citer à l'audience, le voici :

« Et en même temps une femme de la ville, *qui était de mauvaise vie*, ayant su que Jésus était à table chez Simon le Pharisien, y vint avec un vase d'albâtre plein d'huile et de parfum ; et, se tenant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes et les essuyait avec ses cheveux ; elle les baisait et y répandait ce parfum. Ce que le Pharisien qui l'avait invité, considérant, il dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait que celle qui le touche est *une femme de mauvaise vie*. Alors Jésus, prenant la parole (fait ressortir tout ce qu'a de touchant l'humble dévouement de la Madeleine, et il ajoute) : C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

(Évangile selon saint Luc, chap. vii, v. 37 et suiv. Traduction de Sacy.)



« séminaire n'est qu'un hôpital érigé aux enfans  
« trouvés du clergé. »

Vous n'en parlerez pas ; et toutefois vous en parlez, en signalant le trait que vous croyez le plus propre à soulever l'opinion du jury contre l'auteur ; je dois donc entrer dans quelques explications.

Cette chanson est intitulée : *les Chantres de paroisse ou le Concordat de 1817*, ce qui est déjà utile à savoir :

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre.

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Ce qu'on dit des chantres est justifié d'avance par ce qu'en a dit Boileau :

Et de chantres buvans les cabarets sont pleins.

Quant au concordat, il faut considérer qu'il n'a existé qu'en projet ; et que ce projet, présenté aux chambres, a seulement été utile pour prouver que le ministère reconnaissait lui-même qu'il fallait une loi nouvelle pour déroger à la loi organique de 1801. Or, cette loi nouvelle n'a pas encore paru dans le Bulletin.

Ensuite, un concordat, par sa nature, est un acte temporel, un acte de législation et de gouvernement, qu'on peut critiquer ou blâmer, sans



commettre le délit d'*outrage à la morale religieuse* ; car il faut toujours en revenir à la qualification du délit.

Si un concordat était un acte de foi , il n'y en aurait eu qu'un ; et une fois fait , on n'aurait pas pu y porter atteinte ; mais on en a vu plusieurs , qui tous ont varié suivant l'opportunité ou le malheur des temps.

Que n'a-t-on pas dit sur ou plutôt contre le concordat de François I<sup>er</sup>, en prose et en vers ; et plus que tout cela , en oppositions , en résistances , en protestations ! Ouvrez l'histoire , elle vous dira que , par ce concordat , *le roi et le pape s'étaient donné réciproquement ce qui ne leur appartenait ni à l'un ni à l'autre...*

On a donc pu parler du concordat de 1817 avec une entière liberté : M. de Pradt l'a critiqué en quatre volumes qui renferment les faits les plus curieux ; Béranger l'a fait à sa manière qui , pour être moins instructive , n'en est pas moins piquante.

Les séminaires doivent sans doute être envisagés d'une manière plus sérieuse que ne l'a fait notre auteur ; mais un trait satirique contre les personnes n'est pas un outrage à la morale religieuse. N'oublions jamais le texte et l'esprit de la loi.

Quant à ce qu'il dit du concordat sous le rap-

port *financier*, rappelez-vous, messieurs, ce qu'on a dit de tout temps sur les annates, le denier de saint Pierre, et en général sur ce qu'on a appelé les *exactions de la cour de Rome*. C'est une expression consacrée dans tous les canonistes et souvent célébrée dans les appels comme d'abus.

« Nous ne parlerons pas davantage ( vous disait toujours le ministère public ) de plusieurs chansons dirigées contre les missionnaires, chansons tellement virulentes, qu'il ne faut pas s'étonner si, après les avoir lues, ceux qui ne se sentent pas l'esprit d'en faire autant *veulent* au moins lancer des *pétards* aux orateurs d'une religion que la Charte déclare religion de l'état. »

On ne s'attendait guère à voir des *pétards* dans cette affaire, et surtout des pétards alimentés par le *salpêtre électrique des chansons*, suivant une autre expression de monsieur l'avocat général.

Les missionnaires! *Inde iræ* ! les missionnaires dont on ne parle qu'en passant, mais qui, personne n'en doute, ont été l'une des principales causes du procès suscité au sieur Béranger.

Ici revient principalement la *question légale*. Offenser les *missionnaires* est-ce outrager la *morale publique et religieuse* ?

Ils sont, dit-on, les orateurs d'une religion que la Charte déclare religion de l'état. Sans doute ; mais la Charte n'a pas dit *religion dominante* ; nous

n'en sommes pas encore là. Si cela était, ce serait autre chose; car le verbe *dominer* est un verbe très actif, qui veut un régime <sup>1</sup>; c'est un maître auquel il faut des esclaves. Sous l'empire d'une religion qui serait dominante, ses ministres ne tarderaient pas à l'être eux-mêmes; les attaquer serait aussi dangereux que d'attaquer la religion même; mais, je le répète, nous n'en sommes pas encore là...

On voudrait armer le bras séculier en faveur des missionnaires; mais qu'on daigne y réfléchir.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a des *missions*, des *jésuites* et des *missionnaires*! Du temps de la bulle *Unigenitus*, la France en fut couverte; ils poursuivaient les pénitens, le formulaire à la main; ils voulaient forcer les uns à se rétracter, les autres à se confesser; ils ont persécuté tout le monde...

Mais n'ont-ils pas éprouvé alors de contradictions? Combien de relations burlesques de leurs courses, de leurs prédications, de leurs représentations publiques!

Que d'écrits de tout genre dirigés contre eux, contre leurs principes, leurs vues cachées, leur insatiable avarice, leur imperturbable ambition!

N'ont-ils pas fourni à Pascal le sujet d'un livre

<sup>1</sup> A l'accusatif...

immortel où le sel des plaisanteries ajoute à la force des démonstrations?

N'ont-ils pas excité le zèle du parlement par leurs scandaleux refus des sacrements aux fidèles, par l'audace avec laquelle ils entreprenaient sur le pouvoir des évêques et des pasteurs légitimes?

Car ce que voulaient surtout ces prêtres nomades, ces prédicateurs ambulans, c'était d'introduire chez nous l'esprit d'ultramontanisme dont ils étaient possédés : cet esprit destructeur des libertés de l'église gallicane.

Ce qu'ils voulaient alors, ils le tentent encore aujourd'hui; et le temps n'est pas éloigné, peut-être, où les Cours du royaume se verront obligées de reprendre à leur égard l'ancienne jurisprudence des parlemens, et de réprimer leurs entreprises avec la même sévérité.

Béranger n'a-t-il pas bien saisi leur caractère? ne les a-t-il pas fait parler suivant leur génie, lorsqu'il leur fait dire :

Par Ravaillac et Jean Châtel  
Plaçons dans chaque prône,  
Non point le trône sur l'autel  
Mais l'autel sur le trône.

Oui, voilà leur antique esprit, *l'autel sur le trône!* Et par l'autel ils entendent eux-mêmes; ils s'identifient avec Dieu, comme les courtisans se retranchent derrière le despotisme, pour être des

tyrans subalternes : *Et omnia serviliter pro dominatione*. Ces faux prêtres n'argumentent de Dieu que pour lancer la foudre en son nom, de même que les ministres excipent sans cesse de la personne sacrée du roi pour participer de l'inviolabilité qui n'appartient qu'à lui seul.

Béranger est donc justifié d'avoir parlé contre les entreprises des missionnaires. Il l'est, en droit, par le texte de la loi, qui, en défendant d'outrager la morale religieuse, n'a pas défendu d'attaquer l'intolérance. Il va l'être encore en fait par l'opinion qu'a émise sur la conduite des missionnaires un homme dont on doit également respecter le talent et le caractère, un homme qu'on ne rangera point parmi les novateurs, et dont les doctrines politiques sont loin d'être révolutionnaires, car c'est peut-être la tête la plus noblement féodale qui soit dans le monde entier. M. de Montlozier, dans son *livre de la Monarchie française en 1821*, s'exprime en ces termes (pag. 136 et suivantes) :

« Je pourrais citer en confirmation les mouvemens fâcheux qu'ont causés les missions dans quelques parties de la France. . . . .  
 . . . . .

« Je ne veux pas mettre sûrement la justice sur la même ligne que la religion. Cependant on doit convenir qu'elle est chère aussi aux citoyens, et

qu'elle a une grande part à leur vénération. J'en dirai presque autant de la médecine; elle a sans doute, comme la religion, ses incroyables; pendant long-temps elle a eu comme elle ses moqueries : toutefois elle est également un objet de respect, souvent de superstition.

« Qu'on suppose actuellement que, par un mouvement ardent d'humanité, les juges à l'effet de prévenir les différens, les médecins à l'effet de prévenir les maladies, frappent, de je ne sais quelle manière, les citoyens de terreur, pour les amener à venir, bon gré mal gré, recevoir leurs ordonnances ou leurs arrêts; ce sera certainement un singulier spectacle que celui de cette foule de médecins et de magistrats *se trémoussant de toute leur force* à l'effet de tout purger et de tout juger. Dans quelques cas, il me paraît probable que la peur de sa ruine, celle de la fièvre ou de la mort subite, parviendront à obtenir une soumission entière; dans d'autres, il pourra arriver que des citoyens aient de l'humeur : c'est tout simple. Quand je vois une multitude de prêtres se mettre de même en campagne, à l'effet, *bon gré mal gré, de confesser tout un pays*, je m'attends aux mêmes impressions et aux mêmes effets. On répond alors : Que faire? Il me semble que la règle est tracée. Dans la situation actuelle des choses, le médecin veut bien attendre qu'on l'appelle; le magistrat



nous attend de même à son tribunal ; que le prêtre veuille bien nous attendre de même, soit dans ses temples, soit au tribunal de la pénitence. Si nous voulons demeurer libres dans la disposition de nos affaires, ainsi que dans celle de notre santé, nous le voulons encore plus dans la disposition de notre conscience.

« Le gouvernement ne paraît pas partager tout-à-fait ces vues ; il paraît croire que la morale dans un État est une chose qui se fait et qui se fait par le prêtre, et que la révolution ayant tout-à-fait détruit la morale dans l'état, il faut augmenter l'action du prêtre. J'ai peur qu'il ne se trompe, et que le gouvernement et le prêtre ne se détournent ainsi de leur voie. »

Des *Missionnaires* passons aux *Capucins*.

On a mal parlé des capucins ! C'est une *impiété* ! un *sacrilège inouï* ! vous a dit monsieur l'avocat général. Eh ! mon Dieu, si l'on avait profané le lieu saint, si l'on avait outragé le dogme même, quelles autres qualifications eût-on employées ? — Que, dans l'élan d'un beau zèle et avec le talent qui le distingue, le ministère public ait cru devoir faire l'éloge de ces ex-religieux, soit : je ne prétends pas en faire la satire. Mais qu'est-ce aujourd'hui que des capucins ? Supprimés par une loi, ont-ils été rétablis par une autre ? — Non pas, que je sache.



Ils auront reparu de fait, je le veux ; de fait quelques individus en auront repris l'ancien costume, de fait on aura pu le trouver extraordinaire, en rire et les plaisanter; c'est fort mal sans doute; je le répète, je n'approuve point ces attaques; mais railler des hommes habillés en capucins, est-ce *outrager la morale religieuse, dans le sens de la loi du 17 mai 1819?* — Encore une fois non.

Mais il y a dans la chanson un couplet qui peut avoir pour effet de diminuer la *ferveur* des soldats français, et les détourner d'aller à la messe....

La ferveur des soldats français est connue....; et certes l'auteur est bien loin d'avoir voulu les détourner d'aller à l'office; il dit au contraire dans l'une de ses chansons :

A son gré, que chacun professe  
Le culte de sa déité.  
Qu'on puisse aller *même à la messe*,  
Ainsi le veut la liberté.

Ce n'est pas Béranger qu'on accusera d'intolérance <sup>1</sup>, il ne s'est point fait *convertisseur*; et s'il fallait le juger en cette qualité, il ne serait pas plus coupable aux yeux de la loi, que ne le paraissent les prêtres catholiques qui, par leurs efforts, par-

<sup>1</sup> L'intolérance est fille des faux dieux.

(*Chanson nouvelle de Béranger.*)

viennent quelquefois à convertir un juif ou à ramener un protestant.

Au surplus, ce qu'il y a de très piquant, c'est que cette chanson des *Capucins* a été chantée, pour la première fois, en présence de monsieur le ministre actuel de la police, qui en a ri de meilleur cœur que ne rient ordinairement les ministres, et qui n'y a rien vu que de très innocent.

J'arrive à une dernière chanson, à laquelle monsieur l'avocat général a attaché plus de gravité qu'à toutes les autres : c'est celle qui a pour titre : *Le Bon Dieu*, et dont le refrain dit :

*Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte ,  
Je veux que le d. . . . m'emporte.*

Ici, messieurs les jurés, on a cru devoir faire intervenir un pompeux éloge de la religion, et vanter son heureuse influence sur le sort des états.... J'avoue que si telle était la question à résoudre, je ne serais pas l'adversaire du ministère public. La religion est le besoin de tous ; les malheureux en sentent mieux encore que d'autres la nécessité ; et ceux qui n'ont plus de place prient Dieu avec autant de ferveur que ceux qui en sont pourvus. Si la religion était outragée, je dirais aussi : Malheur à ceux qui l'outragent ! mais je dis en même temps : Malheur à ceux qui la dénaturent ! Malheur à ceux qui veulent n'en faire

qu'un objet de lucre, et n'en parlent que par spéculation ; qui mettent la vengeance personnelle à la place de la charité ; et traitent avec une rigueur inexorable ce que Dieu lui-même excuserait avec bonté.

Certes, je l'avouerai, le refrain est un peu léger ; mais peut-on dire qu'il ait été composé dans l'intention *d'apostropher Dieu lui-même*, et de l'outrager ? Cette idée, *Si c'est par moi, etc.* (en un mot le refrain de la chanson), serait déplacée partout ailleurs ; j'irai même jusqu'à dire que l'on n'aurait pas dû céder à ce que l'expression paraissait avoir d'original. Mais je crois aussi que l'auteur n'y a vu qu'une opposition piquante, un contraste singulier ; et qu'il n'a jamais eu la coupable pensée d'attaquer la Divinité et de s'en jouer <sup>1</sup>.

Il ne faut pas méconnaître le privilège de la poésie, ni lui contester le parti qu'elle a pu tirer d'un fait que nous trouvons consigné dans les livres saints.

Tout peut arriver quand Dieu le veut ou le permet.

*Iterum assumpsit Jesum diabolus in montem excelsum valde, et ostendit ei omnia regna mundi, et*

<sup>1</sup> On trouve ce même refrain dans une des pièces qui se jouaient à Paris du temps de Louis XII, sous le titre de *Mystères*, sur le théâtre des confrères de la passion.

*gloriam eorum , et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me* <sup>1</sup>.

Voilà l'histoire sainte : qu'en a fait la poésie ? Milton, ce génie sombre et sublime, a consacré les chants de son *Paradis perdu* à décrire la guerre impie de Satan contre la Divinité. Il nous rend présents aux conseils de l'ange des ténèbres ; on entend les harangues des démons ; la lutte se prolonge, il balance long-temps les forces et la résistance !... A-t-on jamais pensé à taxer Milton d'impiété, parce qu'il avait mis l'esprit infernal aux prises avec la Divinité ?

Le même poète, dans son *Paradis reconquis*, nous représente le démon emportant Jésus-Christ tantôt sur le faite du temple, et tantôt sur une haute montagne, d'où ils découvrent tous les peuples de la terre.

Satan lui montre les Bretons à demi subjugués, et ne conservant plus qu'une ombre de leur antique liberté ; la Gaule désarmée ; la Germanie dans les ténèbres ; l'Italie encore fumante du sang de ses citoyens, répandu par les empereurs à la faveur des discordes civiles ; la Grèce se débattant avec ses chaînes et souffrant impatiemment le joug

<sup>1</sup> « Le diable prit Jésus une seconde fois et le transporta sur une montagne très élevée, d'où il lui montra tous les royaumes de la terre, et la gloire qui les environne ; et il lui dit : Je vous donnerai tout cela, si, tombant à mes pieds, vous consentez à m'adorer. » (Évangile selon saint Matthieu. Chap. iv, v. 8 et 9.)

de la conquête ; les Parthes faisant effort du côté de l'Asie ; les Scythes , qui déjà rassemblent leurs nombreux bataillons , et menacent d'envahir les rives du Bosphore !... et dans son propre pays , les proconsuls de Rome ! Hérode , qui pour atteindre un seul enfant ,... les a tous voués à la mort ; et Pilate , fonctionnaire pusillanime , qui bientôt laissera répandre le sang innocent et qui s'en lavera les mains !...

Certes , en voyant le monde ainsi gouverné , Jésus aurait bien pu s'écrier que ce n'était point par lui ni par son père que les peuples étaient gouvernés *de la sorte*.

Le tort de Béranger est de l'avoir dit sur un ton qui n'était pas sérieux ; mais c'était dans une *chanson*... Vous l'excuserez donc ; vous ne verrez pas dans l'expression dont il s'est servi une interprétation contre laquelle il proteste , une offense qui n'a jamais été dans sa pensée.

Connaissez mieux son cœur , et vous rendrez plus de justice à ses principes. Quand on attaque un auteur sur ce qu'il a écrit , il ne faut pas prendre un passage isolé de ses œuvres ; il faut chercher sa doctrine dans tout son livre. Or , voici comment s'exprime Béranger , cet homme qui veut insulter directement à Dieu ! Cet athée , apparemment , car quel homme , croyant en Dieu , voudrait ce pendant l'outrager ?

Dans *le Dieu des bonnes gens* il célèbre l'existence de Dieu :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,  
Pauvre et content, sans lui demander rien...

(M. Dupin lit cette pièce en entier: la grandeur des idées, la richesse de la poésie, et l'espèce d'enthousiasme qui soutient cette lecture, ravissent les auditeurs. Le respect seul peut empêcher les applaudissemens d'éclater.)

Dieu est miséricordieux :

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère :  
S'il créa tout, à tout il sert d'appui.

Il est juste :

Dieu qui punit le tyran et l'esclave,  
Veut te voir libre, et libre pour toujours.

Béranger croit à l'immortalité de l'ame :

Ah ! sans regret, mon ame, partez vite ;  
En souriant, remontez vers les cieux.

.....

N'attendez plus, partez, mon ame,  
Doux rayons de l'astre éternel.

..... Passez. ....

Au sein d'un Dieu tout paternel.

Ce Dieu pardonne les offenses; il pardonne à la gaité :

Dire au ciel : Je me fie,  
Mon père, à ta bonté;  
De ma philosophie  
Pardonne la gaité.



Que ma saison dernière  
Soit encore un printemps.  
Eh ! gai ! c'est la prière  
Du bon Roger Bontemps.

Enfin il est une vie éternelle :

Lèvez les yeux vers ce monde invisible,  
Où pour toujours nous nous réunissons !

Voilà, messieurs, *l'impie* que je défends ! voilà  
ce *mandataire de l'incrédulité* ! On trouve dans ses  
vers le symbole de notre croyance tout entier.  
Et si dans d'autres couplets il dit, avec cette  
gaîté de nos pères, qui reste encore permise à  
leurs enfans :

Tant qu'on le pourra, larirette,  
On se damnera larira,

il ne faut pas prendre cela au sérieux ; c'est le  
propre de la chanson : elle admet,

Qu'au doux bruit des verres ,  
D'un dessert friand ,  
On chante et l'on dise  
Quelque gaillardise  
Qui nous scandalise  
En nous égayant.

Mais il est temps d'arriver au troisième chef  
d'accusation : *Le délit d'offense à la personne du  
roi.*

En abordant cette nouvelle question, remar-  
quons d'abord, messieurs, que ce qui est dit des  
rois en général ne peut pas donner matière à



procès. Il faut que l'écrit attaque *la personne* même du monarque; que le trait qui lui est lancé soit direct, et qu'il soit de nature à constituer une *offense*.

Une offense! que dis-je! dans la haute région où ils sont placés, les rois devraient-ils se tenir offensés par des chansons? Et ne conviendrait-il pas mieux à leur auguste caractère d'imiter ces triomphateurs romains qui, contents de monter au Capitole, souffraient, sans se plaindre, les refrains, souvent trop véridiques, des soldats qui marchaient à côté de leur char?

Les ministres rendent-ils véritablement service au prince en faisant intenter sous son nom de pareils procès?

Un roi d'Angleterre, voyant pendre quelques garnemens, demanda ce qu'ils avaient fait? — Ce qu'ils ont fait, sire, ils ont fait des vers contre vos ministres! — Les maladroits! dit le monarque, que n'en faisaient-ils contre moi! on ne leur eût rien dit.

Nos ministres paraissent agir autrement. Chansonnés qu'ils ont été, ils ont l'air de faire le sacrifice de leur propre injure, mais ils veulent venger le roi (de la même manière que les missionnaires et les capucins veulent venger Dieu). En conséquence, procès pour offense à la personne du roi!

Quel étrange système que celui de ces ministres ! vouloir à chaque instant que le roi ait été insulté ! On ne peut leur adresser un seul reproche qu'aussitôt ils ne vous accusent de manquer à la majesté royale ! La nation elle-même est obligée d'entrer en explication avec eux ! et lorsque ses représentans ont élevé vers le trône une voix noble et courageuse <sup>1</sup>, ces généreux organes des sentimens nationaux se voient réduits à l'étrange nécessité d'avoir à repousser de fâcheuses interprétations !

En Russie, en Angleterre, en Prusse, se plaint-on ainsi qu'à chaque instant le souverain ait été offensé ? Dans les cent jours, qui ont paru si longs qu'on les a appelés le siècle des cent jours, avons-nous vu un seul procès de ce genre ? Et pourtant c'était *un usurpateur qui, sur la foi de son armée, était venu se jeter au milieu d'un peuple resté fidèle !* Pendant tout ce temps nous n'avons pas vu un seul royaliste mis en jugement pour cris séditieux, ou pour offense à la personne du maître ! Et depuis que le roi, objet de nos respects, est *rendu à l'amour de ses peuples*, on ne voit, au civil comme au criminel, que des procès où le nom du roi est prononcé ! C'est l'ouvrage

<sup>1</sup> L'avocat fait allusion ici à l'adresse vigoureuse présentée au roi par la Chambre des députés, en décembre 1821.

imprudent des ministres. Non, ce n'est pas le roi qui veut tous ces procès. S'il en était instruit, *s'il savait* qu'on plaide aujourd'hui pour lui en réparation d'offense, il dirait, avec la même grandeur d'âme que cet empereur romain dont on avait brisé la statue (empereur que je ne nomme pas dans la crainte de prendre encore Titus pour Néron<sup>1</sup>), *je ne me sens point blessé*.

Mais n'allons pas chercher des leçons ailleurs que dans notre propre histoire; elle nous offre des exemples de tous les genres d'héroïsme : interrogeons la vie de Louis XII. — « Les courtisans déprimaient Louis XII; s'efforçant de faire passer sa vigilance et son économie pour une petitesse d'esprit et une avarice sordide, ils ne se donnèrent pas même la peine de cacher leurs sentimens. — Ne pouvant le faire changer par leurs plaintes, ils firent usage du ridicule, arme toujours puissante sur l'esprit de la nation. Après cette dangereuse maladie qui avait menacé les jours de Louis et qui avait causé des alarmes si vives, une tristesse si profonde à tous les vrais Français, des comédiens osèrent le produire sur la scène, pâle et défiguré, la tête enveloppée de serviettes, et entouré de médecins qui consultaient entre eux sur

<sup>1</sup> Allusion au plaidoyer pour M. Bavoux, dans lequel M. Dupin, improvisant sa réplique, avait attribué à Titus le *vellem nescere litteras* de Néron.

la nature de son mal. S'étant accordés à lui faire avaler de *l'or potable*, le malade se redressait sur ses pieds, et paraissait ne plus sentir d'autre infirmité qu'une soif ardente. Informé du succès de cette farce, Louis dit froidement : *J'aime beaucoup mieux faire rire les courtisans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple de mes profusions.* — On l'exhortait à punir des comédiens insolens : *Non*, dit-il, LAISSONS-LES SE DIVERTIR, *pourvu qu'ils respectent l'honneur des dames* <sup>1</sup>. »

Quand il s'agit de venger un roi, il faudrait avant tout examiner ce qui est convenable; *quid deceat, quid non*. Si l'on avait poursuivi les comédiens de Louis XII, il y aurait eu aussi un grand procès; et, à la place de ce que je viens de vous lire, nous trouverions dans nos archives un arrêt qui aurait condamné les plaisans à la prison, ou même à la roue (car alors les peines étaient arbitraires). Ce serait un acte de sévérité, mérité peut-être; mais ce ne serait pas un acte de cette ineffable bonté qui a mérité à Louis XII le nom de *père du peuple*.

Pour nous, examinons, puisque nous y sommes réduits, ces fameux couplets où l'on prétend trouver *une offense à la personne du roi*.

<sup>1</sup> Continuation de Velly, édition de 1771. In-4°, tome XI, page 534.

Dans la chanson *du Bon Dieu*, se trouve le couplet suivant :

Que font ces nains si bien parés,  
Sur des trônes à clous dorés ?  
Le front huilé, l'humeur altière,  
Ces chefs de votre fourmilière  
Disent que j'ai béni leurs droits,  
Et que *par ma grace* ils sont rois.  
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,  
Je veux, mes enfans, etc.

L'auteur parle ici des rois en général, ainsi rien de personnel.

*Ces nains* ; par rapport à Dieu, rien n'est grand.

*Trônes à clous dorés !* Un homme qui ne méprisait point la majesté royale disait : « Qu'est-ce qu'un trône ? *Quatre planches de sapin recouvertes de velours et garnies de clous dorés.* »

*Le front huilé* serait une allusion au sacre, et ne pourrait s'appliquer au roi qui n'a point encore été sacré.

*Disent que j'ai béni leurs droits.* — Allégation de la question politique dite *du droit divin* ; question long-temps débattue et que nous n'avons point à résoudre ici.

*Par ma grace* : c'est là, dit-on, une satire de la formule qui précède tous les actes de nos rois. — La réponse est simple. Critiquer la formule des *actes du gouvernement* n'est point *offenser la personne du roi*. Et même autrefois, où le roi n'était

pas aussi nettement qu'aujourd'hui distingué de son gouvernement, voici un couplet qui prouve qu'on pouvait sans crime transporter cette formule dans une parodie :

Louis, *par la grace de Dieu*,  
A tous les Français en tout lieu,  
Savoir faisons, par ces présentes,  
Que nous nommons lettres-patentes,  
Que notre amé le sieur Turgot,  
Va raisonner tout comme un sot.

M. Turgot ne s'en est pas ému, et le couplet, loin de nuire à la réputation du ministre, est resté pour attester sa tolérance et sa générosité.

La seconde chanson où l'on veut voir une offense à la personne du roi est celle qui a pour titre *l'Enrhumé*. Le sixième couplet est ainsi conçu :

Mais la Charte encor nous défend ;  
Du roi c'est l'immortel enfant ;  
Il l'aime, *on le présume*.  
.....  
.....  
Amis, c'est là,  
Oui, c'est cela,  
C'est cela qui m'enrhume.

On le présume ! *doute injurieux*, porte le réquisitoire, doute fortifié par les deux lignes de points qui suivent, et qui n'ont évidemment pour but que de fixer l'attention sur ces mots *on le présume* !

Répondons : ce couplet est le sixième ; il faut



donc voir ce que portent les cinq premiers. Or, ils sont consacrés à signaler toutes les atteintes que les *ministres*<sup>1</sup>, secondés par les *ventrus*, ont portées à nos libertés publiques.

Ce n'est qu'après cet exposé de notre situation qu'il ajoute : *mais la Charte encore nous défend*. Oui, certes, elle nous défend : *du roi c'est l'immortel enfant* ; elle nous défendra donc long-temps, puisqu'elle est immortelle.

Mais c'est ici que nous arrivons au doute : il l'aime ; on le *présume* : pourquoi dire seulement, on le *présume* ?

Eh ! messieurs, n'accorderez-vous rien à la difficulté de la rime. Tous les couplets finissent par ces mots : *c'est là ce qui m'enrhume*. Si l'auteur, au lieu de dire, *il l'aime*, on le *présume*, eût dit, *il l'aime*, *j'en suis sûr* ; cela n'aurait rimé à rien.

On veut incriminer le texte par les points.... Cela me rappelle le procès de M. Bavoux, où l'on incriminait les *ratures illisibles* de son manuscrit.

Tant que vous ne m'expliquerez pas pourquoi ces deux lignes de points, a dit monsieur l'avocat général, jamais je ne croirai que l'intention de l'auteur ait été innocente.

<sup>1</sup> L'auteur a même poussé la franchise jusqu'à désigner plusieurs d'entre eux par les initiales de leurs noms. Sur six ministres, il n'est pas difficile de deviner.



Eh bien ! croyez-le tant que vous voudrez ; mais il n'en est pas moins vrai que vous croirez sans savoir : or sans savoir peut-on accuser ?

Je veux bien essayer cependant d'expliquer ces deux lignes de points. Je vais interpréter à mon tour ; je vais faire le poète : mes vers seront mauvais , je le pense ; mais on m'excusera si je les montre aux gens. Je suppose donc qu'après ces mots :

*Il l'aime , on le présume ,*

l'auteur ait ainsi rempli la lacune :

Que dis-je ? moi , j'en suis certain ;  
Mais les *ultras* n'en croiront rien.

On lui aura ensuite fait observer que cette dénomination d'*ultras* est une qualification de parti ; il aura supprimé les deux vers , et les aura remplacés par des points . . . Voilà une explication ! Cent autres interprétations sont possibles dans le sens de l'accusation ; mais aucune ne peut être admise , parce que toutes seraient divinatoires , et qu'on n'accuse pas par induction ni par supposition.

Enfin , messieurs , concevez-vous qu'on ait vu une offense à la personne du roi dans le dernier couplet de la chanson intitulée : *la Cocarde blanche* ?

*M. Marchangy* : Je n'en ai pas parlé.

*M. Dupin*. Raison de plus pour que j'en parle ,

moi; elle est dans l'accusation, et je veux prouver tout le tort qu'on a eu de l'y comprendre.

Enfin, pour sa clémence extrême,  
Buvons au plus grand des Henris,  
A ce roi qui sut, par lui-même,  
Conquérir son trône et Paris.

Il y a ici offense au roi; mais c'est de la part de l'accusation qui, dans l'éloge de Henri IV, a eu l'inconvenance de voir une offense à la personne de Louis XVIII.

*Le Prince de Navarre*, dans la chanson qui porte ce nom, est un prince imaginaire; on lui dit : *Faites-nous des sabots* plutôt que de monter sur le trône et de gouverner de travers. Cette chanson n'offre rien d'offensant puisqu'elle n'a rien de personnel. Elle consacre un fait historique, ce fait que Mathurin Bruneau n'était qu'un sot, qui dans sa démenche voulait se faire passer pour un descendant de la maison de Bourbon.

J'arrive au dernier chef d'accusation.

On le fonde sur une seule chanson, *le Vieux Drapeau* : « Cette chanson, dit l'auteur en tête du « premier couplet, cette chanson n'exprime que « le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte « constitutionnelle placée sous la sauvegarde du « drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. « Le même vœu a été exprimé à la tribune par « plusieurs députés, et entre autres par M. le gé-

« néral Foy, dans une improvisation aussi noble  
« qu'énergique. »

En effet on se rappelle qu'à la séance du 7 février 1821, cet orateur guerrier, qu'animaient alors comme toujours le patriotisme et la gloire, s'est écrié... : « Mais si jamais, dans sa profonde sagesse, « le roi revenait sur sa détermination première; si « l'auguste auteur de la Charte rétablissait le signe « que nous avons porté pendant un quart de siècle, « assurément, messieurs, ce ne seraient pas les « ombres de Philippe-Auguste et de Henri IV qui « s'indigneraient dans leurs tombeaux, de voir les « fleurs de lis de Bouvines et d'Ivry sur le dra- « peau d'Austerlitz. »

Voilà certainement une idée grande, noblement exprimée, et qu'il appartenait à un général français d'émettre avec cette chaleur d'âme qui caractérise la véritable éloquence. C'est cette même idée que le poète a ressaisie, et qu'il a reproduite dans les strophes consacrées au *vieux Drapeau*.

Il a voulu, comme le général Foy, proposer l'alliance du passé avec le présent. La preuve, c'est qu'il dit :

Rendons-lui le coq des Gaulois.

Certes ce n'est point là l'aigle de l'empire, d'autant mieux qu'il dit un peu plus haut que

Cet aigle est resté dans la poudre.

Mais, dit monsieur l'avocat général, ce coq est celui *de la république*. La république a pu le prendre en effet; mais M. Marchangy est trop versé dans *les antiquités gauloises*, pour ignorer que, longtemps avant qu'il fût question de république, le coq figurait dans les emblèmes de la nation française. Le *coq des Gaulois* ne signifie donc pas le *coq des républicains*<sup>1</sup>.

Qu'a voulu l'auteur? marier deux époques, confondre des souvenirs, unir les Francs et les Gaulois, et non pas armer la république contre la monarchie.

J'en trouve la preuve dans ce qu'il dit avec tant de verve dans une autre chanson, ayant précisément pour titre : *les Francs et les Gaulois* :

Gai, gai, serrons nos rangs,

Espérance

De la France;

Gai, gai, *serrons nos rangs*,

En avant *Gaulois et Francs*!

*Serrons nos rangs* ne signifie pas fessons la guerre civile. — Mais il dit, en parlant de ce drapeau, *déployons-le*; donc il excite à le déployer actuellement... — Remarquez donc aussi qu'il dit : *déployons-le sur la frontière*: ce n'est donc pas le

<sup>1</sup> C'est de là que Dupaty a pris occasion de dire :

Pris pour un aigle, un coq vous fait mettre en prison.

drapeau de la guerre civile, mais celui de la guerre étrangère.

Monsieur l'avocat général a prétendu qu'il s'agissait des frontières d'Italie et d'Espagne, et que ce funeste drapeau était destiné à *rapporter dans ses plis la guerre, la peste et l'anarchie*. Ce serait bien le cas, j'espère, de faire intervenir ici les couplets qui ont pour titre : *Halte là, ou le danger des interprétations*. Cette phrase est de pure imagination. C'est une déclamation qui n'exige aucune réponse.

Mettez de côté les commentaires, messieurs les jurés, lisez le *vieux Drapeau*, et vous reconnaîtrez sans peine que ce n'est point une provocation au crime. Sans doute, le poète y exprime des regrets... des désirs... mais il ne fait point un appel à la sédition ; et il faut que les ministres soient bien vindicatifs et bien irrités qu'on ait mis leurs initiales dans quelques couplets ; il faut que leur haine contre Béranger soit bien violente, pour qu'ils aient ainsi voulu transformer l'expression d'un sentiment permis en une provocation à la révolte. Aman, le farouche Aman a-t-il donc fait traduire au banc d'Assuérus le patriotique auteur du *Cum recordaremur Sion* ?

(L'avocat résume en peu de mots sa discussion, et termine en ces termes) :

Après avoir réfuté successivement les divers

chefs d'accusation, il ne me reste, messieurs, qu'à ramener votre attention sur le caractère du livre et la personne de l'auteur.

Peu de gens peuvent dire avec autant d'assurance que lui : « C'est parce que *je ne crains point qu'on examine mes mœurs*, que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence. »

Il aime la liberté, il l'aime avec passion :

Lisette seule a le droit de sourire,  
Quand il lui dit : *Je suis indépendant.*

« D'ailleurs (dit-il encore lui-même), en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, *ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous ? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter ?* »

Ses chansons ont déplu aux dépositaires du pouvoir... C'est tout simple : « La chanson est essentiellement du parti de l'opposition » (Préf., p. 10); et ces messieurs n'en veulent supporter aucune.

Chacun pourtant résiste à sa manière à ce qui peut dégénérer en oppression : les uns par des livres, d'autres par des discours, celui-là par une pétition, celui-ci avec un couplet. Tel est Béranger :

Où, je suis un pauvre sauvage  
Errant dans la société,



Et pour repousser l'esclavage,  
Je n'ai qu'un arc et ma gaité.

De telles armes n'ont jamais paru séditieuses,  
jusqu'ici du moins!

Du reste, peut-on dire qu'il ait, dans ses couplets, fait preuve de noirceur ou de méchanceté? Non, il n'a jamais attaqué les particuliers; il a respecté leurs personnes, leurs mœurs; il n'a attaqué que les actes du pouvoir, quand il a cru voir que les fonctionnaires qui en étaient revêtus en abusaient contre la liberté publique. Un seul mot suffirait pour peindre son caractère. On lui proposait de composer une chanson contre un grand personnage alors en disgrâce; on lui indiquait la matière des couplets: — *A la bonne heure*, dit-il, *quand il sera ministre*.

Cette conduite répond assez aux calomnies dont il s'est vu l'objet: on a profité de son procès pour faire courir, sous son nom, des chansons atroces que son cœur repousse plus encore que son talent ne les désavoue.

On lui a prêté des idées de vengeance..., qui n'entrèrent jamais dans sa pensée.

Il s'est peint lui-même dans ses vers:

Je ne sais qu'aimer ma patrie.

.....

Je n'ai flatté que l'infortune.

.....



J'aime à fronder les préjugés gothiques  
Et les cordons de toutes les couleurs;  
Mais, *étrangère aux excès politiques*,  
Ma liberté n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne :

Diogène,

Sous ton manteau,

Libre et content, je roule mon tonneau.

Briserez-vous, messieurs, ce modeste asile que sut respecter un conquérant? Troublerez-vous une existence paisible qui s'écoule tranquillement au sein de la plus douce et de la plus pure amitié? Partagerez-vous l'indignation qu'on a voulu vous inspirer contre un pauvre chansonnier? Ajouterez-vous à la rigueur anticipée d'une destitution dont rien ne justifie du moins la précipitation? Allez-vous sérieusement encourir, aux yeux d'un public malin, le reproche (j'ai presque dit le ridicule) d'avoir transformé *des chansons en crime d'état*?

Confondrez-vous ainsi les idées et les principes en ne mettant aucune distinction entre le vaudeville et les autres genres de compositions littéraires ou scientifiques? — Ah, messieurs! si l'on eût déferé une pareille cause au jugement de *nos bons aïeux*, ils auraient secoué la tête, en murmurant entre leurs dents : *Chansons que tout cela*, et ils eussent ainsi fait preuve d'esprit autant que de justice.

M. Marchangy réplique dans les termes suivans :

« Le défenseur du sieur de Béranger a plus d'un genre de talent, sans doute; mais celui qu'il affectionne davantage, c'est cette facilité de plaisanterie, cette intarissable surabondance de digressions et d'épisodes, en un mot, cette élocution anecdotique dont il a donné tant de preuves au barreau. Il n'est guère de procès politique et surtout de délit de la presse qui n'aient été égayés par lui plus qu'on ne l'en eût cru susceptible. Il était donc naturel qu'il sentît redoubler sa vocation dans une cause dont son client semble s'être promis de chaussonner tous les actes : il y avait donc ici nécessité d'être plaisant, et le rire était forcé.

« Si les principes et les lois étaient des biens privés dont on pût disposer pour prix du plaisir qu'on reçoit, vous seriez désarmés parce que vous auriez souri; mais vous n'êtes que dépositaires et comptables des intérêts que la société vous a remis. Vous n'êtes point venus dans cette enceinte chercher une récréation, mais remplir un devoir. Dès lors qu'ont de commun la gaité et le sentiment de ce devoir? qu'ont de commun l'austérité de vos fonctions et l'hilarité d'un auditoire oisif qu'attire ici un frivole instinct de curiosité?

« Le défenseur a tracé un vaste cercle autour

du vrai point de la cause, et s'y est égaré sans cesse. Il a cru disculper le prévenu en citant mille ouvrages dont les auteurs n'auraient pas été punis. C'est moins une défense qu'une évasion; c'est dans sa propre cause qu'il faut chercher sa justification, et non dans la cause d'autrui.

« A l'entendre, c'est la première fois qu'on punit un chansonnier; jamais avant la révolution, dit-il, on n'osa attaquer les privautés de la chanson. Quand il serait vrai que les licences fussent restées impunies à cette époque, il nous semble que tout ce qui s'est passé dans la révolution n'est pas tellement favorable qu'on puisse prendre pour exemple tout ce qui s'est fait avant. La chanson peut avoir sa part dans tous les écrits qui concoururent à la funeste abolition des respects consécrateurs de l'autel et du trône; car enfin la révolution n'est pas tout entière dans les journées du 14 juillet, du 10 août, du 21 janvier; elle est dans tous les principes qui l'ont préparée; et il faudrait nous croire encore plus incorrigibles que nous ne le sommes, pour nous proposer de suivre les antécédens de nos troubles civils.

« Au surplus, c'est une grande erreur de penser que jamais la chanson ne fut réprimée. On disait autrefois de notre vieux gouvernement que c'était une monarchie tempérée par des chansons. Depuis, l'état a trouvé des garanties d'une tout autre im-

portance, et la chanson pourrait sans inconvénient abdiquer l'exercice de ses fonctions politiques; et cependant avant la révolution, même son émancipation en ce genre n'était point illimitée : elle était punie par un mode administratif, mode arbitraire, sans doute; et malgré l'avantage qu'il avait d'épargner l'éclat scandaleux de la publicité, on devait lui substituer une procédure judiciaire et libre : c'est surtout à des jurés qu'il appartient de statuer sur les abus dont la société peut s'alarmer. La Cour d'assises a donc succédé aux lettres de cachet et à l'exil, qui plus d'une fois firent expier la témérité d'une verve satirique et licencieuse.

« Pendant la révolution, fut-on plus indulgent pour les chansons? Il faut distinguer : on encourageait, on soldait les hymnes sanguinaires et ces chants funèbres préludes des massacres, et ces airs sacrilèges hurlés autour des échafauds; mais on punissait de mort quiconque osait chanter *O Richard! ó mon roi!* et *Vive Henri IV!*

« On a fait l'éloge de l'indulgente patience de Buonaparte pour les chansons qui contenaient de critiques allusions à sa puissance; il est vrai que jamais il ne déféra un chansonnier aux tribunaux, car il avait adopté contre ceux qui essayaient sur lui l'épigramme un genre de punition tout nouveau : il supposait qu'ils avaient

perdu l'esprit, et il les faisait jeter, sans forme de procès, dans les loges de Charenton ou les cabanons de Bicêtre.

« Mais le défenseur veut qu'on loue le sieur Béranger d'avoir lui-même risqué de dures vérités contre ce chef despotique. Qu'a-t-il donc osé lui dire? Lui a-t-il dit qu'il fallait substituer à ces aigles dévorantes l'antique drapeau des lis? A-t-il dit que l'église, dont ce conquérant eut au moins le mérite d'avoir rouvert les portes, n'était que *l'asile des cuistres*? A-t-il dit que c'était à tort que Napoléon faisait précéder ses actes de la formule de *par la grâce de Dieu et la constitution de la république*? Non, messieurs, l'indépendance du sieur Béranger n'a pas été jusque là sous le gouvernement d'alors; mais il a composé la chanson du *Roi d'Yvetot*, où le microscope de la police impériale ne put trouver matière à réprimande.

« Au surplus, toutes ces digressions où nous entraîne sans cesse la plaidoirie évasive du défenseur, sont étrangères à la question qu'il a cachée sous un amas de faits parasites et superflus; cette question est dans les trois points que nous avons recommandés à votre attention.

« Le premier était relatif aux atteintes à la morale publique et religieuse. On prétend que nous avons voulu venger les prêtres, les missionnaires



et le concordat. Il serait sans doute préférable qu'ils fussent respectés, puisqu'ils tiennent à la religion; mais nous n'avons pas le droit d'être si exigeans. Puisque la loi parle de la morale religieuse, distinguons donc ce qui n'est qu'accessoire à la religion d'avec ce qui forme son essence; distinguons ses rits, ses solennités et ses ministres, de ses dogmes éternels et de ses préceptes invariables. La morale religieuse est celle qui est en harmonie avec l'idée d'un Dieu rémunérateur et juge suprême, avec des craintes et des espérances d'un ordre surnaturel, c'est-à-dire avec le dogme sacré des récompenses et des peines. Le défenseur lui-même adopte cette définition; il pense que la morale religieuse a pour fondement la croyance d'un être éternel appréciateur de nos actions. Eh bien! quelle idée a-t-il donnée de cet être incommensurable et sublime? Eh quoi! les païens eux-mêmes savaient revêtir leurs faux dieux des plus magnifiques attributs; Platon appelle Jupiter le plus grand architecte du monde; Homère dit que ce dieu ébranlait l'univers du seul mouvement de ses sourcils; et c'est parmi nous que le Dieu des chrétiens, qui d'une parole créa la lumière, qui mesura la mer dans sa main, pesa les montagnes, et de son souffle vivifiant fit éclore tout ce qui pare la nature; c'est parmi nous que ce Dieu est représenté

comme un être machinal et stupide qui *met le nez à sa fenêtre en s'éveillant*, et déclare qu'il est étranger à tout ce qui se passe ici-bas, que chacun peut y vivre à son gré sans redouter ses jugemens !

« On vous a dit, sur le chef des offenses commises envers la personne du roi, qu'il devait les pardonner. Eh ! que n'a-t-il pas pardonné en effet ! Mais est-ce donc à nous à faire les honneurs de son inépuisable clémence ? Est-ce à nous, chargés de faire exécuter une loi qui punit les offenses dont il s'agit, d'usurper le droit de grace qui est le plus bel apanage de la royauté ?

« On prétend que l'auteur a voulu seulement attaquer les ministres et non le roi ; mais nous ne pensons pas qu'on puisse appliquer aux ministres les vers où le sieur Béranger parle de *ces nains si bien parés, sur des trônes à clous dorés, qui, le front huilé, l'humeur altière, disent que dieu a béni leurs droits, et qu'ils sont rois par sa grâce ; ce qui n'est pas vrai.*

« Sur le dernier chef de prévention, on vous dit que la chanson du *vieux Drapeau* n'est que la traduction d'une phrase prononcée à la tribune de la chambre des députés. Il y a une sorte de lâcheté et de mauvaise foi à se cacher ainsi derrière l'inviolabilité des députés : d'ailleurs, un vœu émis à l'une des deux chambres n'est qu'une proposition



qui sous-entend une discussion préliminaire et l'action des trois pouvoirs. Mais le sieur Béranger, de son propre mouvement, provoque dès à présent l'exhibition du drapeau tricolore. Qu'il fasse l'éloge de la gloire militaire dont ce drapeau a été le témoin, nous dirons avec lui que cette gloire est un patrimoine commun et que nous en avons besoin pour nous sauver de la honte de nos égaremens politiques; le délit n'est donc pas dans cet éloge, mais dans la provocation au port d'un signe de ralliement prohibé; car ce signe de ralliement n'a pour objet que d'opérer une scission militaire, et d'opposer l'étendard de la sédition à l'étendard légitime.»

Après avoir réfuté rapidement tous les moyens du défenseur, M. Marchangy termine par ces mots <sup>1</sup> :

« Si l'on réduisait à sa juste valeur tout ce qui peut se dire en faveur des chansons du sieur Béranger, on ne trouverait, en définitive, que cet étrange argument pour toute défense : Ces poésies sont, il est vrai, obscènes, impies, séditeuses; mais ce sont des chansons : elles peuvent ravir à la jeune fille sa pudeur, à l'épouse sa chasteté conjugale, au chrétien sa foi, au soldat sa fidélité, au

<sup>1</sup> Cette partie (la réfutation) ayant été improvisée, n'a pas été recueillie par le sténographe; et comme elle n'a pas été reproduite par les journaux, nous ne pouvons la publier ici.

pauvre ses consolations , mais ce sont des chansons : elles prodiguent le sarcasme et la dérision , non seulement aux ministres de l'église , mais encore à tous ceux qui s'y rassemblent pour prier ; elles essaient de glacer par le ridicule des pratiques religieuses déjà ralenties par le scepticisme et l'indifférence , mais ce sont des chansons : elles jettent dans les cœurs ces folles semences qui ne peuvent produire que l'amertume ; elles attisent une sorte de défiance et de haine entre toutes les classes de la société , mais ce sont des chansons : elles excitent à déployer , comme signe de ralliement et de révolte , ce drapeau qu'il ne faudrait déployer que pour faire sécher le sang et les larmes dont il est abreuvé , mais ce sont des chansons.

« Ce langage , messieurs , serait imprudent et irréfléchi dans la bouche des gens du monde , mais il serait une lâche apostasie dans la nôtre , puisque nous devons faire exécuter les lois , et il serait un parjure dans la vôtre , puisque vous avez juré de prononcer en votre ame et conscience sur les faits qui vous seront soumis. »

M. Dupin réplique en ces termes :

« Messieurs , j'aurais bien mal connu l'esprit de mon ministère , si je n'avais appuyé la défense de mon client que sur des futilités et des plaisanteries. Personne ne sent plus vivement que moi

tout ce qu'a de grave la position d'un accusé; personne n'est moins disposé à traiter légèrement une semblable situation.

Mais a-t-on été fondé à m'adresser un tel reproche? Était-ce donc des plaisanteries que ces considérations générales sur la distinction des diverses compositions littéraires, et l'esprit suivant lequel il fallait juger chacune d'elles? Était-ce un jeu que la question de prescription? Traiterait-on de futilité ces immortelles définitions de la morale publique et religieuse? Et cette interprétation donnée du vrai sens de la loi de 1819, est-ce parce qu'elle était futile, que monsieur l'avocat-général n'y a pas répondu? Est-ce par le même motif qu'il n'a pas même essayé de réfuter l'argument, imprévu sans doute, que j'ai tiré du nouveau projet de loi? Enfin, manquait-elle de la gravité convenable, cette discussion préliminaire sur le troisième chef d'accusation, pour faire reporter l'inconvenance des procès, aussi fréquens que peu réfléchis, qu'on intente depuis quelque temps au nom du roi?

Sans doute, et lorsqu'il m'a fallu descendre de la hauteur des principes aux applications, j'ai pu faire usage de la plaisanterie; l'accusation elle-même m'y conviait. Le sérieux de ma part eût été une acceptation de tous les reproches adressés à mon client.

J'avais à commenter des couplets de chanson. L'accusation avait pris à tâche de tout incriminer, de tout rembrunir : j'ai dû au contraire rendre à ces couplets leur véritable caractère ; et pour cela il ne fallait pas que le commentaire fût plus lourd que le texte.

Je n'ai, dit-on, justifié mon client des impuretés qui lui étaient reprochées, que par l'exemple d'auteurs dont la licence aurait été égale à la sienne. Et à cette occasion, lieu commun sur le débordement des mœurs dans les temps qui précédèrent la révolution, etc. etc.

Je ne nie pas ce débordement ; je pourrais même prendre acte de l'aveu qui en est fait, pour en conclure, contre d'autres assertions, que nos mœurs se sont améliorées depuis la révolution. Mais je ferai seulement remarquer que je n'ai pas allégué ces exemples pour en inférer que, d'autres ayant mal fait, Béranger avait pu mal faire aussi : je les ai seulement cités pour prouver qu'il n'avait pas excédé les bornes du genre ; et je me suis fait une autorité de ces exemples, précisément parce qu'ils étaient empruntés à des personnages dont le rang et le caractère semblaient offrir la plus haute garantie. Je n'ai cité Collé que par occasion, et seulement pour faire remarquer que l'impunité de son livre tenait à la qualité de l'éditeur ( qui a l'honneur d'être censeur ).

On a contesté à Béranger le mérite d'avoir montré du courage en faisant son *Roi d'Yvetot*. Cette chanson, a-t-on dit, ne s'appliquait point à Napoléon. — C'est nier un fait constant. C'est la science de tout Paris que cette chanson fut faite contre lui, à une époque dont tant de gens semblent avoir perdu la mémoire, où tout rampait, tout flattait, tout servait... plusieurs même adoraient!...

Revenant sur le chef d'outrage à la morale publique et religieuse, on a reproché à Béranger de n'avoir pas parlé de Dieu comme en ont parlé Platon et tant d'autres...

Il ne s'agit pas de savoir si Béranger a parlé aussi bien que Platon; il s'agit de savoir s'il a outragé la Divinité: or j'ai prouvé que non, et démontré que Béranger, en respectant la morale religieuse, n'avait attaqué que les travers et les ridicules de certains ministres. En effet, attaquer les abus, c'est respecter la chose. L'Écriture Sainte le dit positivement <sup>1</sup>; et si vous lisez saint Jérôme, vous y trouverez des mercuriales bien plus fortes que les traits qu'a pu lancer Béranger <sup>2</sup>. Du reste,

<sup>1</sup> Saint Paul veut qu'on reprenne publiquement les mauvais prêtres afin de purifier le sanctuaire, et de retenir, par la crainte d'une honte publique, ceux qui seraient tentés de manquer à leurs devoirs. *Peccantes (presbyteros) coram omnibus argue, ut et ceteri timorem habeant.* (Epist. ad Timoth., 5, 19.)

<sup>2</sup> On peut voir un passage très curieux de saint Jérôme, cité dans le plaidoyer de M<sup>e</sup> Dupin jeune, prononcé le 24 janvier 1820,



je vous ai fait connaître ses principes religieux; il ne vous est plus permis de révoquer en doute son respect pour la Divinité; mais vous savez aussi quel est son Dieu: ce n'est pas celui de la vengeance, *c'est le Dieu des bonnes gens.*

On a voulu écarter des ministres chansonnés par Béranger, et de quelques autres individus qui se trouvent dans le même cas, le reproche d'avoir agi avec passion et par ressentiment. Sont-ce les ministres, a-t-on dit, qu'on a voulu chançonner dans le couplet *Que font ces nains ?* Sont-ce les ministres, ou d'autres, qu'on a voulu offenser par les deux lignes de points qui se font remarquer dans les couplets de *l'Enrhumé*?

Ah! sans doute, ceux que Béranger a offensés n'ont pas eu la maladresse d'agir à découvert! Ils n'avaient garde de venir vous dire ingénument, c'est nous qu'on a voulu célébrer dans ce couplet... Cette lettre que vous voyez, cette majuscule, cette initiale, eh bien! c'est la première lettre de mon nom! Vengez-moi. Mais les uns se sont appuyés du nom de Dieu, et les autres de la personne du roi, afin de ne paraître défendre que la cause des bonnes mœurs, de la religion et de la légitimité. Voilà le langage détourné de l'homme

dans le premier procès suscité au nom des missionnaires contre *le Constitutionnel*, qui, comme on se le rappelle bien, fut renvoyé absous de l'accusation.

qui dissimule son ressentiment pour mieux venger son injure : il n'ose s'en plaindre, mais elle vit au dedans de lui-même, *vivit sub pectore vulnus*.

L'exemple de Louis XII était embarrassant. Monsieur l'avocat général a dit que de pareils écrits n'étaient pas rares dans notre histoire, et il a ajouté que si le roi pouvait pardonner, le devoir des magistrats n'en était pas moins de poursuivre.

J'en conviens, en matière ordinaire, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un vol, d'un meurtre. Mais en matière *d'offenses personnelles*, je dis que la personne devrait toujours être consultée pour savoir si l'on fera un procès en son nom. Cela est vrai, des particuliers, des corps; il ne suffit pas qu'ils aient été offensés, il faut encore qu'il leur convienne de s'en plaindre. On ne peut agir d'office pour leur procurer une satisfaction qu'ils ne demandent pas; il en devrait être de même à plus forte raison des rois. Du temps de Louis XII aussi, il y avait des magistrats qui savaient accuser au besoin, et pourtant ils ne se croyaient pas dispensés de consulter le roi lorsqu'il s'agissait de sa personne. On pressait Louis XII de faire punir.... Il ne le voulut pas. De tels traits, dit-on, ne sont pas rares. J'ajoute qu'il n'y a pas d'inconvénient à les multiplier; et certes il eût mieux valu ajouter à l'histoire une page comme celle de Louis XII, que d'y ajouter une page de ridicule, parce qu'il pa-



raîtra inconcevable qu'à l'époque où nous nous trouvons on ait rassemblé douze jurés, occupé toute une Cour, enlevé des magistrats et des citoyens à de graves ou d'utiles occupations, pour prononcer sur des couplets de chansons.

Vainement, direz-vous, mais l'une d'elles excitait à la révolte !... J'ai déjà prouvé que non.

Qu'est-ce que provoquer au crime ? C'est exhorter ouvertement à le commettre, c'est dire, *prenez, partez, marchez.*

*Monsieur l'avocat général :* Il dit, *Déployons-le.*

M<sup>e</sup> Dupin (avec feu) : Ajoutez donc *sur la frontière.* Eh quoi ! lorsqu'un sens généreux s'offre à la pensée ; quand les termes ne présentent aucune équivoque ; quand la défense est appuyée sur l'explication donnée par l'auteur lui-même, n'est-il pas inouï qu'on s'attache obstinément à un sens détourné et que l'on se consume en efforts pour rendre criminel ce qui est innocent ? Ne serait-il pas temps enfin de renoncer à ce système funeste d'interprétation, de conjecture et d'insinuations perfides, incessamment démenties par ceux dont on veut à toute force traduire la pensée ?

C'est avec la même exagération, messieurs, qu'on a terminé par vous offrir une longue énumération des malheurs qu'on veut attacher à la publication des chansons de Béranger. *Elles peuvent ravir, vous a-t-on dit, à la jeune fille sa pu-*

*deur, à l'épouse sa chasteté conjugale, au chrétien sa foi, au soldat sa fidélité, au pauvre ses consolations.*

Non, messieurs, elles n'enlèveront rien à personne ; elles ne produiront pas ces sinistres effets ; elles n'inspireront que la gaîté ; et ceux à qui elles déplaisent auront seulement à se reprocher d'avoir accru la vogue de ces chansons, et de l'avoir rendue plus durable par une accusation aussi étrange qu'irréfléchie.

M. Larrieux, président, résume les moyens d'accusation et de défense, avec une fidélité et une impartialité remarquées par tous les esprits. Il termine son résumé par la lecture des questions suivantes :

#### PREMIÈRE QUESTION.

Pierre-Jean de Béranger est-il coupable d'avoir commis le délit d'outrage aux bonnes mœurs, en composant, faisant imprimer, publiant, vendant et distribuant un ouvrage en deux volumes ayant pour titre *Chansons*, notamment les chansons ayant pour titre *la Bacchante*, tome 1<sup>er</sup>, page 22 ; *ma Grand'mère*, tome 1<sup>er</sup>, page 38 ; *Margot*, tome 1<sup>er</sup>, page 234 ?

#### DEUXIÈME QUESTION.

Pierre-Jean de Béranger est-il coupable d'avoir

commis le délit d'outrage à la morale publique et religieuse, en composant, faisant imprimer, publiant, vendant et distribuant un ouvrage en deux volumes, ayant pour titre *Chansons*, et renfermant notamment les chansons suivantes : 1<sup>o</sup> *Deo Gratias d'un Épicurien*, tome 1<sup>er</sup>, page 53 ; 2<sup>o</sup> *la Descente aux Enfers*, tome 1<sup>er</sup>, page 78 ; *mon Curé*, tome 1<sup>er</sup>, page 78 ; 4<sup>o</sup> *les Capucins*, tome II, page 67 ; 5<sup>o</sup> *les Chantres de Paroisse, ou le Concordat de 1817*, tome II, page 113 ; 6<sup>o</sup> *les Missionnaires*, tome II, page 144 ; 7<sup>o</sup> *le Bon Dieu*, tome II, page 207 ; 8<sup>o</sup> le troisième couplet de la chanson intitulée *la Mort du roi Christophe*, tome II, page 222 ?

#### TROISIÈME QUESTION.

Pierre-Jean de Béranger est-il coupable d'avoir commis le délit d'offense envers la personne du roi, en composant, faisant imprimer, publiant, vendant et distribuant un ouvrage en deux volumes, ayant pour titre *Chansons* ; ledit ouvrage renfermant notamment, 1<sup>o</sup> le septième couplet de la chanson intitulée *le Prince de Navarre, ou Mathurin Bruneau*, tome II, page 125 ; 2<sup>o</sup> le quatrième couplet de la chanson intitulée *le Bon Dieu*, tome II, page 208 ; 3<sup>o</sup> le sixième couplet de la chanson intitulée *l'Enrhumé*, tome II, page 198 ;

4<sup>o</sup> le dernier couplet de la chanson ayant pour titre *la Cocarde blanche*, tome II, page 48?

QUATRIÈME QUESTION.

Pierre-Jean de Béranger est-il coupable d'avoir provoqué au port public d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi, en composant, faisant imprimer, publiant, vendant et distribuant un ouvrage en deux volumes ayant pour titre *Chansons*, et renfermant notamment la chanson intitulée *le Vieux Drapeau*, tome II, page 210?

Le jury se retire dans la chambre des délibérations. Il est quatre heures et un quart; à cinq heures, la sonnette du jury annonce que leur délibération est formée. Les jurés sont introduits dans la salle. La Cour reprend séance.

*Le Président* : Messieurs les jurés, quel est le résultat de votre délibération?

*Le chef du jury*, la main étendue sur la poitrine : Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est :

Sur la première question, non, le prévenu n'est pas coupable;

Sur la deuxième question, oui, le prévenu est coupable, à la majorité de sept contre cinq;

Sur la troisième question, non;

Sur la quatrième question, oui, à la majorité de sept contre cinq.

La Cour se retire pour en délibérer, et dix minutes après, le président prononce l'arrêt suivant :

« La Cour, après en avoir délibéré aux termes de l'article 351 du Code d'instruction criminelle et de la loi du 24 mai 1821, déclare se réunir à l'unanimité à la majorité du jury sur les deuxième et quatrième questions. »

Le greffier donne une nouvelle lecture de la déclaration du jury et de l'arrêt de la Cour.

M. l'avocat général requiert l'application de la loi.

*Le Président* : Le prévenu ou ses défenseurs ont-ils quelques observations à faire sur l'application de la peine?

*M<sup>e</sup> Dupix* : M. le président, je ferai seulement observer que ce ne sont que des chansons, et que rien ne peut faire que ce n'en soit pas.

La Cour se retire de nouveau à la chambre du conseil; et après quelques minutes de délibération, la Cour étant rentrée à l'audience, M. le président lit l'arrêt suivant :

« Considérant que le fait de provocation au port public d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par la loi ou par des réglemens de police, déclaré constant par la quatrième ques-



tion, n'est qualifié ni crime ni délit par la loi; vu l'article 364 du Code d'instruction criminelle, déclare le sieur de Béranger absous du dernier chef de prévention contenu et déclaré constant en la quatrième question.

« Sur la deuxième question résolue affirmativement, vu les articles 1<sup>er</sup> et 8 de la loi du 17 mai, et l'article 26 de la loi du 26 mai, desquels articles il a été donné lecture par le président, condamne de Béranger en trois mois de prison, 500 francs d'amende, en l'affiche et l'impression de l'arrêt, au nombre de mille exemplaires, à ses frais, déclare la saisie de l'ouvrage, en ordonne la suppression, et la destruction des exemplaires saisis et de ceux qui pourraient l'être ultérieurement. »

---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### RÉQUISITOIRES.

Le procureur du roi près le tribunal de première instance du département de la Seine, séant à Paris :

Vu l'ouvrage en deux volumes intitulé : *Chansons*, par M. P. J. de Béranger;

Attendu que, dans plusieurs passages, on y remarque *le plus mauvais esprit*; que les images que représente la chanson intitulée *la Bacchante*, tome I<sup>er</sup>, p. 22, peuvent être considérées comme un outrage aux bonnes mœurs; que la sainteté de la religion n'y est pas plus respectée; que, plus d'une fois, la morale religieuse y est outragée, notamment dans le troisième couplet de la chanson intitulée *la Mort du roi Christophe*, et dans le septième de la chanson intitulée *le Prince de Navarre*, tome II, pages 221 et 127; que l'auteur de l'ouvrage dont il s'agit s'est encore rendu coupable d'offenses envers la personne du roi, notamment dans le dernier couplet de la chanson qui a pour titre *la Cocarde blanche*, et dans le sixième couplet de la chanson qui a pour titre *l'Enrhumé*, tome II, pages 48 et 198; que, dans



le couplet que nous venons d'indiquer en dernier lieu, on lit ce qui suit :

« Mais la charte encor nous défend :

« Du roi c'est l'immortel enfant ;

« Il l'aime, on le présume ; »

que ce dernier vers, si injurieux par lui-même pour la personne du roi, le devient encore davantage lorsqu'on remarque qu'avec une *affec-tation qui décèle entièrement la coupable pensée de l'auteur, il ne met que des points pour remplir les deux vers qui suivent, dans l'intention évidente et marquée d'arrêter l'attention du lecteur sur ce vers :*

« Il l'aime, on le présume. »

Qu'enfin, la chanson intitulée *le Vieux Drapeau* a eu pour objet *d'agir sur l'esprit des soldats* ; qu'elle est d'autant plus coupable que sa première publication *a coïncidé avec les derniers troubles* ; qu'à cette époque on a cherché à la répandre particulièrement parmi les troupes, et qu'il ne fut pas alors exercé de poursuites judiciaires, parce qu'aucun indice ne faisait connaître ni l'auteur ni l'imprimeur ;

Qu'elle a tout le caractère d'une provocation au port public d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi ;

Provocation qui, toutefois, n'aurait été suivie

d'aucun effet; caractère de provocation qui se retrouve particulièrement dans le quatrième et le cinquième couplet, tome II, pages 211 et 212;

Attendu, en résumé, que le sieur de Béranger se trouve ainsi suffisamment inculpé,

1° D'outrage aux bonnes mœurs;

2° D'outrage à la morale religieuse;

3° D'offenses envers la personne du roi;

4° De provocation, non suivie d'effets, à porter publiquement un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi;

Délits prévus et punis par les articles 8, 9, 3 et 5, § III de la loi du 17 mai 1819;

Requiert qu'il soit informé en la forme ordinaire contre l'auteur de l'ouvrage dont il s'agit, et qu'il soit notamment procédé à la saisie, en exécution de l'article 7 de la loi du 28 mai 1819.

Fait au parquet, le 20 octobre 1821.

*Signé* DÉHÉRAIN.

Le procureur du roi, près le tribunal de première instance du département de la Seine, séant à Paris,

Vu les pièces du procès instruit contre :

1° Pierre-Jean de Béranger,

2° Firmin Didot,

3° Alexandre Corréard,

4° Pierre-François Ladvocat,

5° Pierre Mongie aîné,

6° Marie-Françoise Gouillet.

En ce qui touche Firmin Didot,

Attendu qu'il n'a imprimé les chansons du sieur de Béranger que pour le compte de ce dernier, qu'il n'est pas établi qu'il ait eu connaissance suffisante du contenu du manuscrit, qu'il est d'ailleurs étranger à la distribution et à la vente.

En ce qui touche Corréard, Ladvocat, Mongie aîné, la femme Gouillet,

Attendu qu'il n'est pas suffisamment établi qu'en vendant l'ouvrage du sieur de Béranger, ils avaient agi avec connaissance.

En ce qui touche Pierre-Jean de Béranger,

Attendu qu'il existe contre lui charges suffisantes ;

1° D'avoir commis le délit d'offense envers la personne du roi ;

2° D'avoir commis le délit d'outrage envers la morale publique et religieuse et les bonnes mœurs ;

3° D'avoir provoqué et excité à la guerre civile, provocation non suivie d'effets ;

4° D'avoir provoqué au port public d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi , provocation non suivie d'effets ;

Et ce , en composant et faisant imprimer et publiant un ouvrage en deux volumes ayant pour titre : *Chansons par P. J. de Béranger*. — A Paris, chez les marchands de nouveautés , 1821 ; et notamment dans les passages suivans :

TOME PREMIER. — Chansons intitulées :

*La Bacchante*, page 22 et suivantes ;  
*Le Sénateur*, page 27 ;  
*Ma Grand'mère*, page 40 ;  
*Deo Gratias d'un Épicurien*, page 53 ;  
*La Descente aux Enfers*, page 78 ;  
*Mon Curé*, page 170 ;  
*Margot*, page 234.

TOME SECOND. — Chansons intitulées :

*Le Soir des Noces*, page 61 ;  
*Les Capucins*, page 67 ;  
*Les Chantres de paroisse*, page 113 ;  
*Le Prince de Navarre*, septième couplet, p. 127 ;  
*Les Missionnaires*, page 144 ;  
*L'Enrhumé*, sixième couplet, page 198 ;  
*Le Bon Dieu*, page 207 ;  
*Le Vieux Drapeau*, page 210 ;

Délits prévus par les articles 1, 2, 3 et 5, paragraphes 3, 8 et 9 de la loi du 17 mai 1819, et 91 du Code pénal ;

Attendu , quant à l'exception de prescription relative à quelques chansons réimprimées,

Que cette exception est opposée, qu'il y a lieu dès à présent d'y statuer;

Attendu que la réimpression d'un écrit est une publication que l'art. 29 de la loi du 26 mai 1819 fait courir la prescription à compter du fait de publication qui donnera lieu à la poursuite:

Requérons qu'il plaise à la chambre du conseil déclarer qu'il n'y a lieu à suivre contre Didot, Corréard, Ladvocat, Mongie aîné, et la femme Goullet;

Déclarer bonne et valable la saisie faite de l'ouvrage du sieur de Béranger, et non prescrite l'action publique contre celles de ces chansons qui sont réimprimées; et envoyer sans délai ledit sieur de Béranger devant la Cour royale, en état de mandat de dépôt.

Fait au parquet, le 5 novembre 1821.

*Signé* VINCENT.

## RÉQUISITOIRE.

Le procureur du roi près le tribunal de première instance du département de la Seine,

Vu le nouvel interrogatoire subi par le sieur de Béranger le 7 novembre présent mois,

Déclare persister dans le précédent réquisitoire.

Fait au parquet, le 7 novembre 1821.

*Signé* VINCENT.

Nous, avocat général près la Cour royale de Paris, vu les pièces de la procédure, vu un recueil en deux volumes ayant pour titre : *Chansons, par M. P. J. de Béranger*. — A Paris, chez les marchands de nouveautés ;

Attendu qu'il y a charges suffisantes dans cet ouvrage et notamment dans les passages suivans :

TOME PREMIER. — Chansons intitulées :

- La Bacchante*, page 22 ;
- La Grand'mère*, page 40 ;
- Deo Gratias d'un Épicurien*, page 53 ;
- La Descente aux Enfers*, dernier couplet, p. 78 ;
- Margot*, page 234.

TOME SECOND. — Chansons intitulées :

- Les Capucins*, page 67 ;
- Les Chantres de Paroisse*, page 113 ;
- Le Prince de Navarre*, septième couplet, p. 127 ;
- Les Missionnaires*, page 144 ;
- Les Mirmidons*, page 177 ;
- Le Bon Dieu*, page 207 ;
- Le Vieux Drapeau*, page 210.

L'auteur s'est rendu coupable d'outrage envers la morale publique et religieuse et les bonnes mœurs, d'offense envers les *membres de la famille royale*, et enfin de provocation au port d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi ;



Délits prévus par les articles 5, 8 et 19 de la loi du 17 mai 1819;

Nous requérons la mise en accusation du sieur Pierre-Jean de Béranger, et son renvoi devant la Cour d'assises du département de la Seine, pour y être jugé.

Ce 20 novembre 1821.

*Signé* DE MARCHANGY.

*Extrait de l'ordonnance de la Chambre du conseil,  
du 8 novembre 1821.*

..... Considérant qu'aux termes de l'art. 29 de la loi du 26 mai 1819, l'action publique contre les crimes et délits commis par la voie de la presse se prescrit par six mois résolus à compter du fait de publication qui donne lieu à la poursuite, lorsque cette publication a été précédée du dépôt et de la déclaration que l'éditeur entendait publier;

Considérant qu'en se servant de ces mots, *du fait de publication qui donnera lieu à la poursuite*, le législateur n'a entendu par là que caractériser le fait qui doit donner lieu à la poursuite, qui doit être un fait de publication, et non pas distinguer entre les publications successives d'un même ouvrage, et excepter du bénéfice de la prescription



les réimpressions qui pourraient avoir lieu après le délai de six mois à compter de la publication légale de l'ouvrage; qu'en effet le fait de la publication est irrévocable comme les conséquences qui en dérivent; que le résultat d'un système contraire serait de laisser la propriété littéraire et le sort des auteurs sans stabilité et sans garantie, ce qui serait également contraire au vœu de l'article 6, et à l'ensemble des dispositions de la loi du 26 mai 1819, qui tendent à faire statuer sur l'une et sur l'autre dans le plus bref délai;

Considérant que les chansons ayant pour titre, *le Sénateur, la Bacchante, ma Grand'mère, Deo Gratias, la Descente aux Enfers, mon Curé et Margot*, sont comprises dans le recueil de de Béranger, imprimé en 1815, et dont cinq exemplaires ont été déposés au ministère de la police générale, suivant le récépissé qui en a été délivré par le sieur Pagès, qui est joint aux pièces; qu'ainsi l'action publique contre lesdites chansons est prescrite;

Déclarons n'y avoir lieu à suivre en ce qui concerne lesdites chansons.

Considérant que les mêmes principes s'appliquent à la chanson des *Missionnaires*, inscrite dans le 63<sup>e</sup> numéro de *la Minerve*; que, du moment où la loi attache au seul fait de publication légale l'effet de faire courir par le laps de six mois la

prescription contre les délits de la presse, l'insertion de cette chanson dans un recueil publié depuis plus de six mois, sous la garantie d'un éditeur responsable, et des formalités prescrites par le titre II de la loi du 21 octobre 1814, a éteint et prescrit l'action publique;

Déclarons n'y avoir lieu à suivre en ce qui concerne ladite chanson.

---

## ARRÊT DE RENVOI.

---

La Cour, réunie en la chambre du conseil, M. de Marchangy, avocat général, est entré, et a fait le rapport du procès instruit contre Pierre-Jean de Béranger.

Le greffier a donné lecture des pièces du procès, qui ont été laissées sur le bureau.

Le substitut a déposé sur le bureau son réquisitoire, écrit, signé de lui, daté et terminé par les conclusions suivantes :

Nous requérons la mise en accusation de Pierre-Jean de Béranger, et son renvoi devant la Cour d'assises du département de la Seine, pour y être jugé.

Le substitut s'est retiré ainsi que le greffier.

Des pièces et de l'instruction résultent les faits suivans :

Le 27 octobre 1821, le procureur du roi près le tribunal de première instance du département de la Seine a porté plainte contre Pierre-Jean de Béranger, auteur d'un ouvrage en deux volumes, intitulé *Chansons*, et en a requis la saisie, en *articulant* et en *qualifiant* les outrages aux bonnes

mœurs et à la morale religieuse, les offenses envers la personne du roi, et les *provocations* que cet écrit lui a paru plus spécialement renfermer; il a incriminé notamment les chansons ayant pour titre : *la Bacchante* et *le Vieux Drapeau*, le troisième couplet d'une chanson intitulée *la Mort du roi Christophe*, le septième de celle intitulée *le Prince de Navarre*, le dernier couplet de la chanson intitulée *la Cocarde blanche*, et le sixième couplet ayant pour titre *l'Enrhumé*.

En vertu d'une commission rogatoire, délivrée le même jour 27 octobre, par le juge d'instruction, l'ouvrage a été saisi le 29, au nombre de trois exemplaires, chez la dame Goulet, libraire, et d'un seul chez le libraire Mongie aîné.

Le 30 du même mois, l'ordre et le procès verbal de saisie ont été notifiés aux deux parties saisies. Une instruction a eu lieu au tribunal du département de la Seine; elle a établi :

Que l'ouvrage avait été composé par Pierre-Jean de Béranger; qu'après la déclaration exigée par la loi il avait été imprimé au nombre de dix mille exemplaires, sur un manuscrit de l'auteur et pour son compte, dans les presses de Firmin Didot, et qu'en suite du dépôt du nombre d'exemplaires prescrit, il avait été mis dans la circulation par les soins de l'auteur, qui en a vendu ou distribué tous les exemplaires.

Firmin Didot, imprimeur, et les libraires Ladvocat, Corréard, Mongie aîné, et femme Goullet, ont été interrogés; tous ont prétendu n'avoir point pris connaissance du contenu de l'ouvrage, et ont invoqué en leur faveur les dispositions de l'article 24 de la loi du 17 mai 1819.

De Béranger s'est reconnu l'auteur de cet ouvrage. C'est par son ordre qu'il a été imprimé, c'est au fils Didot qu'il en a remis le manuscrit, c'est lui qui a fait enlever de chez Didot les *dix mille* exemplaires imprimés, qui en a vendu la majeure partie aux libraires, et a distribué le reste aux souscripteurs. Après avoir invoqué, relativement à la chanson intitulée *la Bacchante*, insérée dans un précédent recueil imprimé en 1815, la prescription établie par l'article 29 de la loi du 26 mai 1819, il a répondu aux inculpations dirigées contre d'autres passages de son ouvrage.

Par un second réquisitoire, en date du 5 novembre 1821, le ministère public a signalé plusieurs autres chansons de ce recueil, et notamment, tome 1<sup>er</sup>, *le Sénateur, ma Grand'mère, Deo Gratias d'un Épicurien, la Descente aux Enfers, mon Curé, Margot*; tome II<sup>e</sup>, *le Soir des Noces, les Capucins, les Chantres de Paroisse, les Missionnaires, et le Bon Dieu*, comme constituant, avec celles signalées dans le premier réquisitoire, le délit prévu par les articles 1, 2, 3, 5, 8 et 9 de

la loi du 17 mai 1819, et par l'article 91 du Code pénal.

De Béranger a été interrogé de nouveau le 7 du même mois; il a opposé aux inculpations dirigées contre toutes les chansons comprises dans le premier volume, c'est-à-dire contre *le Sénateur*, *ma Grand'mère*, *Deo Gratias*, *la Descente aux Enfers*, *mon Curé*, et *Margot*, l'exception de prescription qu'il avait fait valoir relativement à *la Bacchante*; il a aussi invoqué la prescription relativement à la chanson des *Missionnaires*, comprise dans le second volume, et l'a fait résulter de sa publication dans la 63<sup>e</sup> livraison de *la Minerve*.

Quant aux autres chansons comprises dans le deuxième volume, *le Soir des Noces*, *les Capucins*, *les Chantres de Paroisse*, et *le Bon Dieu*, il a déclaré ne pas savoir en quoi elles pouvaient être contraires à la loi.

Le ministère public a déclaré persister dans ses précédens réquisitoires, et par une ordonnance en date du 8 novembre 1821, le tribunal de première instance du département de la Seine, considérant, à l'égard de Firmin Didot, qu'il avait rempli les formalités prescrites par la loi, et qu'il n'était pas établi qu'il eût connu et fait imprimer sciemment les passages incriminés;

Considérant, à l'égard des libraires Corréard,



Ladvocat, Mongie aîné, et femme Goullet, qu'il n'était pas suffisamment établi qu'en vendant l'ouvrage de de Béranger, ils eussent agi avec connaissance, a déclaré n'y avoir lieu à suivre à leur égard;

Et en ce qui touche de Béranger, le tribunal, statuant sur les exceptions par lui proposées, a pensé qu'en se servant de ces mots, *du fait de publication qui donnera lieu à la poursuite*, le législateur n'a entendu par là que caractériser le fait qui doit donner lieu à la poursuite, et non pas distinguer entre les publications successives d'un même ouvrage, et excepter du bénéfice de la prescription les réimpressions qui pourraient avoir lieu après le délai de six mois, à compter de la publication légale de l'ouvrage; et considérant que les chansons ayant pour titre *le Sénateur, la Bacchante, ma Grand'mère, Deo Gratias, la Descente aux Enfers, mon Curé, et Margot*, étaient comprises dans le recueil imprimé en 1815, dont cinq exemplaires avaient été déposés au ministère de la police générale; qu'ainsi l'action publique était prescrite; que les mêmes principes s'appliquaient à la chanson des *Missionnaires* insérée dans le 63<sup>e</sup> numéro de la Minerve; il a déclaré n'y avoir lieu à suivre contre lesdites chansons.

Mais considérant que la chanson ayant pour titre *les Capucins*, tome II, présentait, notamment



dans les troisième, quatrième et sixième couplets un outrage à la morale publique et religieuse;

Que le troisième couplet de cette chanson était une offense envers les membres de la famille royale, et que la chanson ayant pour titre *le Vieux Drapeau* présentait une provocation au port d'un signe de ralliement prohibé par la loi; il a prévenu ledit de Béranger des délits prévus par les articles 1<sup>er</sup>, 5, 8 et 10 de la loi du 17 mai 1819.

Le procureur du roi a formé, le même jour, opposition à cette ordonnance, seulement en ce qu'elle a admis la prescription.

La Cour, après en avoir délibéré les 20, 23 et 27 novembre présent mois, statuant sur ladite opposition : attendu que la *réimpression* d'un ouvrage est un *nouveau fait* de publication, assujetti aux *mêmes formalités* que la première publication, et peut dès lors constituer un *nouveau délit*; qu'ainsi la prescription qui aurait été acquise à l'égard de la première publication ne peut être invoquée comme exception relativement à la seconde;

Attendu encore que l'ordonnance du 8 novembre 1821 *n'a pas compris tous les passages condamnables* signalés dans les réquisitoires des 27 octobre et 5<sup>1</sup> novembre précédens :

Annulle ladite ordonnance. Mais attendu que des pièces et de l'instruction résulte prévention

suffisante contre Pierre-Jean de Béranger, d'avoir, en composant, faisant imprimer, publiant, vendant et distribuant un ouvrage en deux volumes, ayant pour titre *Chansons*, commis le délit d'outrage aux bonnes mœurs, notamment dans les chansons ayant pour titre *la Bacchante*, tome 1<sup>er</sup>, page 22 ; *ma Grand'mère*, page 38 ; *Margot*, page 234.

Attendu que des pièces et de l'instruction résulte prévention suffisante contre ledit de Béranger, d'avoir, en composant, faisant imprimer, publiant, vendant et distribuant ledit ouvrage, commis le délit d'outrage à la morale publique et religieuse, notamment dans les chansons ayant pour titre : *Deo Gratias d'un Épicurien*, tome 1<sup>er</sup>, page 53 ; *la Descente aux Enfers*, même tome, page 78 ; *mon Curé*, page 170 ; *les Capucins*, tome II, page 67 ; *les Chantres de Paroisse ou le Concordat de 1817*, même tome, page 113 ; *les Missionnaires*, page 144, et *le Bon Dieu*, page 207 ; et dans le troisième couplet de la chanson ayant pour titre *la Mort du roi Christophe*, tome II, page 222.

## DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN.

Dans ce siècle d'impiété  
 L'on rit du *Benedicite* !  
 Faut-il qu'à peine il m'en souviennne :  
 Mais pour que l'appétit revienne,  
 Je dis mes graces lorsqu'enfin  
 Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim :  
 Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.  
 Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grace !  
 O mon Dieu, mon Dieu ! je vous rends grace !

Mon voisin, faible du cerveau,  
 Ne boit jamais son vin sans eau ;  
 Rien qu'à voir mousser le champagne,  
 Déjà la migraine le gagne ;  
 Tandis que pur, et coup sur coup,  
 Pour ma santé je bois beaucoup.  
 Vous savez seul comment tout cela passe.  
 Que vous êtes bon, mon Dieu ! etc.

De soupçons jaloux assiégé,  
 Dorval n'a ni bu ni mangé.  
 Cet époux sans philosophie  
 Par bonheur de nous se défie,  
 Et tient sa femme aux yeux si doux  
 Sous triple porte à deux verrous :

Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! etc.

Certain soir monsieur célébra  
Une déesse d'Opéra;  
Pour prix d'un grain d'encens profane  
Vite au régime on le condamne.  
Sans accident, moi j'ai fêté  
Huit danseuses de la Gaîté.

Pour un miracle on veut que cela passe!  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! etc.

Mais qui converse assis là-bas,  
N'ose rire et ne chante pas?  
Chut, me dit-on, c'est un vrai sage  
Qui dans les cours a fait naufrage.  
Quoi ! chez nous cet homme rêveur  
Des rois regrette la faveur?  
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! etc.

A table trouvant tout au mieux,  
Je crois qu'un ordre exprès des cieux  
Tient en haleine la sagesse,  
Des fous ménage la faiblesse,  
Et fait de leur vie un repas  
Dont le dessert ne finit pas.  
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.  
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grace!  
O mon Dieu, mon Dieu ! je vous rends grace !

## LA DESCENTE AUX ENFERS.

Sur la foi de votre bonne,  
 Vous qui craignez Lucifer,  
 Approchez, que je vous donne  
 Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira;

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera,

Chantera,

Aimera

La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira.

Sachez que, la nuit dernière,  
 Sur un vieux balai rôti,  
 Avec certaine sorcière  
 Pour l'Enfer je suis parti.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Ma sorcière est jeune et belle,  
 Et, dans ces lieux inconnus,  
 Diablotins, par ribambelle,  
 Viennent baiser ses pieds nus.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Quoi qu'en disent maints belîtres,  
 En entrant nous remarquons  
 Un amas d'écailles d'huîtres  
 Et des débris de flacons.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Là, ni chaudières ni flammes,  
 Et si grands que soient leurs torts,  
 Aux Enfers nos pauvres ames  
 Reprennent un peu de corps.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Chez lui le diable est bon homme;  
 Aussi voyons-nous d'abord  
 Ixion faisant un somme  
 Près de Tantale ivre mort.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Rien n'est moins épouvantable  
 Que l'aspect de ce démon :  
 Sa majesté tenait table  
 Entre Épicure et Ninon.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Ses arrêts les plus sévères,  
 Qu'en mourant nous redoutons,  
 Sont rendus au bruit des verres  
 Et de huit cents mirlitons.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Aux buveurs à rouge trogne  
 Il dit : Trinquons à grands coups !  
 Vous n'aimez que le bourgogne;  
 De champagne enivrez-vous.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

A la prude qui se gêne  
 Pour lorgner un jouvenceau  
 Il dit : Avec Diogène,  
 Fais l'amour dans un tonneau.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Gens dont nous fuyons les traces,  
 Il vous dit : Plus retenus,  
 Laissez Cupidon aux Graces,  
 Contentez-vous de Vénus.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Il dit encor bien des choses  
 Qui charment les assistans;  
 Puis à Ninon, sur des roses,  
 Il ôte au moins soixante ans.  
 Tant qu'on le pourra, etc.

Alors ma sorcière éprouve  
 Un désir qui l'embellit,  
 Et soudain je me retrouve  
 Dans ses bras et sur mon lit.  
 Tant qu'on le pourra, etc.



Si, d'après ce qu'on rapporte,  
 On bâille au céleste lieu,  
 Que le diable nous emporte,  
 Et nous rendrons grace à Dieu.  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira;  
     Tant qu'on le pourra,  
     L'on trinquera,  
     Chantera,  
     Aimera  
     La fillette.  
 Tant qu'on le pourra, larirette,  
 On se damnera, larira.

---

## MON CURÉ.

Le curé de notre hameau  
 S'empresse à vider son tonneau  
     Pour quand viendra l'automne.  
 Bénissant Dieu de ses présents,  
 A sa nièce, enfant de seize ans,  
     Il dit parfois : Mignonne,  
 Cache-moi bien ce qu'on fera;  
 Le diable aura ce qu'il pourra.  
     Eh! zon, zon, zon,  
     Baise-moi, Suzon,  
 Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,  
Dois-je essayer sur les moutons

Si ma houlette est bonne?

Non; mais à mon troupeau je dis :

La paix est un vrai paradis

Qu'ici-bas l'on se donne;

Surtout j'ai soin tant qu'il se peut

De ne prêcher que lorsqu'il pleut.

Eh! zon, zon, zon, etc.

Les dimanches point ne défends

La joie à ces pauvres enfans;

J'aime alors qu'on s'en donne.

Du cœur, où seul je suis souvent,

Je les entends rire en buvant

Chez la mère Simone,

Ou j'y cours même, s'il le faut,

Les prier de chanter moins haut.

Eh! zon, zon, zon, etc.

Sans jamais en rien publier

Je vois s'enfler le tablier

De plus d'une friponne.

S'épouse-t-on six mois trop tard,

Faut-il baptiser un bâtard,

C'est le ciel qui l'ordonne.

Les plaintes fort peu me siéraient,

Le ciel et Suzon en riraient.

Eh! zon, zon, zon, etc.

Notre maire un peu mécréant  
A maint sermon répond : Néant.

Mais que Dieu lui pardonne !  
Depuis qu'à sa table il m'admet,  
J'ai su qu'à deux mains il semait,  
Sans bruit faisant l'aumône.

Or la grace ne peut faillir,  
Puisqu'il sème, il doit recueillir.

Eh ! zon, zon, zon, etc.

Je préside à tous les banquets,  
A ma fête j'ai des bouquets,

Et l'on remplit ma tonne.  
Mon évêque, triste et bigot,  
Prétend que je sens le fagot.

Mais pour qu'un jour, mignonne,  
J'aille où les anges font leurs nids  
Revoir tous ceux que j'ai bénis,

Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne dammons personne.

## LES CAPUCINS.

Bénis soient la Vierge et les saints, }  
On rétablit les capucins. } *bis.*  
Moi qui fus capucin indigne,

Je vais, ma petite Fanchon,  
 Du Seigneur vendanger la vigne  
 En reprenant le capuchon.  
 Bénis soient la Vierge et les saints, } *bis.*  
 On rétablit les capucins.

Fanchon, pour vaincre par surprise  
 Les philosophes trop nombreux,  
 Qu'en vrais cosaques de l'église  
 Les capucins marchent contre eux.  
 Bénis soient, etc.

La faim désole nos provinces;  
 Mais la piété l'en bannit.  
 Chaque fête, grâce à nos princes,  
 On peut vivre de pain béni.  
 Bénis soient, etc.

L'église est l'asile des cuistres;  
 Mais les rois en sont les piliers,  
 Et bientôt le banc des ministres  
 Sera le banc des marguilliers.  
 Bénis soient, etc.

Pour tâter de l'agneau sans taches,  
 Nos soldats courent s'attabler;  
 Et devant certaines moustaches  
 On dit qu'on a vu Dieu trembler.  
 Bénis soient, etc.

Nos missionnaires font rendre  
 Aux bonnes gens les biens de Dieu :  
 Ils marchent tout couverts de cendre :  
 C'est ainsi qu'on couvre le feu.  
 Bénis soient, etc.

Fais-toi dévote aussi, Fanchette ;  
 Vas, il n'est pas de sot métier ;  
 Mais qu'avec nous deux en cachette  
 Le diable crache au bénitier.  
 Bénis soient, etc.

## LES CHANTRES DE PAROISSE,

ou

### LE CONCORDAT DE 1817.

*Gloria tibi, Domine!*

Que tout chantre

Boive à plein ventre.

*Gloria tibi, Domine!*

Le concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse,

A qui nous tire enfin d'angoisse.

D'abord, pour ne rien oublier,

Remontons à François premier.

*Gloria tibi, Domine! etc.*

A Gonzalve buvons un verre,  
 Il a deux fois fait même affaire;  
 Mais cette fois, de droit divin,  
 L'église y gagne un pot de vin.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Des deux clefs de notre bon pape,  
 L'une du ciel ouvre la trappe,  
 Et l'autre aux griffes du légat  
 Ouvre les coffres de l'état.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Si de nos coqs la voix altière  
 Troubla l'héritier de saint Pierre,  
 Grace aux annates, aujourd'hui,  
 Nos poules vont pondre pour lui.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Rendons Avignon au saint-père,  
 Il le veut; et c'est là j'espère,  
 Prouver aux Français dépouillés  
 Qu'il est un de nos alliés.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Qu'importe qu'à Rome on détruise  
 Les libertés de notre église,  
 Nous devons à nos députés  
 Déjà tant d'autres libertés!  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Moines et prieurs vont revivre.  
 Il faut qu'avant peu le grand livre,  
 Servant à nos pieux desseins,  
 Soit mis au rang des livres saints.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Dans chaque ville un séminaire  
 Désormais sera nécessaire;  
 C'est un hôpital érigé  
 Aux enfans trouvés du clergé.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Pour les protestans qu'on tolère  
 Au ciel nous craignons de déplaire;  
 Mais qu'il nous passe encor long-temps  
 Nos Suisses qui sont protestans.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Chantres, pour nous combien d'offices!  
 Nous n'irons plus dans les coulisses  
 Brailler en chœur à l'Opéra,  
 Et l'église nous suffira.  
*Gloria tibi, Domine! etc.*

Oui, chantres, c'est à nous de boire;  
 Ce concordat fait notre gloire,  
 Car le bon temps revient grand train  
 Où les rois chantaient au lutrin:  
*Gloria tibi, Domine! etc.*



## LES MISSIONNAIRES.

1819.

Satan dit un jour à ses pairs :  
 On en veut à nos hordes ;  
 C'est en éclairant l'univers  
 Qu'on éteint les discordes.  
 Par brevet d'invention  
 J'ordonne une mission.  
 En vendant des prières,  
 Vite soufflons, soufflons, morbleu !  
 Éteignons les lumières,  
 Et rallumons le feu.

Exploitions en diables cafards  
 Hameau, ville et banlieue ;  
 D'Ignace imitons les renards,  
 Cachons bien notre queue.  
 Au nom du père et du fils,  
 Gagnons sur les crucifix.  
 En vendant des prières, etc.

Que de miracles on va voir,  
 Si le ciel ne s'en mêle !  
 Sur des biens qu'on voudrait ravoir  
 Faisons tomber la grêle.  
 Publions que Jésus-Christ

Par la poste nous écrit.  
En vendant des prières, etc.

Chassons les autres baladins,  
Divisons les familles ;  
En jetant la pierre aux mondains ,  
Perdons femmes et filles.  
Que tout le sexe enflammé  
Nous chante un *asperges me*.  
En vendant des prières, etc.

Par Ravailiac et Jean Châtel ,  
Plaçons dans chaque prône  
Non point le trône sur l'autel,  
Mais l'autel sur le trône.  
Comme aux bons temps féodaux,  
Que les rois soient nos bedeaux.  
En vendant des prières, etc.

L'intolérance, front levé,  
Reprendra son allure :  
Les protestans n'ont point trouvé  
D'onguent pour la brûlure.  
Les philosophes aussi  
Déjà sentent le roussi.  
En vendant des prières, etc.

Le diable, après ce mandement,  
Vient convertir la France :

Guerre au nouvel enseignement  
 Et gloire à l'ignorance !  
 Le jour fuit, et les cagots  
 Dansent autour des fagots.  
 En vendant des prières, etc.

---

## LE BON DIEU.

UN jour, le bon Dieu s'éveillant,  
 Fut pour nous assez bienveillant ;  
 Il met le nez à la fenêtre :  
 Leur planète a péri peut-être.  
 Dieu dit, et l'aperçoit de loin  
 Qui tourne dans un petit coin.  
 Si je conçois comment on s'y comporte,  
 Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,  
 Mortels que j'ai faits si petits,  
 Dit le bon Dieu d'un air paternel,  
 On prétend que je vous gouverne ;  
 Mais vous devez voir, Dieu merci,  
 Que j'ai des ministres aussi.  
 Si je n'en mets deux ou trois à la porte,  
 Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain  
 Donné des filles et du vin ?  
 A ma barbe, quoi ! des Pygmées,  
 M'appelant le dieu des armées,  
 Osent, en invoquant mon nom,  
 Vous tirer des coups de canon !  
 Si j'ai jamais conduit une cohorte,  
 Je veux, mes enfans, etc.

Que font ces nains si bien parés  
 Sur des trônes à clous dorés ?  
 Le front huilé, l'humeur altière,  
 Ces chefs de votre fourmilière  
 Disent que j'ai béni leurs droits,  
 Et que par ma grace ils sont rois.  
 Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,  
 Je veux, mes enfans, etc.

Je nourris d'autres nains tout noirs  
 Dont mon nez craint les encensoirs.  
 Ils font de la vie un carême,  
 En mon nom lancent l'anathème  
 Dans des sermons fort beaux, ma foi,  
 Mais qui sont de l'hébreu pour moi.  
 Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,  
 Je veux, mes enfans, etc.

Enfans, ne m'en veuillez donc plus :  
 Les bons cœurs seront mes élus.

Sans que pour cela je vous noie,  
 Faites l'amour, vivez en joie;  
 Narguez vos grands et vos cafards :  
 Adieu, car je crains les mouchards.  
 A ces gèns-là si j'ouvre un jour ma porte,  
 Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

*Troisième couplet de la chanson ayant pour titre :*

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE.

Malgré la trinité royale,  
 Malgré la sainte Trinité,  
 Notre nation déloyale  
 A proclamé sa liberté.  
 Pour l'Esprit saint quelle apostrophe!  
 Lui qui dicte tous vos décrets.  
     Vite un congrès,  
     Deux, trois congrès,  
     Quatre congrès,  
     Cinq congrès, dix congrès,  
 Princes, vengez ce bon Christophe,  
 Roi digne de tous vos regrets.

« Attendu que des pièces et de l'instruction  
 résulte prévention suffisante contre ledit de Bé-  
 ranger, d'avoir, en composant et faisant im-  
 primer, publiant, vendant et distribuant ledit  
 ouvrage, commis le délit d'offense envers la per-

sonne du roi, notamment dans le septième couplet de la chanson ayant pour titre *le Prince de Navarre*, ou *Mathurin Bruneau*, tome II, p. 125; dans le quatrième couplet de la chanson ayant pour titre *le Bon Dieu*, tome II, p. 208; dans le sixième couplet de la chanson ayant pour titre *l'Enrhumé*, tome II, p. 198; et dans le dernier couplet de la chanson ayant pour titre *la Cocarde blanche*, tome II, p. 48. »

*Septième couplet de la chanson ayant pour titre :*

LE PRINCE DE NAVARRE.

Enfin, pourrais-tu sans scrupule,  
Graissant la pate au saint Esprit,  
Faire un concordat ridicule  
Avec ton père en Jésus-Christ?  
Pour lui redorer sa tiare  
Tu nous surchargerais d'impôts!  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

*Quatrième couplet de la chanson ayant pour titre :*

LE BON DIEU.

Que font ces nains si bien parés  
Sur des trônes à clous dorés?  
Le front huilé, l'humeur altière,  
Ces chefs de votre fourmilière

Disent que j'ai béni leurs droits,  
 Et que par ma grace ils sont rois.  
 Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,  
 Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,  
 Je veux bien que le diable m'emporte.

*Sixième couplet de la chanson ayant pour titre :*

L'ENRHUMÉ.

Mais la Charte encor nous défend;  
 Du roi c'est l'immortel enfant;  
 Il l'aime, on le présume.

.....  
 .....

Amis, c'est là;  
 Oui, c'est cela,  
 C'est cela qui m'enrhume.

*Dernier couplet de la chanson ayant pour titre :*

LA COCARDE BLANCHE.

Enfin, pour sa clémence extrême,  
 Buvoûs au plus grand des Henris;  
 A ce roi qui sut par lui-même  
 Conquérir son trône et Paris.  
 Jour de paix, jour de délivrance,  
 Qui des vaincus fit le bonheur!  
 Beau jour qui vint rendre à la France  
 La cocarde blanche et l'honneur!



« Attendu que des pièces et de l'instruction résulte prévention suffisante contre ledit de Bé-ranger, d'avoir, en composant, faisant imprimer, publiant, vendant et distribuant ledit ouvrage, provoqué au port public d'un signe extérieur de ralliement non autorisé par le roi, dans la chan-son ayant pour titre *le Vieux Drapeau*, tome II, page 210. »

## LE VIEUX DRAPEAU.

De mes vieux compagnons de gloire,  
Je viens de me voir entouré.  
Nos souvenirs m'ont enivré;  
Le vin m'a rendu la mémoire.  
Fier de mes exploits et des leurs,  
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.  
Quand secoûrai-je la poussière  
Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille  
Où je dors pauvre et mutilé,  
Lui qui, sûr de vaincre, a volé  
Vingt ans de bataille en bataille!  
Chargé de lauriers et de fleurs,  
Il brilla sur l'Europe entière.  
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Ce drapeau payait à la France  
Tout le sang qu'il nous a coûté.

Sur le sein de la Liberté,  
 Nos fils jouaient avec sa lance.  
 Qu'il prouve encore aux oppresseurs  
 Combien la gloire est roturière.  
 Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Son aigle est resté dans la poudre,  
 Fatigué de lointains exploits :  
 Rendons-lui le coq des Gaulois,  
 Il sut aussi lancer la foudre.  
 La France, oubliant ses douleurs,  
 Le rebénira libre et fière.  
 Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Las d'errer avec la Victoire,  
 Des lois il deviendra l'appui.  
 Chaque soldat fut, grace à lui,  
 Citoyen au bord de la Loire.  
 Seul il peut voiler nos malheurs,  
 Déployons-le sur la frontière!  
 Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Mais il est là près de mes armes;  
 Un instant osons l'entrevoir,  
 Viens, mon drapeau! viens, mon espoir!  
 C'est à toi d'essuyer mes larmes.  
 D'un guerrier qui verse des pleurs,  
 Le ciel entendra la prière.  
 Oui, je secoûrai la poussière  
 Qui ternit tes nobles couleurs.

Délits prévus par les articles 1, 3, 5, 8 et 9 de la loi du 17 mai 1819 :

Renvoie ledit de Béranger devant la Cour d'assises du département de la Seine, pour y être jugé à la plus prochaine session, conformément aux dispositions de l'article 13 de la loi du 26 mai 1819, et maintient la saisie des instrumens de publication ;

Ordonne que le présent arrêt sera exécuté à la diligence du procureur général.

Fait au Palais de Justice, à Paris, le vingt-sept novembre mil huit cent vingt et un, en la chambre du conseil, où siégeaient M. Merville, président ; MM. Cholet, Bouchard, Lucy, Delahuproye et Cassini, conseillers, tous composant la chambre d'accusation, et qui ont signé. Ainsi signé, MERVILLE, CHOLET, BOUCHARD, A. LUCY, DELAHUPROYE, CASSINI, et HEDOUIN, greffier.

# PROCÈS

FAIT A MESSIEURS

DE BÉRANGER ET A. BAUDOUIN,

PRÉVENUS,

L'un comme ÉDITEUR, l'autre comme IMPRIMEUR, d'avoir publié textuellement et dans son entier l'Arrêt de la Chambre d'accusation du 27 novembre 1821, qui renvoie M. de Béranger devant la Cour d'assises, comme auteur des Chansons relatées dans ledit arrêt.





# PROCÈS

FAIT A MESSIEURS

DE BÉRANGER ET A. BAUDOUIN.

---

Les portes de la Cour d'assises se sont ouvertes à neuf heures du matin. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour éviter les inconvénients occasionnés dans la première affaire par l'envahissement de la salle ; des gendarmes occupaient toutes les issues, et ne laissaient entrer que les personnes qui avaient été assez heureuses pour obtenir des billets.

L'intérieur du parquet était occupé par des dames dont la présence embellissait l'enceinte ordinairement si sévère d'une Cour criminelle. On remarquait, parmi le petit nombre d'hommes qui avaient obtenu la faveur d'être admis dans le parquet, M. Gévaudan, député ; M. Andrieux, professeur au collège de France et membre de l'Académie française ; M. Courrier, savant helléniste, qui a précédé M. de Béranger à Sainte-Pélagie, etc. etc. M. Baudouin est arrivé à 9 heures

et demie avec M<sup>e</sup> Berville, son avocat, et a fait distribuer des exemplaires de la Consultation rédigée en sa faveur; à 10 heures, M. de Béranger a été introduit. Les accusés ont procédé, dans la chambre du conseil, au tirage et à la récusation des jurés; et la séance a été ouverte à onze heures moins un quart.

La Cour était présidée par M. Jacquinot Goudard. Le jury était composé ainsi qu'il suit :

M. Nigon de Berty, directeur des contributions, président du jury;

MM. Bazin, avoué; Bourquenay, chef aux finances; Deveslay, propriétaire; Foucher, notaire; Lefebvre, notaire; Lopinot, mercier; Maury, receveur; Morand, notaire; Scribe, marchand de soieries; Veytard, inspecteur du garde-meuble; Watrin, propriétaire.

M. Marchangy, avocat général, occupe le fauteuil du ministère public. Les deux accusés se placent sur des sièges qui leur avaient été préparés en avant du banc des avocats où siègent M<sup>es</sup> Dupin et Berville, leurs avocats, et M<sup>e</sup> Coche, avoué de la cause.

Après l'accomplissement des formalités d'usage, M. le président procède à l'interrogatoire des accusés : le premier déclare se nommer Pierre-Jean de Béranger, être âgé de quarante-un ans, ex-employé, demeurant à Sainte-Pélagie; le second,



Alexandre Baudouin, imprimeur, âgé de trente ans. Tous deux reconnaissent la brochure ayant pour titre : *Procès fait aux Chansons de P. J. de Béranger*, l'un pour l'avoir imprimée, et l'autre pour l'avoir fait imprimer; ils déclarent qu'elle a été tirée à deux mille exemplaires, et que toutes les formalités exigées par la loi en pareil cas ont été remplies.

Le greffier donne lecture de l'arrêt de renvoi, duquel il résulte que les sieurs de Béranger et Baudouin sont renvoyés devant la Cour d'assises du département de la Seine, pour y être jugés conformément aux dispositions de l'article 13 de la loi du 17 mai 1819, comme coupables de réimpression, de vente et distribution d'un écrit condamné, et dont la condamnation était légalement réputée connue: délit prévu par l'article 27 de la loi du 26 mai 1819.

La parole est à M. l'avocat général Marchangy.

« Messieurs les jurés, dit l'orateur, dans les causes où il s'agit de récidive, l'accusation semble devoir prendre un accent plus sévère que si elle avait à signaler une première faute; et cependant, quel est aujourd'hui le sentiment secret qui voudrait nous inspirer une tout autre disposition à l'égard du sieur de Béranger?

« Cet auteur fut condamné à trois mois d'emprisonnement pour avoir publié des chansons déclarées coupables; et nous qui l'avions poursuivi, nous aimions à penser que cette peine légère conciliait la justice, qui demandait une réparation, et la morale religieuse, pour qui cette réparation était demandée, avec l'indulgence que méritaient partout, mais en France plus qu'ailleurs, les licences d'un chansonnier. Oui, messieurs, nous aimions à penser que le sieur de Béranger, condamné au mois de décembre dernier, serait libre dès les premiers jours du printemps, et que son imagination, ranimée par cette saison si chère aux amis des vers, oublierait, en se mettant en harmonie avec la nature, de tristes sujets politiques puisés dans l'amertume des partis. L'instant où sa prison devait s'ouvrir est arrivé; pourquoi faut-il qu'elle ne se soit ouverte en effet que pour le faire paraître de nouveau dans cette enceinte?

« D'un autre côté, messieurs, est-ce donc à la Justice à céder? et, satisfaite d'avoir une fois sévi, n'osera-t-elle plus frapper quiconque aura négligé ses avertissemens et bravé ses coups? Sera-t-il vrai que, dans un siècle appauvri à force de concessions, on puisse la réputer trop exigeante, lorsqu'elle viendra requérir deux peines successives contre celui qui aura commis successive-

ment deux délits? Appellera-t-on l'assiduité de son courage et son impassible persévérance une obstination importune et une sorte d'acharnement? Ah! si la condamnation encourue par une première faute assurait l'impunité de toutes les autres, elle serait implorée par les coupables eux-mêmes, qui s'en feraient une sauvegarde et un titre à la protection de cette fausse et débile philanthropie, disposée à tout excuser, parce qu'elle ne sait rien prévoir.

« L'article 27 de la loi du 26 mai punit quiconque réimprime un écrit condamné. Le sieur de Béranger a fait imprimer chez Baudouin, et mis en vente un volume intitulé : *Procès fait aux Chansons de P. J. de Béranger*, dans lequel se trouvent les chansons condamnées.

« Le délit que prévoit la loi est donc avéré : mais change-t-il de caractère, parce que les chansons réimprimées sont mêlées à une procédure?

« La défense peut vous dire : Il faut distinguer entre la réimpression pure et simple d'un écrit prohibé judiciairement, et celle de ce même écrit relaté dans les pièces d'un procès dont il a été l'objet. De tout temps ce fut un droit inhérent à la liberté de la défense que celui d'appeler en quelque sorte à son aide le témoignage de la société, et de faire entendre par delà l'enceinte des tribunaux une voix dont l'indépendance est à la

fois la garantie des accusés et un hommage rendu à la Justice elle-même, qui ne saurait redouter la publicité. Vingt procès fameux ont été imprimés de cette manière, et jamais leur compte rendu n'engendra d'autres procès.

« L'accusation répond : Oui, toute latitude est donnée à la justification des prévenus, et les grandes prérogatives de la défense leur sont laissées tant qu'ils parcourent les divers degrés de juridiction; mais, lorsqu'une décision définitive est intervenue, ils rentrent dans la règle commune, et ne peuvent réclamer une publicité désormais sans objet pour perpétuer un scandale qui serait la reproduction d'un délit.

« Il est des procès qu'on peut publier sans inconvénient, parce que le récit n'en est pas un crime; mais ici le scandale se renouvelle, et la mesure répressive devient illusoire.

« Le sieur de Béranger n'a pu, comme il le dit dans une Consultation signée de trente-deux avocats, alléguer la nécessité de réimprimer la défense pour rétablir l'équilibre, parce que l'arrêt de renvoi où sont comprises les chansons ne fait pas partie de la défense qu'on eût pu imprimer sans parler de l'arrêt qui n'est destiné qu'à l'instruction. On doit ensuite observer qu'il n'y a point de parité entre la défense et l'accusation, lorsque la condamnation est intervenue : car, après cette

condamnation, l'accusation est seule présumée la vérité, *res judicata pro veritate habetur*; enfin, où est le tort causé au condamné, puisque l'arrêt de condamnation doit être affiché?

« La censure a, dit-on, supprimé la défense du sieur de Béranger. Les lecteurs y ont perdu sans doute le plaisir de connaître l'œuvre d'un talent distingué; mais la censure n'a pas été instituée pour le plaisir des lecteurs : reste à savoir si la publication de la défense était nécessaire après le jugement.

« Le prévenu, en ne réimprimant que les chansons condamnées, n'est pas moins coupable que s'il eût imprimé tout le recueil; il l'est même davantage, puisqu'il ne choisit précisément dans ce recueil que ce qui a été l'objet d'une juste réprobation. »

Après avoir ainsi soutenu l'accusation, voici comment monsieur l'avocat général a terminé sa plaidoirie :

« Les uns penseront peut-être que pour traduire les décisions des jurés et des magistrats à la barre de l'opinion publique, on peut faire connaître les écrits qu'ils ont injustement punis; que dans ce cas la plainte est un droit, l'opposition un devoir, l'insulte un combat légitime, et le scandale une propriété; qu'à la vérité la loi défend de publier des écrits condamnés, mais qu'ici la loi doit être



récusée comme alliée de la Justice qui a prononcé la condamnation, et comme partie intéressée au procès qu'on défère à la société. Ces principes excitent votre surprise, et cependant, messieurs, ne serait-ce pas les consacrer que d'absoudre les prévenus ?

« Les autres penseront qu'on doit rejeter, comme de funestes erreurs, ces étranges distinctions entre la Justice et la société, qui n'ont au contraire qu'un seul et même intérêt, car la Justice est l'interprète de la société, puisqu'elle est l'organe des lois qui sont les paroles de la société personnifiée par le concours des trois pouvoirs ; qu'ainsi appeler à la société des arrêts de la Justice, c'est se révolter contre la société elle-même. Ils penseront que si cette téméraire inconvenance n'est pas un délit, du moins ne peut-on pas en faire un moyen spécieux pour exercer un délit véritable, tel que celui de la réimpression d'écrits condamnés ; qu'ici la loi et la Justice sont à la fois bravées ; que, si dans ces agressions dérisoires, l'autorité légale était vaincue, l'état serait bientôt abandonné à l'insurrection et à l'anarchie, en telle sorte qu'au nom des lumières ils nous ramèneraient à la barbarie, avec cette différence que si l'on sort de la barbarie fort de croyance, d'illusion et de vertu, on y rentre par l'incrédulité, la faiblesse et les sophismes. »

M<sup>e</sup> Dupin commence en ces termes <sup>1</sup> :

« MESSIEURS LES JURÉS ,

« Si nous étions en pays d'inquisition, le téméraire qui aurait osé divulguer quelque procédure du saint tribunal pourrait être taxé d'indiscrétion, et son tort pourrait être facilement transformé en crime d'état. En effet, révéler les secrets du despotisme, les montrer au grand jour, c'est par cela seul le frapper de mort.

« Mais dans un pays qui fut toujours franc et toujours libre, dans une monarchie qui, de tout temps, fut tempérée ou par les lois ou par les mœurs et le caractère national, quelquefois même par le bon naturel et la générosité de ses rois; sous un gouvernement aujourd'hui représentatif, et dont la liberté de la presse est la principale condition; sous l'empire d'une Charte qui proclame la publicité des débats en matière criminelle, on doit s'étonner de voir des citoyens traduits en jugement et menacés de peines *ultra-sévères*, pour avoir osé publier un acte éminemment public, un arrêt de Cour souveraine !

« Tel est cependant, messieurs, le genre de l'ac-

<sup>1</sup> Le plaidoyer de M. Dupin n'ayant pas été sténographié, nous ne pouvons en offrir qu'une analyse telle que l'ont donnée les journaux, et principalement le *Courrier français* et le *Journal des Débats*, qui en ont rendu compte avec le plus d'étendue et d'exactitude.



cusation que nous avons à discuter devant vous ; telle est la question que le jury français, appelé pour la dernière fois peut-être à prononcer dans ces sortes de causes, aura à résoudre dans celle des sieurs Baudouin et de Béranger. »

L'avocat, après avoir rappelé ce qui s'est passé lors du premier procès, continue ainsi : « La censure, peu regrettée et peu regrettable, avait laissé aux journaux toute latitude pour insérer l'accusation ; mais on vit alors le premier exemple de la suppression totale de la défense qu'on s'était jusqu'à ce temps contenté de mutiler et de restreindre ; on n'en a rien laissé mettre à aucun journal ; le *Drapeau blanc* eut cela de particulier, qu'après ces mots : « M. Dupin prend la parole, » il laissa une colonne de blanc ; vient ensuite la réponse de monsieur l'avocat général qui réfute *victorieusement* ce qui précède. ( On rit dans l'auditoire. )

« M. de Béranger, accusé de quatre délits, avait été acquitté sur trois chefs d'accusation. Il lui importait de faire savoir que les trois quarts de l'accusation étaient mal fondés ; mais l'accusation seule avait été reportée devant le tribunal de l'opinion publique ; il avait le droit d'y faire entendre sa défense.

« M. de Béranger, faisant un historique exact de son procès, dit en commençant : « Le greffier lit l'arrêt de renvoi ; » c'est un fait incontestable, cet

arrêt a été lu en audience publique ; il a pu être entendu par tout le monde ; mais pour ne point couper le récit , il le renvoie à la fin , et le place au nombre des *pièces justificatives*. Il ne met dans son récit aucune animosité , aucune passion. Il veut publier son procès ; il dit : « Je serais coupable si je ne faisais entendre qu'une seule voix ; je donnerai ma défense , mais je donnerai aussi l'accusation , et même je mettrai l'arrêt de renvoi , afin que chacun apprenne le sujet de l'accusation , que chacun puisse le juger avec connaissance de cause ; » il y met tant de bonne foi , tant de scrupule et de fidélité , qu'il s'empresse de rendre hommage à *la justice et à l'impartialité* de monsieur le président. Ce n'est donc pas , comme on l'a dit , un esprit de vengeance et d'animosité qui l'inspirait. La seule chose qu'on ait attaquée dans son récit semblait la seule qui fût inattaquable ; on n'accuse ni le compte rendu , ni la plaidoirie de son avocat ; mais on accuse l'arrêt même de la Cour ! c'est la Justice qui se saisit de sa propre main en appelant *au secours* ! de telle sorte que , par un nouvel arrêt de condamnation , la Justice se frapperait elle-même... en la personne de Béranger toutefois. ( On rit. )

« La question à examiner est celle de savoir si l'impression d'un arrêt est un crime ou un délit ; en d'autres termes , s'il y a des arrêts bons et des arrêts dangereux ?

« De Béranger s'est conformé à l'usage existant, depuis long-temps confirmé par l'opinion de savans jurisconsultes, et par l'autorité des ministres eux-mêmes. M. de Béranger est donc de bonne foi. La publicité des actes de l'autorité, des lois et ordonnances est commandée; des formes sont prescrites pour établir cette publicité; il en est de même des décisions de l'autorité judiciaire, des arrêts dans les procès civils et criminels.

« Tel est l'usage constant de nos pères; n'est-ce pas d'eux, en effet, que nous est venue cette maxime du palais, que *tout arrêt rendu appartient au public*? Est-il besoin de rappeler le procès de Calas, l'affaire des trois roués, le procès de Damiens le régicide, qui fut imprimé sans qu'on craignît le danger de la publication des faits atroces qu'il contient? On a publié, en deux volumes in-folio, le procès de la Cadière avec le père Girard, jésuite, accusé de l'avoir séduite, procès qui contient les détails les plus scandaleux. L'arrêt du parlement qui prononça l'expulsion des jésuites a été imprimé avec un grand luxe de gravure. »

L'avocat montre à la Cour et aux jurés cet arrêt imprimé sur une simple feuille entourée d'un cadre gravé.

« On représenta avec soin, dans cette vignette, tous les vices que l'on attribuait aux jésuites, avec des numéros correspondans qui en donnent l'ex-

plication. Ainsi on voit là l'ambition, l'hypocrisie, le larcin, l'assassinat, etc. etc. ; et cet arrêt, ainsi imprimé, se vendait publiquement pour le prix modique de seize sous <sup>1</sup> !

« Voulez-vous des arrêts rendus en matière de délits de la presse, j'en citerai deux remarquables. Le 23 février 1776, on condamna une brochure intitulée *Des Inconvéniens des droits féodaux*. Le réquisitoire de monsieur l'avocat général, où se trouvaient les passages incriminés, fut imprimé, et l'arrêt du parlement qui condamnait l'ouvrage à être lacéré et brûlé par la main de l'exécuteur des hautes œuvres, fut imprimé, lu et affiché par ordre du parlement lui-même.

« L'*Histoire philosophique* de Raynal fut aussi condamnée à être lacérée et brûlée par la main du bourreau (car alors on condamnait les écrits à la *peine capitale*) ; l'arrêt de condamnation fut imprimé et affiché : les vétérans de la littérature se rappellent encore de l'avoir lu, et l'un d'eux m'a avoué avec naïveté que c'est après cette lecture qu'il est allé acheter l'ouvrage.

« Après que l'*Émile* de Rousseau eut été condamné par arrêt du parlement à la même peine, l'archevêque de Paris transcrivit dans un man-

<sup>1</sup> Cet arrêt, avec son encadrement, vient d'être lithographié par Langlumé.

dement plusieurs passages de ce livre, pour les réfuter, et ce mandement fut affiché dans toutes les églises.

« Lorsque Buffon publia son *Histoire générale*, il fut censuré par la Sorbonne; l'acte de censure relata quatorze passages dans lesquels on l'accusait d'attaquer la doctrine des livres saints. Buffon, que ces censures n'arrêtèrent point, continua l'impression de son ouvrage, et fit insérer dans le tome iv de son *Histoire naturelle* l'acte de censure avec les quatorze passages censurés; il y joignit même une réfutation; et, ce qui est fort remarquable, son ouvrage fut non seulement publié avec privilège du roi, mais encore sortit des presses de l'*Imprimerie royale*.

« Ainsi, dans l'ancienne législation, permission d'imprimer tous les arrêts, avec les passages qu'ils condamnaient, sans que jamais on ait vu là une récidive; et pourtant alors la procédure était secrète, les accusés étaient privés de défenseur; les tribunaux pouvaient condamner, sans autre explication, *pour les cas résultant du procès*; ordonner l'étranglement *entre deux guichets*; il y avait torture, censure et Bastille! C'est sous un tel gouvernement qu'on donnait la plus grande publicité aux arrêts; et aujourd'hui on les redouterait comme dangereux, aujourd'hui que nous vivons sous un gouvernement représentatif, qui a pour



base, en point de droit du moins, la publicité des actes de l'autorité!!

« Examinez maintenant quelle a été la jurisprudence de la révolution, car cet usage est de tous les temps et de tous les lieux, il remonte à l'antiquité la plus reculée, où l'on inscrivait au dessus de la tête des condamnés les motifs de leurs condamnations; nous en voyons ici une autorité sacrée : au dessus de la tête de ce crucifix vous lisez : *Jésus de Nazareth, condamné à mort pour avoir pris le titre de roi des Juifs*; et le crime du proconsul qui fit périr un innocent vient déposer ici de l'usage antique de publier les arrêts.

« Si l'on condamne un coupable, c'est pour agir sur l'esprit des autres citoyens; mais pour que sa condamnation soit utile, il faut que le crime soit connu. Quand il consiste dans un écrit, il faut donc qu'on sache ce que contient cet écrit. Depuis 1792, tous les procès célèbres ont été publiés. La fureur de la Convention n'a pas été jusqu'à étouffer la publication du procès de Louis XVI. La susceptibilité du consulat ne s'est point effrayée de celui de mademoiselle de Cicé. L'autorité impériale n'a pas craint de laisser connaître les détails de celui de Moreau.

« Aujourd'hui, la Charte, sous l'empire de laquelle nous vivons, proclame en principe que

*les débats sont publics en matière criminelle.* Sera-ce une publicité d'exception, une publicité privilégiée, une publicité pour tous, ou seulement pour ceux qui auront pu se procurer des billets d'entrée? Non, messieurs, la publicité garantie par la Charte a été stipulée pour la société tout entière. La publicité est tellement de l'essence des arrêts, que lors même que la loi permet que l'audience ait lieu à huis clos, il faut que l'on ouvre toutes les portes avant la prononciation de l'arrêt, afin que l'arrêt soit prononcé en public.

Tel était le droit antérieur à la loi du 26 mai. Depuis, le principe de la publicité des arrêts et des débats a encore été confirmé par de nouveaux exemples. Les journaux ont eu le droit de rendre compte des débats en matière criminelle; mais la censure, qui a quelquefois interdit la défense, ne s'est jamais exercée sur les arrêts: une seule fois cette censure agonisante a cru pouvoir porter une main criminelle sur un arrêt de la Cour; elle en a retranché le considérant qui blessait un de ses membres; mais cet attentat, jusqu'alors inouï, ne s'est pas renouvelé. Non seulement les journaux ont pu rendre compte des accusations et des arrêts qui les ont couronnées, mais presque tous les procès notables ont été imprimés séparément, en corps d'ouvrage.

« Ainsi, dans le premier procès jugé à la Cour



des pairs, et publié en 2 vol. in-8°, l'éditeur a rendu compte du vote même des juges. On a également imprimé le procès de Drouot, de Cambrone, du duc de Roxigo, etc. etc.

Dans les procès relatifs aux délits de la presse, *la Bibliothèque historique*, après avoir été condamnée, a rendu compte de son procès, et a produit les pièces justificatives; *le Censeur* a tenu la même conduite. M. Fiévée, traduit pour un des numéros de sa *Correspondance privée*, a publié l'ordonnance de la chambre du conseil; il fit imprimer le jugement de condamnation, et y ajouta, pour la commodité du lecteur, les passages incriminés, dont on s'était contenté d'indiquer les pages, et notamment le fameux passage où se trouvait le mot *bonhomie...* »

M<sup>e</sup> Dupin, après avoir cité quelques autres exemples, s'appuie du témoignage de M. de Serres, auteur de la loi du 17 mai. M. Sirieys de Mayrin hac voulait que le député qui se serait servi d'une phrase inconvenante fût déporté sur son banc; un autre membre proposa par amendement que la phrase ne fût pas répétée dans les journaux. M. de Serres, alors garde des sceaux, s'éleva contre cette proposition: « L'amendement, dit-il, dans une discussion publique, rendrait une partie de la discussion secrète : ce serait une chose contraire à ce qui se passe ailleurs. Quelque atroce que soit

un fait, quelque infame que soit un libelle, on permet aux journaux, en rendant compte des arrêts des tribunaux, de citer les passages incriminés. Cela est même *dans l'intérêt de la morale publique.* »

« Aussi, continue M<sup>e</sup> Dupin, quand la question a été soumise au barreau, on n'a été embarrassé que de limiter le nombre des souscripteurs; trente-deux jurisconsultes, parmi lesquels on remarque notre doyen, notre ancien bâtonnier, et d'autres avocats distingués, trente-deux jurisconsultes investis de la confiance publique ont tous répondu sans hésiter que le fait d'avoir imprimé et publié un arrêt de la Cour ne constituait ni crime ni délit; et vous voulez qu'un chansonnier, qui n'entend pas les lois comme trente-deux jurisconsultes, ait considéré comme défendu ce que tant d'hommes de talent ont cru permis, ce qu'un garde des sceaux a déclaré être même *dans l'intérêt de la morale publique!*

« M. de Béranger avait le droit de se rendre historien, pourvu que le compte fût fidèle, et ce n'est pas au moment où un article d'une loi nouvelle punit le compte rendu avec infidélité, qu'on punira de Béranger pour avoir été trop fidèle en copiant l'arrêt lui-même.

« Mais cet arrêt renferme des chansons! Cela est possible; l'arrêt renferme ce qu'on y a mis; si la

loi ordonne de le lire en audience publique, c'est qu'elle ne le croit pas dangereux; s'il y a quelque inconvénient à cela, si l'on pense que la loi est mauvaise, il faut la rapporter. Il suffira pour cela d'ajouter un article au crédit législatif en ce moment demandé par les ministres. Mais en attendant, reste dans toute son étendue le droit de publier les arrêts en leur entier, et tels qu'ils sont rendus.

« Eh! d'ailleurs, n'est-ce pas faire injure à la Cour que de supposer qu'un seul de ses arrêts puisse être dangereux? Non, ce n'est point un écrit coupable, ce n'est point un écrit dangereux que de Béranger a publié, *c'est l'arrêt, l'arrêt, l'arrêt.*

« Vainement on veut distinguer entre les différents arrêts: où la loi ne distingue pas, le juge ne peut pas distinguer; si la publicité d'une chanson est plus dangereuse que la publicité d'un crime, c'est le chansonnier qu'il faut condamner à mort, et le meurtrier à l'amende. Mais c'est évidemment s'abuser; si l'on a pu sans danger publier les détails de l'affaire de Fualdès, que craindre de la publicité de quelques couplets insérés dans un arrêt? Le crime est malheureusement plus commun que le génie, et il y a plus à craindre de voir se renouveler des assassinats, que de voir faire à d'autres des chansons comme celles de de Béranger. »

L'avocat se demande en résultat ce qu'on doit entendre par le mot de *réimpression*? C'est la reproduction d'un ouvrage entier ou dans une partie notable, mais isolément, et non celle de quelques passages qui se trouvent incrustés dans un arrêt, car c'est alors l'arrêt qu'on reproduit. La réimpression n'existe que dans le cas où il y aurait lieu à la poursuite en *contrefaçon*, si elle était faite par un autre que l'auteur.

Examinant ensuite la question d'intention, M<sup>e</sup> Dupin dit qu'un fait criminel peut bien s'excuser quelquefois par l'intention; mais qu'un fait innocent en lui-même ne peut jamais être incriminé par une intention supposée mauvaise, lorsque d'ailleurs tous les faits repoussent cette supposition. Il discute ces faits et expose les motifs légitimes qu'a eus de Béranger de publier son procès. Il montre ensuite que si l'on condamnait M. de Béranger, il faudrait ordonner la suppression de l'arrêt. Ainsi l'on verrait une Cour royale ordonner la suppression d'un de ses arrêts comme dangereux.

M<sup>e</sup> Dupin termine sa brillante plaidoirie par un résumé plein de force et de clarté. « Si je n'ai pu vous convaincre, dit-il en finissant, un autre saura vous persuader. »

Il cède là parole à M<sup>e</sup> Berville, qui s'exprime en ces termes :

MESSIEURS LES JURÉS,

« Pourquoi sommes-nous devant la Cour d'assises? quel crime si grave a pu soulever contre nous la sévérité du ministère accusateur? Je cherche un corps de délit, et je trouve un arrêt de Cour royale; je cherche un coupable, et je vois un homme qui a publié sa défense avec des pièces justificatives. Du côté de l'éditeur, les principes les plus sacrés, la publicité des débats, la sainteté de la défense, la majesté des arrêts, une possession de droit consacrée par un usage immémorial; du côté de l'imprimeur, une confiance fondée sur les causes les plus légitimes, une fin de non-recevoir invincible et puisée dans le texte même de la loi que l'on invoque contre nous; tout se réunit pour assurer le succès de la défense; tout semblait écarter d'avance jusqu'à l'idée d'une accusation. Pourquoi donc sommes-nous devant la Cour d'assises?

« J'éprouve ici, messieurs les jurés, un embarras bizarre et cependant réel, c'est d'avoir trop raison. Il est plus difficile qu'on ne le croit de prouver l'évidence. Comment trouver des arguments sérieux pour démontrer que le jour est l'opposé de la nuit; que deux et deux font quatre, et qu'un imprimeur ne mérite pas une année de prison pour avoir imprimé textuellement l'arrêt

d'une Cour de justice lu en audience publique, et certifié par la signature d'un officier ministériel ?

« Vous vous rappelez quelles circonstances ont amené cette publication. L'un de nos premiers poètes, M. de Béranger, venait d'être traduit devant les tribunaux ; la Cour n'avait pas vu d'inconvénient à la publicité des débats ; elle n'avait pas cru nécessaire de tenir son audience à *huis clos* : après des plaidoiries contradictoires prononcées devant un concours immense d'auditeurs, de Béranger, condamné sur un seul chef d'accusation, avait triomphé sur tous les autres.

« De Béranger comptait de nombreux amis ; son talent comptait de nombreux admirateurs : tous attendaient avec une impatience facile à concevoir le récit des débats. Les journaux arrivent : l'accusation s'y trouve reproduite dans toute son étendue comme dans toute sa sévérité ; elle était éloquente ; la défense, on le savait déjà, ne l'avait pas été moins. On lit l'accusation, on cherche la réponse, cette réponse qui doit laver un auteur chéri des reproches amers élevés contre lui ; cette réponse qui, victorieuse devant la justice sur presque tous les points, sera sans doute également victorieuse au tribunal de l'opinion publique. On la cherche.... c'est en vain. La censure ( qui, comme l'a spirituellement dit l'orateur du minis-



tère public, *n'a pas été instituée pour le plaisir des lecteurs*), l'inexorable censure a tout supprimé....

« Grand Dieu ! sous un gouvernement libre, la défense d'un accusé supprimée ! Un cri général s'est élevé : c'est vous-mêmes que j'en atteste ; et ici ce n'est point l'opinion que j'interroge, c'est la conscience : l'opinion ici n'est rien, la conscience est tout. Je vous prends donc à témoin qu'en ce moment il n'est pas un homme, quels que fussent d'ailleurs ses passions ou ses principes, pourvu qu'au fond de son cœur brûlât encore une étincelle de générosité, qui ne se soit écrié : *Si j'étais de Béranger, je ferais imprimer ma défense.*

« Ce que tous vous eussiez fait, messieurs les jurés, c'est ce qu'a fait M. de Béranger. Il a fait mieux encore : impartial dans sa propre cause, il a joint à ses défenses les plaidoyers du ministère accusateur et les pièces officielles du procès, imprimées sur les copies délivrées par le greffier de la Cœur, et légalisées par la signature de l'officier ministériel.

« Voilà la cause de M. de Béranger ; voyons maintenant celle de M. Baudouin.

« C'est à M. Baudouin qu'on s'est adressé pour l'impression de ce *procès*. M. Baudouin, il faut bien le dire, puisque le crime dont on l'accuse est



d'avoir réimprimé *sciemment* des chansons condamnées, M. Baudouin était sur le point de se marier, et je crois que la seule chose qu'il fût alors en état d'imprimer *sciemment*, c'étaient les billets de *faire part* de son mariage. D'ailleurs, de temps immémorial, l'usage avait consacré la publication des procès célèbres; les pièces qu'on lui présentait à imprimer étaient officielles; elles émanaient des magistrats; les débats de la cause avaient été publics; enfin, nulle promulgation légale du jugement de M. de Béranger n'avait été faite par l'autorité. Dans cet état de choses, M. Baudouin n'avait pas même besoin de lire le manuscrit remis entre ses mains. Il devait imprimer sans examen, parce qu'il n'y avait pas lieu à examen.

« Quelles étaient ses obligations particulières ?

« Il devait s'assurer de l'authenticité des pièces produites : il l'a fait.

« Il devait remplir les formalités extérieures prescrites par les réglemens : il les a remplies.

« Il devait se mettre en état de produire l'auteur du livre : il l'a produit.

« M. Baudouin a donc satisfait à toutes ses obligations : la loi n'a plus rien à lui demander. Pourquoi donc sommes-nous devant la Cour d'assises ?

« Cependant, nous y sommes : il faut donc discuter l'accusation qui nous y a conduits. Des ex-

ceptions que je vais invoquer, deux, la première et la troisième, sont communes aux prévenus ; une autre, la seconde, est particulière à M. Baudouin. J'établirai en premier lieu qu'il n'y a point, dans la cause, de *corps de délit* ; ensuite, qu'en supposant un délit, on ne peut accuser l'imprimeur d'y avoir participé *sciemment* ; enfin, que le ministère public n'est point recevable à requérir contre nous les peines de la réimpression, parce que la disposition qui défend de réimprimer un écrit condamné n'est exécutoire qu'après l'accomplissement de certaines conditions qui n'ont pas été remplies.

« Je soutiens d'abord que, dans la cause, il n'y a point de *corps de délit*.

« Qu'est-ce qu'un *corps de délit* ? Vous le savez, messieurs ; c'est un fait matériel défendu par une loi pénale, et qui sert de base à l'accusation dirigée contre tel ou tel individu. Ainsi, dans une accusation d'homicide, le *corps de délit* est un homme assassiné ; ainsi, dans une accusation de faux, le *corps de délit* est un écrit falsifié. Avant de chercher le faussaire ou le meurtrier, il faut que la Justice ait reconnu l'existence d'un faux ou d'un meurtre.

« Ici, je me demande où est le *corps de délit* ? Je vois un arrêt de Cour royale lu dans un débat public, et je cherche dans les lois passées, pré-

sentes, j'allais presque dire futures, une loi qui défende d'imprimer l'arrêt d'une Cour de justice, une loi qui défende de rapporter les circonstances d'un débat public?

« Reprenons successivement ces deux points du procès :

« *Les débats sont publics en matière criminelle.* Telle est la disposition de l'article 64 de la Charte constitutionnelle, qui n'a point en cela créé un droit nouveau, qui seulement a confirmé un ordre dès long-temps établi.

« Le principe posé par la Charte n'admet qu'une exception : *A moins, dit le législateur, que cette publicité ne soit dangereuse pour l'ordre et les mœurs; et, dans ce cas, le tribunal le déclare par un jugement.*

« Ici, l'exception devient un nouvel argument en notre faveur, puisqu'elle n'a point été appliquée, puisque le tribunal saisi de la cause a voulu que l'audience fût publique. Et rendons hommage à la sagesse des magistrats : ils ont senti que le mystère ne convient pas à la Justice; qu'elle se dégraderait en essayant de se cacher; que l'opinion refuserait de sanctionner des décisions furtives; que l'équité la plus pure ne serait pas à l'abri des soupçons, du moment qu'elle consentirait à s'envelopper d'ombres et de voiles; ils se sont dit que, si la publicité est pour les ac-

cusés une garantie nécessaire, elle est aussi un devoir du juge envers lui-même, envers la société qu'instruisent ses arrêts; que, lorsque le magistrat prononce du haut de son tribunal, il semble dire aux peuples attentifs : *Peuples, écoutez; car ceci est la Justice.*

« Eh bien ! du moment que le tribunal, d'accord avec la loi, a ordonné la publicité du débat, le débat est devenu propriété publique : chacun a pu s'en emparer; la sténographie a pu le recueillir; les journaux ont pu le reproduire; sa publication n'est pas seulement devenue licite, innocente, mais légitime, mais salutaire; elle a secondé le vœu des magistrats, le vœu des législateurs. Supposons que l'enceinte de la Cour d'assises se fût trouvée assez vaste pour contenir la France tout entière; loin d'en être blessées, la Justice et la loi en eussent été satisfaites; leur désir eût été plus complètement rempli. Et moi, en publiant le débat, je n'ai rien fait qu'agrandir l'enceinte de la Cour d'assises.

« Ainsi, lorsque j'ai rendu un compte public d'un débat public, loin de violer la loi, j'ai accompli la loi; j'ai complété par l'impression la publicité légale de l'audience; j'ai ajouté la publicité de fait à la publicité de droit; ou plutôt, ce n'est pas moi qui suis l'auteur de la publication, c'est la Cour elle-même. Dans les autres écrits,

la pensée de l'auteur est secrète jusqu'au moment de l'impression ; c'est l'impression, c'est la mise en vente qui constituent la publication. Ici, la publication était consommée quand j'ai commencé d'imprimer : je ne l'ai point faite, je l'ai continuée. La véritable publication s'est effectuée au moment où le président de la Cour d'assises a prononcé ces paroles : *Huissier, ouvrez les portes de l'audience.*

« Rendre compte d'un débat public, c'est donc faire non seulement ce que la loi permet, mais ce que la loi désire ; c'est ajouter à la publicité d'une chose dont la loi veut la publicité ; c'est remplir l'intention du législateur.

« Ceci posé, il ne reste plus qu'à décider un point de fait fort simple, c'est de savoir si l'arrêt de renvoi a fait partie du débat ; mais cette question n'en est pas une : chacun sait que les arrêts de renvoi font partie des débats criminels, qu'ils font la base de ces débats, que c'est la lecture de l'arrêt de renvoi qui ouvre les débats. Vous en avez eu la preuve dans cette audience même.

« Tout notre crime est donc d'avoir fidèlement rendu compte d'un débat public ; de n'avoir retranché aucun fait, supprimé aucune circonstance ; d'avoir, en imprimant la relation d'une audience criminelle, rapporté la teneur d'une pièce lue dans cette audience : notre faute est d'être trop exempts de faute ; moins fidèles, moins

scrupuleux, nous ne serions pas en accusation.

« Chose étrange! c'est au moment où l'on porte des lois contre l'infidélité dans le compte rendu des débats judiciaires; c'est alors, dis-je, que l'on vous propose de punir un éditeur coupable de fidélité dans le compte rendu d'un débat judiciaire! Ainsi, dans le même instant, on demande des lois contre l'infidélité, et des jugemens contre la fidélité!

« Si l'inexactitude est un devoir, pourquoi fait-on des lois contre elle? Si l'exactitude est un devoir, pourquoi sommes-nous devant la Cour d'assises?

« Faut-il maintenant appeler l'usage au secours des principes? Examinons l'usage.

« L'usage est ici d'une grande influence; il établit le droit: à défaut du droit, il établirait encore la bonne foi, toujours exclusive du délit en matière criminelle.

« *L'usage établit le droit.* Cette vérité ne saurait être méconnue. L'usage est la sanction la plus solennelle, la promulgation la plus authentique des lois. Quand, durant de longues années, quand, sous plusieurs législations successives, les citoyens ont joui constamment et sans trouble d'une faculté, l'exercice de cette faculté devient pour eux un droit acquis, qu'une loi nouvelle pourra restreindre s'il offre des dangers, mais que jusque là



nul pouvoir ne peut leur disputer. Ils suivent la foi sociale; ils usent de ce qui existe : c'est leur propriété, c'est leur droit.

« S'il en était autrement, la Justice ne serait plus qu'un piège tendu à la confiance des citoyens. Comment savons-nous qu'un acte est licite ou criminel ? N'est-ce pas par la pratique universelle, par l'expérience journalière. Quoi ! j'aurai vu faire une chose à tout le monde, autour de moi, avant moi, sans que l'autorité publique ait élevé jamais une seule plainte; et il faudra que, par une sorte d'inspiration, de science surnaturelle, je devine que cette chose est défendue, et défendue pour moi seul ! Ainsi la loi ne sera plus qu'un privilège; elle perdra ce caractère de généralité qui seul assure sa pureté en assurant sa justice; elle ne sera plus qu'une armée secrète qu'on pourra diriger à volonté contre quelques individus ! La Justice me frappera sans m'avertir; et parce que j'aurai pris confiance dans l'état de choses établi, dans la possession constante, sévère seulement à mon égard, le ministère public pourra fondre inopinément sur moi, me traîner au pied des tribunaux ! S'il en était ainsi, nul d'entre nous ne serait assuré de n'être pas, à chaque instant de sa vie, appelé devant la Cour d'assises; car il n'est pas un de nous qui, dans les actes de sa vie, ne prenne pour guide l'opinion commune et l'usage établi.



« Telle est au contraire la force de l'usage qu'il abroge même des lois existantes. Les lois que l'on n'exécute point tombent en désuétude, et les jurisconsultes reconnaissent, outre l'abrogation formelle, l'abrogation tacite qui résulte du long sommeil de la loi. »

Ici l'orateur s'attache à prouver par de nombreux exemples que, sous toutes les législations, la relation des procès célèbres, et spécialement le compte rendu des débats publics, ont été entièrement libres. Il rappelle les exemples cités par M<sup>e</sup> Dupin; il en ajoute quelques autres; il conclut ainsi :

« Vous le voyez, messieurs les jurés, avant la loi de 1819, depuis la loi de 1819, tout le monde a pu librement faire de semblables publications; il n'existe pas un seul exemple de poursuites dirigées contre de tels écrits. Si nous n'avons fait que ce que tout le monde faisait avant nous avec toute sécurité, pourquoi sommes-nous devant la Cour d'assises?

« Nous avons prouvé que le compte rendu d'un débat public ne peut constituer un *corps de délit*. Prouvons maintenant, en examinant la cause sous un nouvel aspect, que l'impression d'un arrêt ne peut constituer un *corps de délit*.

« Un arrêt est l'œuvre des magistrats; il est sacré comme eux; il participe à leur inviolabilité. Nul

pouvoir n'aurait droit de le supprimer ; nul , pas même la Cour elle-même. Non , c'est dans le sentiment profond de mon respect pour la Cour que je déclare que la Cour ne pourrait supprimer par son arrêt un arrêt de la Cour.

« Mais ce que l'on vous demande n'est-il pas une véritable suppression ? Déclarer qu'un arrêt de la Cour ne peut être imprimé sans crime, n'est-ce pas en prononcer la suppression ? Bien plus, si l'on nous condamnait pour avoir imprimé l'arrêt de la Cour , la Cour ne se trouverait-elle pas forcée d'ordonner que *l'arrêt demeurera supprimé* ?

« Aussi l'accusation a-t-elle senti le besoin de changer l'état de la question ? Si l'on fût venu vous demander : *MM. de Béranger et Baudouin sont-ils coupables pour avoir réimprimé l'arrêt de la Cour royale ?* cela n'eût pas même été présentable ; l'absurdité eût sauté aux yeux. Au lieu de cela, l'accusation vous a mis un fait à la place du fait véritable : elle est venue vous dire : *MM. de Béranger et Baudouin ont réimprimé des chansons condamnées*. Point du tout : la question porte à faux. Nous n'avons pas imprimé des chansons ; nous avons imprimé un arrêt : des arrêts ne sont pas des chansons.

« *Mais l'arrêt contient des chansons !* Est-ce ma faute ? Est-ce moi qui l'ai rédigé ? *L'arrêt contient des chansons !* cela se peut : je n'en sais rien ; cela

ne me regarde pas. C'était un arrêt : je ne l'ai pas lu ; je n'ai pas dû le lire.

« Que prétendez-vous donc ? Parce que l'arrêt contenait des chansons, était-il interdit de l'imprimer ? Mais c'est la suppression de l'arrêt que vous prononcez. Fallait-il l'émonder, en retrancher les passages condamnés ? Voilà les arrêts de la Cour soumis à la censure préalable des imprimeurs !

« Veuillez, de grace, observer combien de circonstances réunies en notre faveur ! Le compte rendu fidèlement d'un débat public, nous l'avons prouvé, ne peut être coupable ; mais tous les éditeurs de semblables relations n'ont pas un intérêt également légitime à la publicité du débat ; tous les débats ne consistent pas en *pièces*, et les *pièces* sont ce qu'il y a de moins altérable par la passion, la négligence ou la mauvaise foi : toutes les pièces ne sont pas *officielles* ; toutes les pièces officielles ne sont pas des *arrêts*, tous les arrêts enfin ne sont pas lus en *audience publique*...

« Ici toutes ces circonstances viennent concourir à notre justification : nous avons rendu compte d'un procès ; ce procès est le nôtre ; ce que nous avons imprimé est une pièce ; cette pièce est officielle ; cette pièce officielle est un arrêt ; et cet arrêt a été lu publiquement au débat.

« L'accusation, messieurs, vous propose des choses bien étranges. Elle vous propose d'effa-

cer, par une décision rétroactive, la publicité d'un débat qui a eu lieu publiquement; de faire, après coup, d'une audience publique, une audience à *huis-clos*; de prononcer la suppression d'un arrêt de Cour royale..... En vérité, tout cela est trop fort.

« Ainsi, point de délit; donc, point de complice. La justification de de Béranger est pour Baudouin une première ligne de défense.

« Maintenant j'aborde la défense particulière de l'imprimeur : je suppose un délit; je suppose un coupable; Baudouin pourra-t-il être accusé de complicité?

« La loi du 17 mai 1819, art. 24, veut que l'imprimeur d'un écrit répréhensible ne partage la condamnation de l'auteur que dans le cas où il aurait participé *sciemment* au délit de la publication.

« Or, en supposant un délit de la part de de Béranger, comment prouvez-vous que Baudouin y ait participé sciemment?

« En d'autres termes, comment prouvez-vous, 1<sup>o</sup> qu'il ait lu l'arrêt; 2<sup>o</sup> qu'il ait vu du mal à imprimer un arrêt?

« Moi je dis qu'il n'a rien lu, qu'il n'a rien dû lire. Il ne l'a point dû, parce qu'il connaissait de Béranger pour un homme d'honneur, incapable d'abuser de sa confiance; il ne l'a point dû, parce qu'il avait toujours vu publier librement des rela-

tions de procès; il ne l'a point dû, parce qu'il a vu ici un intérêt légitime, celui de la défense; il ne l'a point dû, parce qu'il savait que le débat avait été public; il ne l'a point dû, parce qu'il s'agissait d'un arrêt de la Cour.

« Voulez-vous qu'il l'ait lu? Comment prouvez-vous qu'il ait attaché une intention criminelle à une publication de cette nature? Quel mal pouvait-il trouver dans l'impression d'un arrêt de Cour royale lu publiquement à l'audience de la Cour d'assises? Supposons qu'il pût concevoir quelque scrupule, qu'aurait-il pu faire pour s'éclairer? Ce que tout le monde fait en pareille circonstance : consulter un avocat, un homme versé dans la science des lois. Et je ne parle pas ici de nous seuls, dont l'expérience ne paraîtra peut-être pas encore assez ancienne : que M. Baudouin n'eût pas trouvé dans nos conseils une garantie suffisante, j'y consens; mais avec nous, il aurait pu consulter notre vénérable doyen, M. Delavigne; il aurait pu consulter notre ancien bâtonnier, M. Delacroix-Frainville; l'un de nos plus célèbres avocats-plaidans, M. Tripier; l'auteur d'estimables traités de législation criminelle, M. Bourguignon; il aurait pu consulter tous ces hommes distingués qui font aujourd'hui la force et l'honneur de notre barreau, les Parquin, les Persil, les Lami; il aurait pu consulter nos meil-



leurs avocats de cassation, tous lui auraient dit : « Imprimez, imprimez sans crainte; aucune poursuite ne saurait vous atteindre. » Ils l'auraient dit, CAR ILS L'ONT SIGNÉ<sup>1</sup>; et ce que trente-deux jurisconsultes honorables auraient conseillé comme légitime, M. Baudouin l'aurait considéré comme criminel!

« Si nous n'avons fait que ce qui nous eût été conseillé par les premiers jurisconsultes du barreau de Paris, pourquoi sommes-nous devant la Cour d'assises?

« Je passe au développement de ma troisième proposition. L'art. 27 de la loi de 1819, invoqué par le ministère public, déclare punissable la réimpression d'un écrit condamné, *après que la condamnation est réputée connue par la publication DANS LES FORMES prescrites par l'art. 26*. Le ministère public justifie-t-il de l'accomplissement de ces formalités? Nullement; et nous-mêmes, nous nous sommes assurés qu'elles n'ont point été remplies. L'accusation n'est donc point recevable; on ne peut nous poursuivre en vertu d'une loi, sans avoir satisfait au vœu de cette loi, sans avoir accompli les conditions qu'elle impose à la partie poursuivante.

« En vain parle-t-on d'une connaissance *de fait*,

<sup>1</sup> Voyez la Consultation ci-après, page 419.

qui remplacerait à notre égard la connaissance *légale* : la loi, et surtout la loi pénale, n'admet point ces équivalens. En vain connaissez-vous l'existence d'une loi déjà rendue; elle ne vous lie qu'après avoir été promulguée : en vain étiez-vous présent à l'audience où l'on a jugé votre cause; les délais de l'appel ne courent contre vous que du jour de la notification. Le délit de réimpression ne commençait pour nous, comme pour tout autre, que du moment de la publication légale du jugement de condamnation; point de publication, point de délit : l'accusation ne peut même être écoutée.

« Dois-je maintenant vous parler des accusés, après vous avoir parlé de la cause?

« Je l'avoue, messieurs les jurés, cette cause m'afflige profondément; elle m'afflige pour elle-même, pour les principes, pour la justice; elle m'afflige pour les hommes si dignes d'intérêt que nous venons défendre.

« Ici, c'est un jeune négociant, recommandable par l'aménité de ses mœurs et la douceur de son caractère; c'est un nouvel époux qu'une accusation inopinée a surpris au milieu des fêtes nuptiales et des premières joies de l'hyménée. Au moment où je parle, une jeune et charmante épouse pleure et compte en palpitant les longs instans de l'audience : elle accuse la presse, les procès, que sais-



je ! les tribunaux eux-mêmes : elle ne voit que prisons, que geôliers, que verrous préparés pour son mari : elle demande si ce sont là les prémices du mariage, et s'étonne de passer dans les larmes ces heures de miel que l'hymen lui avait promises.

« Là c'est un littérateur aussi distingué par ses talens que par ses qualités morales ; c'est de tous les écrivains de cette époque celui qui peut-être a fait faire le plus de progrès au genre qu'il a cultivé ; poète ingénieux, philosophe aimable, portant la pauvreté avec noblesse, et la célébrité avec modestie... Dites-moi, n'y a-t-il pas quelque chose de barbare à tourmenter ces hommes d'élite à qui nous devons tant de plaisirs, à qui la France devra peut-être quelque gloire ? N'est-ce pas une espèce de sacrilège de les harceler par des persécutions, de troubler leurs loisirs si fertiles, de fatiguer leur existence, de flétrir leur génie ? Mieux inspirés que nous, les anciens révéraient les bons poètes ; ils les nommaient des hommes divins ; ils les regardaient comme des êtres sacrés ; ils dévouaient aux furies quiconque osait offenser ces favoris des dieux. Si Platon, plus austère, bannissait les poètes de sa république, il ne les envoyait point en prison ; il les couronnait de roses, et les reconduisait à la frontière, aux sons d'une musique harmonieuse ; on ne pouvait donner un congé d'une manière plus aimable. Jusque dans

ses sévérités, Platon respectait les dons brillans de la nature dans ceux qu'elle en avait favorisés. Et nous aussi, messieurs; respectons-les ces hommes précieux; respectons-les, car la nature en est avare; respectons-les, car ils sont la fleur de leur siècle et l'honneur de leur patrie; respectons-les, car ils sont les rois de l'avenir, ils disposent de la postérité, et la postérité prendra parti pour eux. Elle n'a point pardonné, cette postérité, à Auguste l'exil d'Ovide, à Louis XIV lui-même la disgrâce homicide de Racine; elle a flétri d'un éternel opprobre la main qui donna des fers au chantre d'Armide. Un jour aussi, cette postérité s'informera comment la France a traité son poëte, quels honneurs ont été rendus, quelles récompenses accordées, quelles couronnes décernées au rival d'Anacréon. Quelle sera la réponse?..... Ah, messieurs les jurés! pourquoi sommes-nous devant la Cour d'assises! »

Des applaudissemens unanimes partent de tous les points de la salle.

*M. Marchangy* : « Notre ministère vous paraîtra sans doute bien sévère après la péroration touchante que vous venez d'entendre, et les applaudissemens indiscrets qui ont profané cette enceinte. Je rends justice cependant à la modération des plaidoiries; les avocats, en soutenant la bonté de

leur cause, se sont gardés de se livrer aux mouvemens passionnés qui auraient pu en faire douter. »

M. Marchangy discute d'abord la fin de non-recevoir; il dit que l'insertion de l'arrêt au *Moniteur* n'est qu'une présomption de droit, et que supposé qu'elle n'existât pas, il y aurait encore la présomption de fait, puisqu'il était impossible que de Béranger ne connût pas l'arrêt de condamnation. Répondant à l'objection tirée de ce qu'il n'y avait pas de corps de délit, il soutient que si la loi n'a pas prévu qu'on pourrait l'éluder à l'aide d'un protocole, ce n'est pas une raison pour soutenir qu'on a pu ainsi se jouer de sa prohibition.

M. l'avocat général s'attache ensuite à réfuter ce qu'il appelle trois erreurs avancées par les avocats. D'abord, on a cité des exemples antérieurs à la loi qui nous régit. Et quand bien même il y aurait quelques faits qui lui seraient postérieurs, on ne pourrait pas argumenter de l'oubli des agens de l'autorité. ( Ici des murmures interrompent M. l'avocat général qui dit avec force : « Audiencier, faites faire silence. » )

En second lieu on a confondu dans les débats, la publicité intérieure avec la publicité extérieure: la publicité n'est exigée que dans l'intérêt de celui qui veut prouver son innocence. Dès que le jugement de condamnation est intervenu, la publicité n'est plus nécessaire.

M. Marchangy soutient que par cela que la loi déclare qu'on ne peut être poursuivi pour la publication des pièces émanant de la Chambre des députés, sans établir la même disposition pour les pièces relatives aux affaires judiciaires, ces dernières peuvent donner lieu à des poursuites.

Enfin, on a confondu les arrêts de renvoi avec les arrêts définitifs; le principe de publicité ne s'applique qu'aux derniers.

Quant aux paroles de monsieur le garde des sceaux, c'est trop accorder aux ministres que de leur accorder le pouvoir législatif et de recevoir leurs discours comme des oracles.

Monsieur l'avocat général pense que M<sup>e</sup> Dupin n'a point eu à se plaindre des journaux, quoique son plaidoyer n'y ait point été inséré, puisque *le Courrier* entre autres dit qu'il a réfuté victorieusement les doctrines du ministère public; que pour apaiser l'amour-propre de l'avocat, il suffisait en tout cas d'imprimer la défense sans imprimer l'arrêt, et qu'on n'a pas dû se venger sur la société des torts de la censure.

« On a cherché à vous émouvoir, continue-t-il, par la gravité de la peine; mais ce motif ne doit pas faire impression sur vous, messieurs les jurés: ce serait envahir le droit de faire grace, ce droit qui n'appartient qu'au souverain. »

*M<sup>e</sup> Dupin* : « Après une réplique couverte d'applaudissemens bien mérités, et dont il faut absoudre les auditeurs, puisque l'émotion de leurs cœurs leur a ôté le pouvoir de les refuser, je croyais que le ministère public ne serait pas revenu sur une accusation dont il désespère lui-même. »

*M<sup>e</sup> Dupin* réfute alors les différentes objections de monsieur l'avocat général : « Quant à la fin de non-recevoir, la cause, dit-il, peut très bien se passer de ce secours ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'en point de droit, cette fin de non-recevoir doit être admise. En effet, lorsque la loi établit des formalités spéciales pour constater la publicité d'un acte, on ne peut pas suppléer au défaut de ces formalités par de prétendus équivalens, ni remplacer la présomption de droit par une présomption de fait. C'est ainsi qu'un député qui aurait discuté une loi, qui aurait contribué par son vote à son adoption, ne serait pas cependant, en droit, censé la connaître, tant qu'elle n'aurait pas été promulguée dans les formes voulues par le Code civil. Il en est de même dans l'espèce. Pour qu'il y ait récidive dans le cas de réimpression, il faudrait que l'arrêt de condamnation eût été inséré dans le *Moniteur*, avec les formalités exigées pour les arrêts de déclaration d'absence, c'est-à-dire dans la partie officielle. Or, l'arrêt n'a point



été inséré ; il n'y a donc point récidive aux yeux de la loi.

« Monsieur l'avocat général a dit que le législateur n'avait pas pensé à prévoir ce cas ; je m'empare de cet aveu, et je dis que puisque le législateur n'y a pas pensé, le ministère public ne doit pas y penser non plus.

« On nous a reproché d'avoir confondu les époques ; non : j'ai cité des arrêts de toutes les époques pour montrer que jamais cette publicité n'avait été interdite. J'en ai cité de la Convention même auxquels on avait accordé la plus grande publicité. La Convention voulait du sang, mais elle laissait du moins la publicité. Après avoir fait tomber les têtes, elle permettait aux écrivains et aux journalistes de faire reconnaître l'innocence de ceux qu'elle avait entraînés à l'échafaud !

« Le ministère public a distingué la publicité de l'audience et la publicité extérieure. Je n'admets pas cette interprétation, parce qu'elle est restrictive. Partout où je verrai une interprétation qui tendra à détruire nos droits, à restreindre nos libertés, j'opposerai une interprétation plus large ; et mon amour pour la Charte, pour l'institution qu'elle consacre, me persuade que la liberté des débats doit être pleine et entière, telle que son auteur nous l'a promise, et non telle qu'on veut nous la faire.

« Quant aux inductions que j'ai tirées du discours de M. de Serres, entendons-nous : certes, je ne suis pas dans l'usage de faire trop de concessions aux ministres ; je suis loin de regarder comme vraies, encore moins comme obligatoires, toutes les propositions qui sortent de leur bouche ; ils sont les orateurs du pouvoir ; ils cherchent naturellement à l'étendre ; et c'est en pareil cas qu'il convient de les écouter avec défiance, et qu'on peut se trouver en opposition avec eux : mais si par hasard il arrive à l'un d'eux de dire quelque chose de favorable à la liberté, alors je m'en empare, j'en prends acte comme d'un aveu sorti de la bouche de la partie adverse. »

M<sup>e</sup> Dupin soutient que la loi n'ayant pas établi de distinction pour les arrêts des Cours et les jugemens des tribunaux, selon les divers genres d'accusation ; le droit de les publier existe en entier, quel que soit le sujet de l'accusation.

« Si je me suis plaint, continue-t-il, qu'on n'ait pas inséré mon plaidoyer dans les journaux, ce n'est pas par un motif d'amour-propre ; j'en aurais mis beaucoup à sauver mon client, et non à faire paraître mon plaidoyer. Mais j'ai partagé son indignation contre l'iniquité de la censure ; j'ai trouvé qu'une si étrange partialité passait toutes les bornes, et que tout citoyen avait le droit de se défendre devant l'opinion publique, quand il



y était traduit par l'insertion dans les journaux d'un réquisitoire dans lequel il était accusé : j'ai pensé qu'il n'était pas indifférent pour un homme accusé sur quatre chefs de faire savoir qu'il avait été acquitté sur trois. Du reste je n'ai pas voulu qu'on en usât pour la défense comme on en avait usé en faveur de l'accusation. On voulait n'imprimer que ma plaidoirie, j'ai demandé qu'on y ajoutât le réquisitoire pour que la balance fût égale.

« On a parlé de la clémence royale ! Personne ne s'en défie ; mais c'est une mauvaise manière d'obtenir des condamnations que de dire on fera grâce !... On a recours à son souverain quand on est coupable ; de Béranger est innocent, il ne demande que justice. »

Ici, M<sup>e</sup> Dupin se plaint du refus obstiné de la police, de saisir les nombreuses contrefaçons des chansons de de Béranger ; on n'a pas seulement voulu le poursuivre, on a voulu le ruiner. L'avocat parle aussi des vexations qu'on a fait éprouver à son client dans la prison : il a été soumis à des perquisitions pour un Supplément qu'il n'avait pas publié et qu'il a toujours dénié. On a été jusqu'à le fouiller comme un voleur ! « Il a eu tort de le souffrir, dit M<sup>e</sup> Dupin ; il devait se dépouiller de ses vêtemens un à un, sur ordonnance du juge, plutôt que de laisser porter sur lui d'in-

dignes mains. Quoi qu'il en soit, ces recherches n'ayant produit aucun résultat, on n'a rien imaginé de mieux que de lui faire un procès pour avoir imprimé un arrêt! Voilà, messieurs, l'étonnant sujet de ce nouveau procès, dont la conséquence serait un an d'emprisonnement! Mais j'ai suffisamment démontré que la publicité des arrêts est de droit, et ne peut point, par conséquent, constituer un délit. »

Monsieur le président demande aux prévenus s'ils ont quelque chose à ajouter à leur défense; ils répondent négativement.

Monsieur le président fait son résumé, et pose aux jurés les questions suivantes :

1° Les chansons qui ont motivé la condamnation prononcée par arrêt du 8 décembre 1821, et dont la destruction et la suppression ont été ordonnées, ont-elles été imprimées dans l'écrit intitulé : *Procès fait aux Chansons de de Béranger?*

2° De Béranger est-il coupable d'avoir fait imprimer, vendre et distribuer après sa condamnation les chansons condamnées?

3° Baudouin est-il coupable d'avoir imprimé, sachant qu'elles étaient coupables, lesdites chansons?

M<sup>e</sup> Dupin demande le changement de la position des questions qui lui paraissent rédigées de ma-

nière à ne laisser aucune latitude aux jurés; c'est comme si, pour quelqu'un qui a commis un meurtre sans préméditation, on se contentait de demander si un homme a été tué. La Cour entre dans la salle du conseil pour délibérer. M. le président fait appeler M<sup>e</sup> Dupin dans la salle des délibérations. Cet avocat rentre un instant après; la Cour le suit immédiatement. M<sup>e</sup> Dupin annonce aux jurés que, d'après les explications qui viennent d'avoir lieu entre lui et la Cour, elle n'entend pas exclure les considérations qui doivent influencer sur l'appréciation de la culpabilité, ni réduire la décision des jurés à l'appréciation d'un simple fait matériel; mais au contraire lui laisser la solution de toutes les questions morales et intentionnelles; il croit dès lors inutile de persister dans la demande des rectifications qu'il avait présentées, et déclare qu'il s'en désiste.

M. le président confirme les explications données par M<sup>e</sup> Dupin. Il est trois heures et demie, les jurés entrent dans la salle des délibérations. Il est cinq heures quand ils reviennent. Les questions ont été résolues de la manière suivante :

Sur la première question : Oui. — Sur la seconde question : Non. — Sur la troisième question : Non.

Monsieur le président prononce l'ordonnance d'acquittement; elle excite dans l'auditoire des mar-

ques d'approbation, qu'on parvient avec peine à comprimer. MM. de Béranger et Baudouin sont aussitôt entourés par leurs amis, dont ils reçoivent les félicitations et les embrassements.

Un huissier appelle M. de Béranger pour le reconduire à Sainte-Pélagie; il sort, pressé par les bras des spectateurs.

---

## CONSULTATION.

---

Le conseil soussigné, qui a pris lecture de l'écrit intitulé *Procès fait aux chansons de de Béranger*,

Invité à donner son avis sur les poursuites commencées, à raison de cet écrit, contre les sieurs de Béranger et Baudouin;

Est d'avis que ces poursuites ne sont nullement fondées, et qu'elles doivent nécessairement être écartées par la Cour d'assises.

De l'écrit susmentionné et des explications données par les parties résultent les faits suivans :

Dans le cours de l'année 1821, M. de Béranger a publié un recueil de chansons en deux volumes.

Divers passages de cet écrit ont été déférés aux tribunaux; le 27 novembre 1821, la chambre d'accusation a rendu un arrêt qui a renvoyé M. de Béranger devant la Cour d'assises, comme prévenu de divers délits, aux termes de la loi du 17 mai 1819 : les passages incriminés sont transcrits dans l'arrêt, conformément à la loi.

Le . . . . ., M. de Béranger a comparu devant la Cour d'assises, *en audience publique*. La cause avait attiré un nombreux concours d'auditeurs. L'arrêt de renvoi, tenant lieu d'acte d'accusation dans ces sortes d'affaires, a été lu publi-

*quement*; et les passages déferés qui en faisaient partie se sont trouvés, comme de raison, compris dans la lecture. Les débats se sont ensuite ouverts sur ces passages; des plaidoiries et répliques contradictoires ont été prononcées par l'orateur du ministère public et par le défenseur de l'accusé. Le résultat de ce débat a été l'absolution de M. de Béranger sur trois chefs de l'accusation, et sa condamnation sur un seul, l'un des moins graves.

Le lendemain les journaux ont, suivant l'usage, rendu compte de l'affaire. Plusieurs d'entre eux ont reproduit textuellement et intégralement le plaidoyer et la réplique du ministère public : nul, au contraire, n'a pu rapporter un seul mot des plaidoiries du défenseur; la censure les a entièrement supprimées : il est même allégué qu'elle a voulu contraindre un de ces journaux à publier l'accusation tout en supprimant la défense, et qu'on a eu quelque peine à obtenir qu'elle se désistât de cette prétention.

M. de Béranger a cru voir dans ce procédé une vexation, un attentat contre le droit naturel de la défense. Pour suppléer, du moins autant que possible, au silence forcé des journaux, il a jugé convenable de publier lui-même la relation de son procès, avec les pièces de la procédure; chose qui déjà s'était pratiquée dans tous les procès de ce



genre. Dans une préface adressée *au lecteur impartial*, M. de Béranger a exposé ses motifs : on y lit entre autres les passages suivans :

« S'il eût été permis aux journaux de rendre un  
« compte exact de ma défense devant la Cour  
« d'assises, de même qu'il a été permis à mon ac-  
« cusateur de reproduire son accusation, j'aurais  
« pu me dispenser de faire imprimer les pièces de  
« mon procès... Mes juges ont écouté l'accusation ;  
« ils ont aussi écouté la défense. Sur quatre chefs  
« d'accusation, ils en ont écarté trois; et la cen-  
« sure, qui permet de reproduire contre moi l'ac-  
« cusation en entier, même dans les parties où elle  
« a complètement échoué, n'a pas permis qu'à  
« côté de ces incriminations renouvelées, ma dé-  
« fense vînt aussi se reproduire. »

« Ainsi . . . . ., au désavantage d'avoir  
« eu à répondre de suite et sans préparation à une  
« accusation élaborée avec soin, écrite avec re-  
« cherche, et long temps méditée, s'est joint le  
« désagrément, plus grave encore, de voir les dé-  
« clamations dont j'avais été l'objet, longuement  
« reproduites, répandues avec profusion, et sans  
« le contre-poids, plus que jamais nécessaire, des  
« justifications qui devaient en paralyser l'effet.....

« Je serai plus équitable dans ma propre cause.  
« Je donnerai l'accusation *telle qu'elle a été portée*  
« *contre moi*, sans en rien retrancher, en rien dis-



« simuler : on lira l'arrêt de la Cour ; je donnerai  
 « le réquisitoire de mon accusateur.... tel qu'il lui  
 « a convenu de le publier dans le *Moniteur*, seu-  
 « lement j'y joindrai la réponse de mon défenseur,  
 « telle que la sténographie l'a reproduite, et telle  
 « que son amitié pour moi et son zèle pour un  
 « opprimé la lui ont inspirée. »

Effectivement le *Procès* a paru ; il contient les divers réquisitoires du ministère public, l'arrêt de renvoi, imprimés sur la copie délivrée par le greffier de la Cour, le plaidoyer et la réplique de l'avocat général, ceux du défenseur, la déclaration du jury, et l'arrêt définitif de la Cour d'assises.

Il a été imprimé par M. Baudouin, qui a rempli toutes les formalités exigées par les réglemens de la librairie.

Cependant le ministère public a cru apercevoir un nouveau délit dans la publication de l'arrêt de renvoi, attendu que cet arrêt rapportant les textes incriminés, publier l'arrêt, c'était, suivant lui, reproduire des passages déjà jugés coupables.

M. Baudouin, appelé devant le juge instructeur, a déclaré que M. de Béranger était l'auteur de cette publication : M. de Béranger a fait une déclaration semblable.

Par suite de cette instruction, un arrêt de la Cour royale, chambre d'accusation, a renvoyé MM. de Béranger et Baudouin devant la Cour

d'assises, comme prévenus du délit prévu par l'article 27<sup>1</sup> de la loi du 26 mai 1819, au moyen de la publication d'un arrêt de renvoi contenant la citation de passages condamnés.

Ces poursuites sont-elles fondées à l'égard de l'auteur ?

Sont-elles fondées à l'égard de l'imprimeur ?

C'est par l'exposé des plus simples notions du droit que le conseil va répondre à cette double question.

Examinons d'abord la question relative à l'auteur.

M. de Béranger a fait imprimer l'arrêt d'une cour de justice, sur la copie délivrée par le greffier de cette cour ; il l'a fait imprimer dans la relation d'un procès ; il a fait cette relation dans une circonstance qui lui était personnelle, et dans l'exercice légitime du droit de défense : sous chacun de ces trois rapports, il est évidemment à l'abri de toute attaque.

Lorsqu'une chose est passée en usage dans la société, lorsque cet usage est établi sur des faits nombreux, publics, fréquemment et long-temps

<sup>1</sup> « Quiconque, après que la condamnation d'un écrit, de dessins ou de gravures, sera réputée connue par la publication dans les formes prescrites par l'article précédent, les réimprimera, vendra ou distribuera, subira le *maximum* de la peine qu'aurait pu encourir l'auteur. »

réitérés sans jamais provoquer de réclamation, il serait aussi injuste que sévère de poursuivre le citoyen qui, sur la foi d'un état de choses établi, a fait ce que chacun autour de lui, avant lui, était en possession de faire en toute sécurité. Ce qui est une fois entré dans les habitudes sociales, ce qui, soit raison, soit tolérance, a été long-temps consacré par le consentement tacite de l'autorité répressive, est devenu par là une faculté publique, et ne peut plus être considéré comme délit, à moins qu'une loi nouvelle ne vienne lui imprimer ce caractère pour l'avenir. Car la justice, comme la loi, n'est pas faite pour tendre des pièges à la confiance des citoyens : elle doit avertir avant que de frapper, et quand elle a constamment gardé le silence sur des faits patens et multipliés, le pouvoir accusateur n'a plus le droit de s'emparer tout à coup d'un de ces faits, par prédilection, et d'inquiéter le citoyen qui n'a fait qu'user d'une possession reconnue par le consentement de la société tout entière.

Ce principe est tellement vrai, que l'erreur elle-même est justifiée par la loi, lorsque l'erreur constitue l'opinion commune. *Error communis facit jus*, disent les jurisconsultes et la loi romaine.

Lorsque M. de Béranger a fait paraître son *Procès*, il est constant que la publication des procès célèbres était autorisée par l'usage et par le

consentement tacite du ministère public. Il n'est pas une affaire de quelque célébrité qui n'ait amené une semblable publication : presque toujours l'éditeur a imprimé, soit dans le corps, soit à la suite de l'ouvrage, les principales pièces du procès, particulièrement les actes d'accusation et les arrêts : très souvent ces pièces renfermaient des textes condamnés ; cependant il serait impossible de citer une seule action intentée par le ministère public à raison d'un procès ainsi publié.

Entre mille exemples qu'on pourrait facilement accumuler, on se contentera de rappeler le procès *de la souscription nationale*. Les éditeurs avaient rapporté le texte de l'article condamné : sa réimpression ne donna lieu pourtant à aucune poursuite. Il en a été de même dans une foule d'autres circonstances.

M. de Béranger a donc trouvé à cet égard la route frayée, la possession établie : il a usé d'un ordre de choses qu'il n'a point créé, qui existait bien avant lui ; il a suivi la foi sociale et l'opinion commune : nul doute qu'il n'en ait eu le droit.

Ajoutons qu'ici l'opinion commune n'est point l'*erreur commune*, mais la raison générale. Ce n'est point par une tolérance inattentive, c'est par de justes motifs, c'est par la nature des choses que la libre publication des procès est autorisée. Les procès, surtout en matière criminelle, sont

chose publique, essentiellement publique : la publicité est donnée par la loi comme une garantie de la sagesse et de l'équité des jugemens; c'est par le même motif que la loi exige que les audiences soient publiques et que les jugemens soient motivés. Publier un procès, c'est continuer la publicité de l'audience, c'est seconder le vœu de la loi.

Droit établi sur un usage constant, possession non contestée d'une faculté légitime en elle-même, tel est le premier aspect sous lequel on doit considérer la cause de M. de Béranger. C'en serait assez pour justifier la publication de son procès, ne fût-elle qu'une simple spéculation de librairie faite par une personne indifférente; mais combien ces considérations n'acquièrent-elles pas plus de force lorsque c'est la partie intéressée qui fait elle-même imprimer sa défense!

Publier sa défense est un acte de droit naturel que nul au monde n'a le droit d'empêcher, de restreindre, ni d'incriminer : et la défense, ce n'est pas seulement le discours d'un orateur, c'est tout ce qui peut jeter de la lumière sur la cause, tout ce qui peut servir soit à la justification de l'accusé, soit à l'intelligence de ses moyens. Le lecteur, pour arrêter son opinion, doit avoir sous les yeux tous les élémens qui peuvent concourir à la former; il est surtout indispensable qu'il sache sur quoi portent les argumens du défenseur : autre-



ment la défense ne serait pour lui qu'une énigme sans mot. Le droit de publier la défense entraîne donc *irrésistiblement* le droit de publier les documens relatifs à la défense, à plus forte raison les actes de la procédure, à plus forte raison la pièce fondamentale du procès, la pièce sur laquelle s'engage et roule le débat tout entier, l'acte d'accusation.

A ce principe général et sacré se joignent dans l'espèce des considérations particulières. Après le jugement qui l'acquittait sur presque tous les points de l'accusation, M. de Béranger a vu cette accusation reproduite, répandue avec profusion par les journaux, et ces mêmes journaux inexorablement fermés pour sa défense. Des inculpations réfutées à l'audience, et victorieusement réfutées, puisque sur quatre chefs de prévention trois ont été écartés, ont reparu aux yeux de la France, et reparu sans la défense qui les avait détruites. M. de Béranger a pu dans ces circonstances, disons plus, il a dû opposer à la reproduction de l'attaque la reproduction de la défense.

Dès lors, il a dû aussi appuyer cette défense de tous les documens qui s'y rattachaient, et sans lesquels il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de la comprendre et de la juger. D'ailleurs, M. de Béranger croyait avoir à se plaindre

de la partialité de la censure; il est naturel qu'il ait voulu y répondre par une impartialité scrupuleuse : et pouvait-il faire un plus grand acte d'impartialité qu'en rapportant les réquisitoires qui le dénonçaient, l'arrêt qui le mettait en jugement, les plaidoyers qui provoquaient sa condamnation, et le jugement qui la prononçait?

Ainsi, non seulement M. de Béranger était autorisé, par l'état de choses existant, à publier les pièces de son procès; il l'était encore par sa position personnelle et par le droit de sa défense. Ajoutons qu'il l'était surtout par la nature et le caractère de ces pièces.

Quelle est effectivement la pièce dont l'impression a donné lieu aux poursuites? C'est l'*arrêt de renvoi* rendu par la Cour royale de Paris.

Or, l'impression d'un arrêt rendu par une Cour de justice peut-elle jamais constituer un délit?

En d'autres termes, l'œuvre des magistrats peut-il jamais constituer *un corps de délit*?

Hésiter à proclamer la négative sur cette étrange question, ce serait manquer de la manière la plus grave au respect dû à la justice et à ses organes.

Que vient-on demander A LA COUR ROYALE DE PARIS? de supprimer UN ARRÊT DE LA COUR ROYALE DE PARIS. Les termes manquent pour exprimer l'étonnement que fait naître une semblable proposition.



En vain dirait-on que l'arrêt contient des textes condamnés.

L'arrêt contient ce que les magistrats ont jugé convenable qu'il contînt. Il n'appartient à personne de scruter leur ouvrage et de corriger leur rédaction. Ce que l'on a imprimé, ce n'est point tel ou tel passage, c'est l'arrêt de la Cour, et l'arrêt de la Cour est inattaquable.

Peut-être insistera-t-on : on prétendra que publier l'arrêt de renvoi, c'est éluder la disposition de l'arrêt définitif qui prononce la suppression des textes condamnés.

Disons d'abord que nul argument ne peut faire que l'impression de l'arrêt d'une Cour de justice constitue un corps de délit. Toutes les objections viennent se briser contre cette vérité inébranlable. On n'est point obligé de s'inquiéter de ce que contient un arrêt : c'est un arrêt ; il suffit : c'est un acte émané des ministres de la loi ; il porte avec lui sa garantie.

Au surplus, quelle différence de publier un texte séparément, ou de le rapporter dans l'arrêt qui le dénonce, à côté de l'arrêt qui le condamne ? Aurait-on si peu de respect pour la justice que de regarder ses décisions solennelles comme un faible contre-poids à quelques fragmens d'écrits épars dans le contexte d'un acte judiciaire ? On reproduit, il est vrai, les passages ; mais on les

reproduit accompagnés de leur condamnation : le lecteur est averti que ces passages ont été déclarés coupables : ce n'est plus l'écrit *condamnabile* qu'on lui présente, c'est la *condamnation*.

Lorsque l'archevêque de Paris lança son mandement contre l'*Émile*, que le parlement venait de condamner, il transcrivit plusieurs passages du livre qu'il attaquait : il eut même soin de choisir les plus énergiques. Le mandement fut publié dans toutes les églises; il fut affiché sur tous les murs de la capitale; cependant le parlement de Paris ne songea point à poursuivre ni l'archevêque ni l'imprimeur pour avoir réimprimé des passages d'un livre condamné.

On a vu que l'usage moderne a confirmé cette ancienne jurisprudence, puisque, dans tous les procès publiés depuis plusieurs années, on a constamment imprimé les actes d'accusation et les arrêts, sans distinction de ceux qui relataient des textes condamnés, et sans que le ministère public ait jamais réclamé.

Non seulement les arrêts des tribunaux peuvent être publiés sans délit, mais on doit déclarer qu'ils ont une publicité légale et nécessaire. Ils font partie intégrante d'une chose essentiellement publique, les procès civils ou criminels; on ne conçoit pas comment ce pourrait être un crime de publier des actes dont la loi consacre la publicité.

La supposition que l'on réfute n'est pas seulement fausse dans son principe; elle serait absurde dans ses conséquences. En effet, si l'impression d'un arrêt pouvait être incriminée, il faudrait que la Cour qui prononcerait la condamnation prononçât en même temps la *suppression* de l'imprimé : cette conséquence est forcée. Or, cet imprimé, c'est l'arrêt. La *suppression* d'un arrêt! et prononcée *par arrêt*! Qu'est-ce qu'une thèse qui conduit à de telles conséquences?

Si, dans l'espèce de la cause, l'arrêt de renvoi a une publicité légale *comme arrêt*, il en a aussi une autre *comme acte d'accusation*. En effet, en matière de délits de la presse, les arrêts de renvoi tiennent lieu d'actes d'accusation; ils sont lus comme tels à l'audience; l'impression ne fait que continuer la publicité *de droit* commencée à l'audience. Et dans le fait, l'arrêt dont il s'agit avait déjà une existence *légalement* publique avant d'être imprimé dans la relation de M. de Béranger : il avait été lu, *non à huis-clos*, mais en audience publique, devant un nombreux auditoire; les journaux auraient pu, sans encourir aucune responsabilité, s'en emparer comme d'un fait judiciaire, et le reproduire dans son intégralité : dès ce moment l'arrêt avait à la fois une publicité de fait et une publicité de droit.

Il est donc impossible de penser que la justice croie devoir sévir contre une telle publication.

Elle sévirait contre elle-même; elle condamnerait son propre ouvrage; elle déchirerait ses propres actes. Il y a ici impossibilité morale et légale.

Si la publication a été licite, il est évident que l'imprimeur ne peut être recherché pour y avoir pris part. Ce n'est donc que très surabondamment et en quelques mots qu'on va s'occuper de la question de bonne foi, relative à M. Baudouin.

L'impression d'un écrit, fût-il même punissable, est un fait matériel qui ne porte en lui-même aucun caractère de criminalité. Ce caractère ne pourrait, *dans le système le plus sévère*, résulter que d'une participation intentionnelle au délit. C'est là un point dès long-temps réglé par la jurisprudence, et consacré par l'art. 24 de la loi du 17 mai 1819.

Quoi qu'il en soit, il est trois points qui ne peuvent être contestés dans l'un comme dans l'autre système.

1° L'imprimeur qui, ayant rempli toutes les formalités de la loi, a fait connaître l'auteur de la publication, a pour lui la présomption légale de bonne foi, au moins jusqu'à preuve contraire.

2° L'imprimeur qui fait une publication autorisée par l'usage et la publique possession, telle que la relation d'un procès, a encore pour lui la présomption légale de bonne foi.

3° L'imprimeur qui publie un document judiciaire, et principalement l'arrêt d'une cour de

justice, a pour lui une invincible présomption de bonne foi. Il serait même dispensé, pour un tel acte, s'il s'était isolé, des formalités ordinaires exigées par les réglemens.

A l'abri de cette triple présomption de droit, M. Baudouin ne pourrait être atteint par aucune accusation, quel que fût le caractère de la cause principale.

Par ces motifs, le conseil estime que MM. de Béranger et Baudouin doivent être renvoyés de la prévention dirigée contre eux.

Délibéré à Paris, ce 26 février 1822.

BERVILLE, *Avocat.*

DELAVIGNE, *Doyen*; DELACROIX-FRAINVILLE, *ancien Bâtonnier*; BERRYER, TRIPIER, LAMY, PERSIL, COFFINIÈRES, PARQUIN, DEQUEVAUVILLIERS, LEGOUX, CONFLANS, DECRUZY, RIGAL, PINET, RHUMILLY, DARRIEUX, NICOD, SCRIBE, MOLLOT, GODARD; CARRÉ, QUÉNAULT, BOURGUIGNON *père*, LAVAUX, BARTHE, RENOUARD, DALLOZ, DUMONT, BLANCHET, CHAIX-D'EST-ANGE, ROYER-COLLARD.

FIN.



---

## TABLE DES CHANSONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

|                                    |        |
|------------------------------------|--------|
| Chansons publiées en 1825.         | Page 1 |
| Préface.                           | 3      |
| La Muse en fuite.                  | 5      |
| Dénonciation en forme d'impromptu. | 9      |
| Adieux à la campagne.              | 11     |
| La Liberté.                        | 14     |
| La Chasse.                         | 16     |
| Ma Guérison.                       | 18     |
| L'Agent provocateur.               | 21     |
| Mon Carnaval.                      | 24     |
| L'Ombre d'Anacréon.                | 26     |
| L'Épithaphe de ma Muse.            | 29     |
| La Sylphide.                       | 31     |
| Les Conseils de Lise.              | 34     |
| Le Pigeon messager.                | 37     |
| L'Eau bénite.                      | 40     |
| L'Amitié.                          | 42     |
| Le Censeur.                        | 45     |
| Le mauvais Vin.                    | 48     |
| La Cantharide.                     | 50     |
| Le Tournebroche.                   | 53     |
| Le Tailleur et la Fée.             | 55     |
| Les Sciences.                      | 58     |
| La Déesse.                         | 60     |
| Le Malade.                         | 62     |
| La Couronne de Bluets.             | 64     |
| L'Épée de Damoclès.                | 66     |
| La Maison de Santé.                | 68     |
| La Bonne Maman.                    | 70     |
| Le Violon brisé.                   | 72     |



|                         |         |
|-------------------------|---------|
| Le Contrat de Mariage.  | Page 75 |
| Le Chant du Cosaque.    | 77      |
| Les Hirondelles.        | 79      |
| Les Filles.             | 81      |
| Le Cachet.              | 83      |
| La jeune Muse.          | 85      |
| La Fuite de l'Amour.    | 87      |
| L'Anniversaire.         | 89      |
| Le Vieux Sergent.       | 91      |
| Le Prisonnier.          | 94      |
| L'Ange exilé.           | 97      |
| La Vertu de Lisette.    | 99      |
| Le Voyageur.            | 101     |
| Mon Enterrement.        | 104     |
| Le Poëte de Cour.       | 106     |
| Octavie.                | 109     |
| Les Troubadours.        | 112     |
| Les Esclaves Gaulois.   | 115     |
| Treize à table.         | 118     |
| La Fayette en Amérique. | 120     |
| Maudit Printemps!       | 122     |
| Psara.                  | 124     |
| Le Voyage imaginaire.   | 127     |

CHANSONS INÉDITES.

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| Couplets sur un prétendu portrait de moi.                                | 131 |
| Le Grenier.                                                              | 133 |
| L'Échelle de Jacob.                                                      | 135 |
| Le Chapeau de la Mariée.                                                 | 138 |
| La Métempsycose.                                                         | 140 |
| Les pauvres Amours.                                                      | 142 |
| A M. Gohier.                                                             | 144 |
| Couplet écrit sur un recueil de Chansons manuscrites de<br>M. Vaissière. | 146 |
| Le Convoi de David.                                                      | 147 |
| Le Chasseur et la Laitière.                                              | 151 |
| Le Sacre de Charles-le-Simple.                                           | 153 |

|                                                                   |          |
|-------------------------------------------------------------------|----------|
| Bonsoir.                                                          | Page 156 |
| Le Missionnaire de Montrouge.                                     | 158      |
| Couplets sur la journée de Waterloo.                              | 161      |
| Couplet écrit sur l'Album de madame Amédée de V...                | 163      |
| Oraison funèbre de Turlupin .                                     | 164      |
| A M <sup>lle</sup> *****, en lui envoyant mes dernières Chansons. | 168      |
| Les deux Grenadiers.                                              | 169      |
| Le Pèlerinage de Lisette.                                         | 172      |
| Les Infiniment petits.                                            | 175      |
| Encore des Amours.                                                | 177      |
| La Mort du Diable.                                                | 179      |
| Le Prisonnier de guerre.                                          | 181      |
| Le Dauphin.                                                       | 183      |
| Le petit Homme rouge.                                             | 185      |
| Les Bohémiens.                                                    | 188      |
| Les Souvenirs du peuple.                                          | 192      |
| Les Nègres et les Marionnettes.                                   | 195      |
| L'Ange Gardien.                                                   | 197      |
| La Mouche.                                                        | 200      |
| Les Lutins de Montlhéry.                                          | 202      |
| La Comète de 1832.                                                | 204      |
| Le Tombeau de Manuel.                                             | 206      |

PROCÈS FAIT AUX CHANSONS DE P. J. DE BÉRANGER.

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Au Lecteur impartial.                                                                        | 211 |
| Procès de M. de Béranger.                                                                    | 215 |
| Pièces justificatives.                                                                       | 330 |
| Arrêt de renvoi.                                                                             | 340 |
| Deo Gratias d'un Épicurien.                                                                  | 347 |
| La Descente aux Enfers.                                                                      | 349 |
| Mon Curé.                                                                                    | 352 |
| Les Capucins.                                                                                | 354 |
| Les Chantres de Paroisse.                                                                    | 356 |
| Les Missionnaires.                                                                           | 359 |
| Le Bon Dieu.                                                                                 | 361 |
| Troisième couplet de la Chanson ayant pour titre <i>la Mort</i><br><i>du roi Christophe.</i> | 363 |

|                                                                              |              |
|------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Septième couplet de la chanson ayant pour titre <i>le Prince de Navarre.</i> | Page 364     |
| Quatrième couplet de la chanson ayant pour titre <i>le Bon Dien.</i>         | <i>Ibid.</i> |
| Sixième couplet de la chanson ayant pour titre <i>l'Enrhumé.</i>             | 365          |
| Dernier couplet de la chanson ayant pour titre <i>la Cocarde Blanche.</i>    | 365          |
| Le Vieux Drapeau.                                                            | 366          |

PROCÈS FAIT A MM. DE BÉRANGER ET A. BAUDOUIN.

|               |     |
|---------------|-----|
| Consultation. | 419 |
|---------------|-----|

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.













